LE

MAGNÉTISEUR

JOURNAL

DU MAGNÉTISME ANIMAL

PUBLIÉ PAR

CH. LAFONTAINE

10me ANNÉE — 1870

GENÈVE

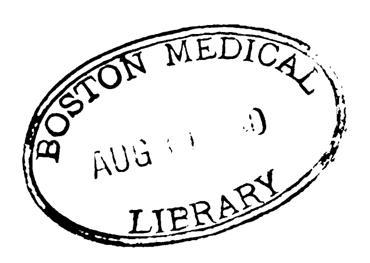
ADMINISTRATION ET RÉDACTION

9, RUE DU MONT-BLANC, 9

—

1870


F. K. M.


BOSTON MEDICAL
AUG
LIBRARY

N° 1. Janvier 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS

La dixième année du journal *Le Magnétiseur*, commençant le 1er Janvier 1870 et finissant le 1er Décembre, nous engageons tous nos lecteurs de la Suisse, de la France et de l'étranger à renouveler de suite leur abonnement, afin de ne pas avoir d'interruption dans la réception du journal.

Nous prévenons nos lecteurs de Genève que, dans le courant de Janvier, nous leur ferons présenter la quittance d'abonnement.

Prime

Toutes les personnes qui nous enverront quatre francs en sus de leur abonnement, recevront, *franco*, les **Mémoires d'un Magnétiseur,** deux beaux volumes avec portrait de l'auteur.

Les neuf années du journal *le Magnétiseur* sont entièrement épuisées; il ne nous reste que quelques numéros séparés, et seulement deux collections complètes que nous donnerons au prix de 60 francs chacune.

Nous rappelons aussi à nos lecteurs que, pour donner à notre journal une extension et une publicité plus grandes, nous avons créé en Juillet 1868 cent obligations nominatives de 50 francs chacune, portant intérêt de 6 %.

A partir du 1er Juillet 1870, ces obligations seront remboursables à raison de dix obligations par an, dont les numéros seront désignés par un tirage au sort.

Nous commençons l'année 1870 avec le concours de plusieurs savants collaborateurs.

Tout en nous occupant toujours plus spécialement du magnétisme au point de vue thérapeutiqne, nous aborderons cependant le côté psychologique.

Nous ferons tous nos efforts pour rendre notre journal intéressant et instructif.

Nous osons espérer que nos anciens abonnés ne nous abandonneront pas, et que les amis du magnétisme nous accorderont leur concours et s'associeront à l'intérêt de notre publication, qui est à peu près la seule, et que cette année encore nous ferons quelques prosélytes, grâce au caractère de vérité que nous n'avons cessé de donner à nos écrits.

C'est, nous aimons à le croire, grâce à ce système invariable que nous nous sommes imposé, de ne présenter que des faits sobrement énoncés, mais étayés de preuves solides, que nous nous sommes acquis l'estime et le concours de bon nombre de nos lecteurs.

C'est en restant attaché, comme par le passé, et plus encore, à de tels principes; — c'est en redoublant d'efforts pour satisfaire un public éclairé; — c'est en recherchant de toutes parts les faits qui se rattachent au magnétisme, et en les soumettant à un rigoureux examen; — c'est, enfin, en apportant à notre journal des soins toujours plus consciencieux que nous espérons voir l'approbation de nos lecteurs répondre à nos efforts, en nous donnant, de plus en plus, un appui que nous réclamons et dont nous nous croyons digne.

Nous espérons que les magnétiseurs, que nos anciens

élèves, que les amateurs et les partisans du magnétisme, ainsi que les malades qui lui doivent leur guérison, nous mettront à même d'atteindre le but que nous nous sommes proposé.

Afin de faire apprécier et mettre en pratique le magnétisme, nous voulons que le journal *le Magnétiseur* nous serve à continuer la propagande active que nous avons faite pendant trente ans. C'est pourquoi nous donnerons cette année, des indications pratiques qui permettront à chacun d'expérimenter par lui même. Nos explications seront courtes, claires et précises.

C'est ainsi que nous espérons faire pénétrer le magnétisme dans toutes les classes, et propager une des plus grandes et des plus utiles vérités.

Tel est notre désir, notre unique but ; nous le poursuivrons avec persévérance, en y consacrant notre temps, nos veilles et notre longue expérience.

Notre journal ne s'adresse pas seulement aux partisans du magnétisme, mais encore à tous ceux qui, incrédules ou opposés au magnétisme, désirent cependant s'instruire et connaître la vérité sur une science qui, depuis son apparition, a soulevé tant de passions pour et contre.

Que les lecteurs nous viennent donc en aide, et nos efforts ne seront pas sans fruits.

Ch. Lafontaine.

Deux nouveaux Collaborateurs.

Bonne nouvelle pour commencer l'année!

M. le Dr Hébert, dont le dévouement au magnétisme n'a pas besoin de mes éloges, vient de m'écrire que, touché des sacrifices que j'ai faits en faveur des abonnés de l'*ex-union magnétique*, il se propose de m'envoyer quelques articles de fond ou d'actualité.

M. A. Dureau, qui a publié un ouvrage fort utile : *Les notes bibliographiques pour servir à l'histoire du magnétisme animal*, me fait espérer, qu'il m'enverra prochainement la première feuille de la deuxième partie de cet



ouvrage, qui contiendra, sous le même titre, des articles de journaux, des extraits d'ouvrages sur, pour ou contre le magnétisme, depuis 1775 jusqu'à nos jours.

Ce livre sera de la plus grande utilité pour tous ceux qui, voulant s'occuper du magnétisme, aiment à connaître tout ce qui a été écrit sur ce sujet.

Dans le nombre de ces ouvrages, beaucoup donnent des instructions sérieuses; M. Dureau les indique, et tout magnétiseur doit les posséder pour se faire une idée exacte de l'histoire du magnétisme, et surtout des théories et des différentes pratiques employées jusqu'à ce jour.

Considérant qu'un pareil concours ne peut qu'être avantageux pour tous, j'ai accepté leur offre avec d'autant plus d'empressement et de plaisir que je connais personnellement ces messieurs et comme magnétiseurs et comme écrivains; trop heureux si je puis de la sorte être agréable encore aux anciens lecteurs du journal dont j'ai été le premier à déplorer la perte.

La ferme attitude que j'ai prise dès le début des affligeants démêlés dont la Société de magnétisme de Paris a été le théâtre, m'aura au moins valu le bonheur d'empêcher la dispersion des représentants les plus accrédités de la presse spéciale. Ainsi, grâce à ma persévérance pour conserver un organe à la cause magnétique, le faisceau brisé à Paris peut se reformer à Genève : La lumière ne s'éteindra donc pas.

Chaque praticien a son mérite; on peut donc différer d'avis sur certains points, tout en s'entendant parfaitement sur d'autres. C'est ce qui arrivera peut-être entre ces messieurs et moi, mais fussions-nous parfois en divergence d'opinions, cela ne saurait troubler l'entente qui existe de fait sur la plupart des questions. D'ailleurs, en laissant aux écrivains qui collaborent à mon œuvre, la liberté de dire leur pensée, je conserve toujours le droit d'y faire telles objections que la conscience me dictera.

Je n'ai de prévention contre personne; aujourd'hui, MM. Hébert et Dureau se présentent, et je leur tends les mains; mais si demain un autre dissident demandait à

—

prendre place sous ma tente, je lui ferais le même accueil, tant je suis convaincu que le groupement des efforts est nécessaire pour faire avancer la science, soutenir la propagande et assurer le progrès.

LAFONTAINE.

Le Magnétisme ordinaire et le Magnétisme spirituel.

On se rappelle que dans le numéro de Décembre, nous demandions à un magnétiseur qui s'annonçait sous ce titre ce qu'il voulait dire par cette distinction.

Nous recevons la réponse de M. Edoux qui essaie de nous donner une explication sur ces deux systèmes ; nous la publions telle qu'elle nous est arrivée, sans ajouter ni retrancher un iota.

Ce monsieur s'élève à corps perdu dans les nuages, bien plus haut que nous ne sommes allés en ballon quand nous avons eu le bonheur de traverser les airs ; il renouvelle la théorie universelle de Mesmer, celle du soleil, de la lune, des astres, des planètes, des tourbillons, etc., etc., qu'il aurait bien du laisser dormir ; il emploie des mots savants, des phrases sonores, stéréotypées et clichées depuis longtemps ; puis il s'élance dans la religion, il s'évertue à nous expliquer la foi, etc., etc.

Nous avons inséré cette lettre qu'il nous donne pour son *credo*, et, nous l'avouons en toute humilité, nous n'y avons pas compris grand'chose, si ce n'est, qu'il ne nous dit pas un mot du magnétisme animal ou humain.

Pourquoi donc un homme intelligent comme nous a paru M. Edoux, lorsqu'il s'est présenté chez nous, se fourvoie-t-il ainsi dans cette question des *Esprits*, — question toute d'imagination maladive. — S'il continue, nous ne désespérerons pas de le voir se marier un jour, comme le comte de Cabalis, avec une sylphide, et en avoir des enfants qu'il

nous présente ...ra comme l'heureux *Danhuzerus*: (1)

« Je viens de delà les monts ; j'ai un petit scrupule qui « me fait peine. Il y a dans une montagne d'Italie une « nymphe qui tient là sa cour : mille nymphes la servent, « presqu'aussi belles qu'elle ; des hommes très-bien faits, « très-sçavans et très-honnêtes gens, viennent là de toute « la terre habitable, ils aiment ces nymphes et en sont « aimez ; ils y mènent la plus douce vie du monde ; ils « ont de très-beaux enfans de ce qu'ils aiment ; ils adorent « le Dieu vivant ; ils ne nuisent à personne ; ils espèrent « l'immortalité. Je me promenais un jour dans cette mon- « tagne ; je pleus à la nymphe reine, elle se rend visible, « me montre sa charmante cour. Les sages qui s'aperçoi- « vent qu'elle m'aime, me respectent presque comme leur « prince ; ils m'exhortent à me laisser toucher aux sou- « pirs et à la beauté de la nymphe ; elle me conte son « martyre, n'oublie rien pour toucher mon cœur, et me « remontre enfin qu'elle mourra, si je ne veux l'aimer, et « que si je l'aime elle me devra son immortalité. Les rai- « sonnemens de ces sçavans hommes ont convaincu mon « esprit, et les attraits de la nymphe m'ont gagné le cœur ; « je l'aime, j'en ai des enfants de grande espérance : mais « au milieu de ma félicité je suis troublé quelquefois par « le ressouvenir que l'église romaine n'approuve peut-être « pas tout cela. Je viens à vous, monsieur, pour vous con- « sulter qu'est-ce que cette nymphe, ces sages, ces en- « fans, et en quel état est ma conscience. Ça monsieur « le docteur que répondriez-vous au seigneur Danhuze- « rus ?

« Je lui dirais, répondis-je : Avec tout le respect que je « vous dois, seigneur Danhuzerus, vous êtes un peu phana- « tique ; ou bien, votre vision est un enchantement ; vos « enfans et votre maîtresse sont des lutins ; vos sages

(1) Cinquième entretien sur les sciences secrètes avec le comte de Cabalis. — Cologne, 1618. 1 vol. in-18.

« sont des fous, et je tiens votre conscience très-cautéri-
« sée. »

On voit qu'en seize cent, il y avait des hommes aussi exaltés, aussi hallucinés, aussi fous qu'aujourd'hui.

Que M. Edoux ne s'y trompe pas ; tout ce qui précède n'a pas le moindre trait à ses convictions religieuses ; celles-là sont respectables du moment qu'elles sont sincères, et je trouverais plus qu'inconvenant de les discuter. Mais il s'agit du magnétisme proprement dit, qui n'a absolument rien à démêler avec l'église.

Un souvenir lointain, qui se présente à propos à ma mémoire, va expliquer ma pensée dans toute sa netteté : Socrate avait souvent occasion de dire à ses disciples : —
« Vous alliez me définir la science, et vous m'avez défini
« la musique et la danse, — Ce n'est pas là ce que je vous
« demandais, et ce n'est pas là ce que vous vouliez me ré-
« pondre. » —

La foi n'est pas plus le magnétisme que la danse n'était une science de l'avis de Socrate.

Nous le répétons, que M. Edoux prenne garde, ce n'est point du magnétisme dont il nous parle dans ce qu'il appelle son credo ; mais attendons, il nous promet une explication positive ; souhaitons que cette seconde lettre soit claire et précise, car cette première l'est peu ; et nous ne pensons pas qu'elle puisse lui procurer une bonne clientèle. Nous nous en affligeons pour lui, car nous serions heureux de le voir s'occuper du magnétisme d'une manière sérieuse.

Voici la lettre de M. Edoux, nous laissons à nos lecteurs le soin de la juger : LAFONTAINE.

Correspondance

Genève, 31 Décembre 1869.

Cher Monsieur et honoré confrère,

Puisque vous me demandez une profession de foi magnétique (voir *Le Magnétiseur*, N° de Décembre 1869,

pages 329 et 330), la voici toute entière, sans fard, ni réticences.

Au sens absolu du mot, je crois à un seul et unique magnétisme, dont le sujet serait le Cosmos ou l'Univers, et le magnétiseur, ce Grand Inconnu sur lequel notre raison doit se taire, notre foi adorer. La nature, en effet, n'est pas autre chose selon moi que l'expression agissante et la migration sans fin de la volonté divine à travers les espaces; volonté éternellement réalisable, éternellement réalisée. De là cet équilibre immuable, cette sublime harmonie de l'Univers, malgré ou plutôt à cause même des imperfections apparentes que nos sens abusés croient pouvoir quelquefois y relever : c'est ainsi, par exemple, qu'un écrivain inventait dernièrement un procès en règle au Créateur, et ne se gênait pas du tout pour lui dire qu'il aurait certes pu mieux faire lorsqu'il lui prit fantaisie de pétrir cette boule terrestre où nous vivons vous et moi! La terre! Mais qu'est-ce que donc que la terre, ô mon Dieu, cet atome imperceptible, littéralement perdu au milieu des océans de mondes, de soleils et de tourbillons innombrables qui peuplent l'infini! Qu'est-ce que l'homme, ce néant pétri d'orgueil, de sottises et de ridicules; qu'est-ce que l'homme pour oser vous citer au pitoyable tribunal de sa raison pitoyable!

Dans le Cosmos, je crois à un magnétisme universel que j'appellerai l'influence réciproque qu'exercent entre eux, d'après des lois établies par la volonté du Grand Architecte, les comètes, lunes, planètes, soleils, tourbillons, etc., avec les êtres et les choses qu'ils renferment.

Redescendant sur la terre d'où vous me direz peut-être que j'aurais mieux fait de ne pas sortir, je crois à un magnétisme général, ayant ses correspondances avec le magnétisme universel du Cosmos, à un magnétisme général, dis-je, qu'échangent entre eux, dans le cercle respectif de leur activité propre, de leurs atmosphères personnelles, la planète d'un côté et son mobilier de l'autre; par le mot mobilier j'entends les minéraux, les végétaux, les animaux et les hommes.

Enfin, je crois à un magnétisme humain proprement

dit, c'est-à-dire à l'influence mutuelle des hommes entre eux, influence consciente ou inconsciente, volontaire ou involontaire, bonne ou mauvaise. Et me voici cette fois sur le véritable terrain où vous m'avez convié : il s'agit maintenant de vous dire pourquoi je crois à un magnétisme humain ordinaire, pourquoi je crois à un magnétisme humain spirituel; c'est ce que je vais essayer de faire.

Constatons d'abord que l'humanité existe à deux états bien différents :

Une très-faible partie visible, celle où nous jouons actuellement tous les deux notre petit rôle, se traînant sur le sol au milieu des luttes, des labeurs, des angoisses, des chutes et des relèvements, du désespoir et de l'espérance, travaillant quand même et toujours au progrès de l'individu, au progrès de l'espèce.

L'autre partie invisible, dont nous avons été membres avant de revêtir nos corps grossiers, vers laquelle nous remonterons lorsque notre tâche sera remplie; invisible, dis-je, celle-là, ayant passé ou devant passer comme nous au creuset de la matière tangible; invisible, mais toujours agissante, vivant d'une vie particulière, dilatant ses poumons agrandis dans la pleine lumière de l'Être; invisible, mais réelle, parlant à l'âme, trop solidaire et trop aimante pour ne pas cultiver dans son cœur la poésie du souvenir; invisible, enfin, mais toujours présente, se penchant vers nos douleurs, nos larmes, nos espérances, nos élans, nos prières, les recueillant avec amour, puis les offrant comme un encens précieux à Celui qu'elle approche de plus près!

Oui, je crois à cette solidarité universelle de l'humanité, à la solidarité du passé, du présent et de l'avenir! J'y crois parce que le cœur a besoin d'y croire, et de fait il y a toujours cru dans tous les temps, dans tous les lieux, protestant ainsi contre cette ergoteuse et froide raison qui devrait se contenter de poursuivre son œuvre pénible d'analyser sans venir encore porter ses pas sur un terrain trop haut pour elle, sur le terrain du ciel, sur le terrain de la foi!

La foi, vierge immaculée que nous aurions déjà gravement compromise si les monstres qui habitent nos cœurs et nos cerveaux avaient pu nous monter jusqu'aux cîmes d'où elle plane;

La foi, mystérieuse inconnue se dérobant sans cesse à nos regards profanes, mais projetant sur nos fronts ses ombres graduées, afin de nous traîner après elle vers des horizons toujours plus beaux;

La foi, une des colonnes du temple de Salomon, du temple de la sagesse, et que l'autre colonne, sa sœur, la raison, sans réfléchir aux ruines possibles de l'édifice, a l'imprudence de vouloir confisquer à son profit ou repousser brutalement loin d'elle;

La foi, frissonnement de l'être, mouvement inexplicable de l'âme, qui la pousse au dehors de sa prison mortelle, la fait épanouir au loin dans les espaces comme un soleil radieux à la recherche d'autres soleils;

La foi, coursier divin et plein de feu, aux flancs ailés, aux narines frémissantes, perçant la nue et les éclairs, se jouant de l'infini, dont le créateur fit présent à l'homme pour qu'ils puissent se rencontrer et causer quelquefois ensemble;

La foi, qui me soulève en ce moment jusque dans cette humanité invisible, jusque dans le monde pur de la pensée, où je voudrais puiser à pleines mains, pour les répandre sur la terre, la vraie chaleur du sentiment et les vraies forces de l'esprit;

La foi enfin, sans laquelle je n'aurais certes pas eu le courage de porter ici la parole, tellement je suis convaincu de ma faiblesse ou mieux encore de mon ignorance profonde!

Oui, je crois à la solidarité de tous les hommes passés, présents et futurs, depuis l'ω du Cosmos jusqu'à son α, et cela qu'ils rampent encore sur le sol ou que, dégagés de leur enveloppe mortelle, ils voyagent dans le sein de Dieu. Répondez, martyrs de la charité? Réponds surtout, ô toi charité jadis incarnée ici-bas, ô Christ, ô mon Maître, oint de la lumière, sauveur des hommes et du monde, réponds? Cet esprit qui affronta si noblement les

vieux préjugés de la terre, cet esprit qui vint lui tenir un langage jusque là inconnu, cet esprit qui burina chacune de tes paroles dans les actes glorieux de ton corps charnel, cet esprit débordant d'amour et de sagesse, les pharisiens l'ont-ils à jamais cloué au pilori du Golgotha? Répondez, vous tous qui que vous soyez, grands ou petits apôtres de l'humanité, vos idées généreuses, vos sentiments généreux sont-ils aussi devenus la proie des vers, sont-ils aussi descendus dans le tombeau? Le néant vous a-t-il dévorés, ou soufflez-vous toujours sur nos cadavres, afin de les galvaniser? Non, non, ce n'est pas vous qui êtes les morts, mais ces pauvres invalides de la matière concrète, ces pauvres et malheureux aveugles dont les chaînes de la chair ont étouffé les forces internes de l'esprit!

Oui, cher Monsieur et honoré confrère, je crois inébranlablement à l'immortalité, puis encore à la sainte et universelle communion des âmes. Je crois que l'humanité invisible est ainsi le médiateur naturel, l'échelle de Jacob, le télégraphe spirituel qui relie l'humanité visible à Dieu. Je crois que le soleil de cette humanité invisible, le chef de tous les bureaux télégraphiques est Jésus-Christ, celui-là même qu'on nomme avec raison le Verbe fait chair, l'homme-Dieu. Je crois que chacun de nous, dans la limite de sa sphère morale et intellectuelle, peut correspondre avec ce monde métaphysique dont les membres sont plus nombreux que les grains de sable du désert, et celà sans troubles ni mystères, par un simple recueillement de l'âme, par les effluves du sentiment et de la pensée. Je crois à tout celà, et je sais d'expérience certaine que l'homme matériel ou visible peut *s'aimanter* à tel point dans cet immense réservoir des vraies forces de la nature, y puiser des éléments occultes tellement subtils, tellement purs, tellement supérieurs aux fluides grossiers du magnétisme ordinaire, que votre cœur y croirait certainement, en dépit de la raison, ne serait-ce qu'afin de voir s'enrichir encore votre puissance magnétique et semer ensuite autour de vous, en véritable enfant prodigue, avec la santé du corps celle non moins précieuse de l'esprit.

Quoiqu'il en soit, vous comprenez maintenant pourquoi, admettant d'un côté l'influence réciproque des hommes visibles, de l'autre celle de tous les hommes visibles ou invisibles, et par dessus tout cela l'influence suprême de Dieu; vous comprenez maintenant pourquoi je crois à un magnétisme spirituel.

— La foi est une grâce, répondez-vous, qui ne saurait en rien contraindre ma raison.

— D'accord, la raison aussi est une grâce, et je vous assure qu'elle est plus rare qu'on ne croit! Mais puisque vous semblez y tenir nous tâcherons prochainement de faire connaissance avec elle, et nous lui demanderons ce qu'elle pense des articles de mon *credo*.

En attendant, agréez je vous prie, etc.

E. Edoux.

(La suite au prochain numéro.)

Hydropisie, Remède

Peu de remèdes efficaces existent dans la pharmacopée allopathique contre l'hydropisie, le magnétisme lui-même échoue quelque fois; c'est pourquoi, ayant sous les yeux une guérison complète, par un remède des plus simples et des plus ordinaires, nous croyons devoir publier le moyen qu'une personne de Genève a employé avec le succès le plus complet.

Madame X. n'ayant pas eu d'enfant pendant les dix premières années de son mariage, en eut coup sur coup quatre ou cinq. Quelque temps après, elle se crut enceinte du sixième; son embonpoint augmenta, et il lui sembla avoir certaines sensations qu'elle avait éprouvées dans ses grossesses. Il n'en était rien; les mois, les années passèrent et Mme X. resta toujours aussi grosse. Les médecins appelés; l'un déclara un *squire*, l'autre une *hydropisie*. Les moyens connus pour combattre ces affections ayant été employés sans aucun succès, Mme X. eut recours à tous les remèdes de bonne femme connus et inconnus.

Cependant il y en eut un qui produisit un certain effet,

la taille diminua de grosseur pendant quelque temps, mais bientôt ce semblant d'amélioration s'arrêta.

Il y avait cinq ou six ans que Mme X. était ainsi atteinte, et, quoique d'une grosseur démesurée, elle était cependant alerte et se portant assez bien, lorsque un ami de son mari l'engagea à essayer du moyen que voici :

— Boire un litre et demi par jour d'une infusion de bourgeons de genièvre, coupés sur la nouvelle pousse, surtout au printemps.

La malade en a pris pendant vingt-quatre jours, sans en ressentir un effet marqué, si ce n'est l'appétit revenu. Puis, ne voyant pas qu'elle diminuât de grosseur, elle s'arrêta.

Quinze jours après elle souffrit dans le ventre; puis il se fit un certain changement : elle diminna de grosseur, sans uriner beaucoup. Cette diminution se fit doucement, lentement, pendant quinze à vingt jours, et, après ce temps, la malade fût entièrement débarrassée; sa taille, son ventre, ses jambes reprirent leur état naturel, sans qu'elle en ressentît le moindre malaise. Il y a cinq mois que la malade est guérie, sans que rien fasse supposer que la maladie puisse revenir.

Nous connaissons personnellement Mme X. depuis dix-huit ans. Nous l'avons vue bien portante, souffrante et enfin guérie. Nous avons été consulté bien souvent par le mari sur tous les remèdes essayés. C'est donc en pleine connaissance de cause que nous venons indiquer le remède, — l'infusion *de bourgeons de genièvre.* — Nous avons suivi le traitement jusqu'à l'entière guérison, et nous annonçons cet heureux résultat. Nous ne garantissons point l'efficacité du remède, c'est hors nos attributions; mais nous faisons connaître ce fait dans l'intérêt des personnes atteintes de cette triste maladie, et nous les engageons à en essayer, car nous n'y voyons aucun danger.

Ce moyen est connu des médecins, mais ils l'ont abandonné, après l'avoir employé, mal probablement, puisque entre leurs mains il n'a pas réussi. Qui sait? il est peut-être trop simple et ne nécessite pas assez de visites.

LAFONTAINE.



Petite guerre médicale

Nous avons relaté dans le dernier numéro de Décembre, sous le titre : *Les Médecins Criminels*, les plaintes que les populations de Paris et de Montmartre font entendre sur le compte des médecins. Nous lisons à ce propos, dans le *Figaro*, une défense de ces Messieurs, et dans un autre numéro, une attaque sérieuse contre le privilége du diplôme, faite par un médecin même.

Voici d'abord la prétendue défense :

« Quelques médecins de Montmartre protestent contre les allégations de M. Burger, (1) relatives à la mort de sa fille. D'après eux, le décès de cette enfant remonterait à quatorze mois, et le père aurait trouvé près de ces messieurs toute l'assistance désirable.

« Dont acte.

« Ces messieurs conviennent avec nous, qu'il y a beaucoup à faire dans l'intérêt public au point de vue des secours médicaux, la nuit, et voici le moyen qu'ils proposent.

« Partant de ce principe que les médecins ont droit au sommeil, et que, lorsqu'on les en prive, il ne faut pas que ce soit pour le roi de Prusse, ils arrivent à cette conclusion:

« 1° Des bons de visite nocturne, payables à vue à la mairie de l'arrondissement, seraient déposés dans tous les postes de police. Ces bons, portant les noms et adresses de tous les médecins consentant à se déranger la nuit, seraient délivrés au requérant par l'agent de garde ;

« 2° Lorsque les médecins les auraient émargés, la Ville ou la mairie se chargerait d'en opérer le recouvrement, et supporterait la perte occasionnée par les bons irrécouvrables.

« Je ne sais pas jusqu'à quel point ce moyen est pratique, mais il mérite d'être pris en considération.

« Un autre correspondant demande qu'on établisse dans Paris des postes médicaux, ouverts nuit et jour, et qu'on les fasse desservir par les internes des hôpitaux..

(1) Numéro de Décembre 1869.

« Renvoyé à qui de droit. »

Voici maintenant l'attaque qui mérite d'être prise en considération, et que nous trouvons dans le même journal au numéro du 14 Décembre :

Encore les Médecins !

« La note suivante, qui touche à des questions assez délicates, nous vient d'un abonné... médecin lui-même.

« Oh ! oh !

« Tout monopole, tout privilége doit se résoudre pour le public en un équivalent de serviees obligatoirement rendus.

« La Faculté de médecine est-elle, oui ou non, investie du monopole médical ? Faut-il, oui ou non, être diplômé par elle pour pouvoir exercer ? La corporation officielle des médecins a-t-elle, oui ou non, seule le droit de délivrer des ordonnances, de purger, de saigner, etc. ?

« Si oui, le médecin ne doit-il pas, en compensation de ce monopole, être tenu de donner ses services à toute réquisition ?

« Un homme est instruit, savant. Un accident survient, à lui ou à l'un des siens. Il ne peut obtenir du pharmacien le remède nécessaire sans le bon vouloir, sans l'ordre d'un médecin patenté.

« Vous êtes atteint du mal le plus simple, le plus bête, un mal de dents, un rhume. Vous avez besoin de quelques gouttes de laudanum, d'un peu de sirop de morphine ; et, pour les obtenir, il vous faut l'agrément, l'autorisation d'un de médecin la Faculté !

« Vous avez une femme, une fille : elle est souffrante ; vous savez très-bien le mal dont elle souffre, les soins qui lui conviennent ; vous connaissez sa constitution. Mais il faut, pour obtenir les médicaments, que vous la livriez aux mains d'un médecin.

« La santé publique est à la discrétion, au bon plaisir de ces messieurs !

« Et ils réclament !....

« Que le privilége de la Faculté cesse. Que des écoles libres de médecine puissent s'ouvrir. Que l'exercice de l'art médical soit accessible à tous, facultatif pour tous, sous leur responsabilité personnelle.

« Et alors les médecins pourront se plaindre. Mais jusque-là, non ! Ils sont maîtres de la santé du public. Le public est maître de leur temps.

« Il y a, dans l'existence de ce vieux monopole de la Faculté, un grand, un très-grand abus. Si le citoyen F.-V. Raspail doit servir à quelque chose dans le Corps législatif, c'est à le déraciner. Voilà certes un projet de loi pratique, conforme aux traditions de sa vie, et que nous osons lui recommander.

« Notre correspondant n'a rien de commun avec M. Josse. On ne lui dira pas : « Vous êtes orfèvre. »

Nous ne rappellerons pas ici les fâcheux événements qui ont eu lieu par l'insouciance ou la négligence de plusieurs médecins à Genève, ni celui produit par l'ignorance ou l'intempérance de M. le docteur Ladé, qui nous a valu un bon procès en diffammation que nous avons gagné heureusement, car ce soit disant docteur nous demandait seulement deux mille francs de dommages et intérêts, pour avoir dit qu'il n'avait pas voulu faire à onze heures du soir une visite à une de ses malades, qui, le lendemain mourait empoisonnée par le médicament qu'il avait ordonné.

Nous préférons aujourd'hui, quoique le sujet soit sérieux, prendre le côté plaisant, et présenter les anectodes publiées dans le *Figaro*, qui, comme Molière, jettent du ridicule sur ces messieurs privilégiés par leur diplôme.

*** Je vous avoue que j'ai une grande confiance envers les médecins et que, en cas de maladie, je me remets aveuglément entre leurs mains ; ceci dit, je vous offre une jolie anecdote chinoise que je trouve dans la chronique de M. Paul Courty à l'*Opinion nationale*.

« La loi chinoise, fort malicieuse en ce point, exige au-

tant de lanternes allumées que le médecin a tué de malades.

« Un soir, un Européen, habitant Pékin, cherchait à travers la ville un médecin pour un de ses domestiques tombé malade dans la nuit; il courait depuis une heure rebuté par le grand nombre de lanternes accrochées au-dessus de toutes les portes, lorsque le modeste éclairage de l'une d'elles le décida. Trois lanternes seulement s'y balançaient mélancoliquement à la brise.

« L'Européen réveille le médecin, le fait habiller à la hâte et l'emmène en courant.

— « Fils d'Esculape, lui dit-il en chemin, ne trouvant rien de plus oriental, tu dois être le meilleur médecin de cette immense cité ?

— « Pourquoi cela, étranger?

— « Parce que tu n'as que trois lanternes à ta porte, tandis que tes collègues comptent les leurs par douzaines.

— « Ce n'est que cela, répondit flegmatiquement le médecin chinois, — mais je n'exerce que depuis ce matin. »

(*Figaro.*)

« Agrémentons la chose d'une autre anecdote.

« Le docteur Z... est appelé l'autre jour chez une dame du quartier des Champs-Elysées. La noble malade se plaignait d'un mal assez violent à l'épaule.

« Notre Esculape examine la partie souffrante — une épaule blanche et ronde à faire rêver Carpeaux. Il palpe, tâte, ne constate aucune lésion, suppose un léger rhumatisme, et dit :

« — Ce ne sera rien.

« Puis, tout en indiquant quelques précautions à observer, quelques soins à prendre, il s'approche de la toilette, verse quelques palettes d'eau dans l'aiguière, et se lave les mains.

« Affaire d'habitude.

« Je vous laisse à penser si cette ablution scandalisa la

dame. Se laver les mains après l'avoir touchée ! On s'indignerait à moins.

« Aussi lorsque, le jour suivant, le docteur se présenta pour procéder à un second examen, la dame, avant toute consultation, lui montrant du doigt l'aiguière, lui dit d'une voix pleine de rancune :

« — Vous vous laverez les mains... avant, s'il vous plaît ! »

(*Figaro.*)

Ceci nous rappelle un certain médecin, qui, lui, ne se lavait ni après, ni avant ; et ce bon docteur prisait, et souvent. Un jour, nous nous trouvions avec lui près d'une malade, il ordonna un médicament. Il commença par prendre avec son pouce et son index une pincée de tabac qu'il engouffra dans son nez ; puis, il versa dans sa main gauche quelques globules homœopathiques, qu'il prit ensuite avec les deux mêmes doigts, et qu'il posa sur la langue de la malade, jeune femme du monde. Vous pouvez voir d'ici la physionomie de la malheureuse femme. Je parierais bien que les globules, quels qu'ils soient, n'ont produit que l'effet de l'émétique.

Puisque nous sommes disposés à plaisanter, continuons en citant une autre anecdote du même journal, quoiqu'elle concerne un confrère ; tant pis pour ceux qui ne peuvent rester dans les limites de la raison, et dont l'imagination vagabonde.

« Je ne nommerai pas certain monsieur fort répandu, fervent apôtre du spiritisme, du magnétisme et de tous les fluides inpondérables.

« Ce disciple de Mesmer et autres baquets fameux prétend ressentir une commotion à l'occiput chaque fois qu'un cataclysme se produit dans un rayon de deux lieues. A peine a-t-il reçu le choc qu'il en avertit ses familiers et leur dit :

— « Vous verrez demain dans les journaux qu'à cette heure, aujourd'hui, on a constaté tel fait, tel crime, tel bouleversement.

« Et chose bizarre, il est rare qu'il se trompe. Mais cela s'est vu.

« Pas plus tard qu'avant hier, notre homme sensitive porte vivement la main à son crâne. Il avait reçu la calotte prémonitoire. Le lendemain il consulta les gazettes. Rien !

— « Sa femme — une jolie commère — le voyant éplucher un tas de journaux, s'enquit de cette préoccupation.

— « C'est extraordinaire, fit-il en portant l'index à son front. J'ai pourtant été frappé là, hier, à trois heures, pendant que tu étais chez ta tante...

« A ces mots, la dame pâlit... mais pâlit!... Quant au monsieur, il cherchait toujours, et sous le reflet de la lampe, son visage apparaissait légèrement teinté de jaune!...

(*Figaro.*)

Le Magnétisme à Constantinople

Nous nous étonnions depuis plusieurs mois de ne plus recevoir le journal *le Magnétologo*, de Naples ; nous en trouvons l'explication dans le journal *le Courrier d'Orient* qui nous apprend que M. Guidi, directeur du *Magnétologo*, est à Constantinople, faisant de la propagande magnétique par des séances expérimentales publiques.

Voici le compte-rendu que nous lisons dans le journal publié à Constantinople :

« La soirée de magnétisme donnée par M. le professeur Guidi, dans la salle du Théâtre-Français, a obtenu un succès complet. Comme nous l'avons dit, ses expériences éloignent toute idée de charlatanisme. Avec le concours de Mme Louise, somnambule très-lucide, il obtient des résultats surprenants. Un médecin incrédule est monté sur la scène et s'est assuré par lui-même des effets du magnétisme.

« Mme Louise, obéissant à la volonté du professeur, a parcouru la scène et est descendue, tout endormie, dans le parterre, ayant dans le bras un poinçon qui perçait les



chairs de part en part. Les convulsions qui lui faisaient lever brusquement les pieds, pendant qu'étendu en l'air, entre deux chaises, son corps ne touchait les points d'appui que des talons et de la tête, ont émerveillé les spectateurs.

« Mais, ce qui a fait le plus d'impression, c'est l'extase musicale et poétique. La somnambule a parfaitement exprimé, par les gestes et par les mouvements de son visage, les sentiments que les morceaux de musique exécutés sur le piano par Mlle Thérèse, et le fragment de poésie lu par M. Guidi, faisaient naître dans l'âme des auditeurs.

« La mimique était parfaite. Le public a vivement applaudi. Nous engageons M. le professeur Guidi à donner une autre soirée. Le spectacle qu'il offre est si curieux, si intéressant, que tout le monde sera content de le voir. »

Au moment de mettre sous presse, on nous apprend que M. E. Edoux a été atteint d'une indisposition grave. Nous n'avons pas le temps de prendre des renseignements, nous en parlerons dans le prochain numéro.

N° 2. Février 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS

Nous engageons tous nos lecteurs de la Suisse, de la France et de l'étranger à renouveler de suite leur abonnement, afin de ne pas avoir d'interruption dans la réception du journal.

Nous prévenons nos lecteurs de Genève que, dans le courant de Février, nous leur ferons présenter la quittance d'abonnement.

Prime

Toutes les personnes qui nous enverront quatre francs en sus de leur abonnement, recevront, *franco*, les **Mémoires d'un Magnétiseur**, deux beaux volumes, avec portrait de l'auteur.

Études sur le magnétisme

En Mars 1847, j'ai publié, chez Germer Baillière, à Paris, qui s'en rendit l'éditeur, L'ART DE MAGNÉTISER (1).

Cet ouvrage a eu deux autres éditions : la seconde en 1852, et la troisième en 1860, dont il reste à peine quelques exemplaires chez l'éditeur.

Le succès obtenu par ce livre a prouvé que tel qu'il est, et malgré les lacunes scientifiques qui existent, il est encore un des plus recherchés pour l'enseignement pratique qu'on y trouve.

Quand je l'écrivis, il y avait seulement douze ans que je m'occupais du magnétisme, et, quoique je me sois attaché dès les premiers jours à faire des observations consciencieuses, et à donner des indications claires et précises sur les faits, les causes et les moyens pratiques que j'avais employés, il reste encore beaucoup à dire et aussi beaucoup à rectifier.

Il y a maintenant trente-cinq ans que j'exerce le magnétisme, et pendant ce long espace de temps d'une pratique constante et non interrompue sur des milliers et des milliers d'individus, malades ou bien portants, sur des animaux de toute espèce, sur des oiseaux, sur des reptiles, sur des corps inertes, j'ai pu étudier à fond le magnétisme animal dans tous ses effets physiques, moraux, intellectuels et psychologiques; j'ai pu voir et observer des effets naturels, merveilleux, qui, lorsqu'on ne veut pas tenir compte de notre double nature, sont considérés comme étant surnaturels.

L'homme, par sa dualité, est sceptique autant qu'il est superstitieux. D'une part, il se refuse à admettre les faits qui sortent du cercle ordinaire dans lequel il se meut; de l'autre, au contraire, il s'effraie de ces mêmes faits, quand il les voit, et il leur donne une cause hors nature; il y croit de toute la force de son ignorance et des idées fausses qu'on lui a inculquées dans son enfance. Quant

(1) *L'Art de magnétiser*, 3me édit. 1 vol., chez Germer Baillière, libraire-éditeur, rue de l'Ecole-de-Médecine, 17, Paris.



aux savants, ils ne veulent point étudier des faits hors du cadre qu'ils se sont tracé; ils préfèrent les nier de toute l'autorité de leur position académique.

Nous empruntons à *Arsène Houssaye* une page admirablement conçue et qui rentre tout à fait dans notre sujet.

« Il en est de la science humaine comme de la philoso-
« phie : elle devient plus timide au fur et à mesure qu'elle
« se montre plus éclairée. Dans l'enfance des études, lors-
« que la limite des connaissances n'est point fixée, l'or-
« gueil est extrême et l'esprit croit pouvoir escalader le
« ciel avec très-peu de lumières acquises. Plus tard, au
« contraire, la science devient trop timorée; elle avait
« exagéré l'audace, elle exagère maintenant la défiance.
« Tout ce qui ne tombe point sous les règles de la dé-
« monstration est relégué par elle sans pitié dans le do-
« maine des chimères. Il serait temps d'aborder une di-
« rection plus utile et plus sérieuse. La matière a des pro-
« priétés que nous ne connaissons point encore; l'esprit
« a des forces qui n'ont point encore été essayées. Si les
« initiés aux sciences occultes plaçaient trop haut et dans
« une sphère inaccessible l'idéal des connaissances hu-
« maines, les savants actuels le placent trop bas et dans
« un cercle trop limité Le XIXe siècle a aussi ses sciences
« occultes; qui sait si elles ne dépasseront pas les sciences
« exactes. Il en est du somnambulisme artificiel comme
« des aérostats. On n'a pas découvert jusqu'ici le moyen
« de les diriger, mais rien ne prouve que ce moyen ne se
« trouvera point. Le fantôme des choses apparaît souvent
« à l'intelligence humaine, avant les choses elles-mêmes.»

Ce sont des idées qu'on est heureux de rencontrer chez des hommes aussi érudits que M. Arsène Houssaye; elles soutiennent, elles fortifient et donnent le courage de persévérer dans la voie qu'on a déjà parcourue.

Je ne veux point faire ici de la science, j'en serais incapable; je ne veux pas non plus faire ce qu'on appelle un cours; je veux seulement, en reprenant le magnétisme à son apparition, étudier avec mes lecteurs habituels tout ce qui peut corroborer et éclairer leur croyance au magnétisme.

Je veux leur présenter des faits et essayer de les expliquer ; je veux en déduire les conséquences et en rechercher les causes, car les causes naturelles de certains effets étant acceptées, le doute s'effacera et la lumière se fera.

C'est une tâche ardue que je m'impose, je le sais, mais j'arrive au terme de ma carrière, lentement il est vrai, mais enfin l'âge vient, et les forces qui sont encore présentes peuvent tout à coup m'abandonner. Il est temps de venir dire à mes lecteurs tout ce que je sais sur le magnétisme. Ils hésiteront peut-être à me croire. Mais devrais-je les faire douter de ma véracité, de ma loyauté, je leur dirai tout, et je leur déclare ici que, loin d'exagérer, j'atténuerai plutôt les faits, tout en respectant l'exacte vérité.

Mesmer (Frédéric-Antoine), qui le premier jeta au public les mots, *Magnétisme animal*, était né le 23 Mai 1744, à Weiler près de Stein, sur le Rhin. Il étudia la théologie d'abord, puis la médecine ensuite. C'est probablement pendant ses études médicales qu'il découvrit l'agent magnétique, soit par ses propres recherches, soit par la lecture de certains auteurs (1) qui, dans des ouvrages de sciences occultes, préconisaient ce même agent sous des noms divers.

Après avoir été repoussé à Vienne, il vint à Paris ; il y fut bien accueilli d'une part, de l'autre il y eut aussi de grands déboires, mais, si les corps savants le repoussèrent, la ville et la cour l'accepta. Il forma un grand nombre d'élèves, parmi lesquels il y avait beaucoup de médecins et surtout beaucoup d'hommes du monde; les noms les plus aristocratiques s'étaient fait inscrire. Des sociétés se formèrent à la suite de son cours et de ses traitements publics autour du Baquet. Mais toutes les guérisons sérieuses ont été faites dans des traitements particuliers. Le Baquet n'était que pour donner de la publicité à sa découverte.

Il y eut un rapport de l'Académie des sciences, et un autre de la Société de Médecine ; tous les deux repoussèrent le magnétisme.

Les élèves, dans les sociétés de l'Harmonie instituées

(1) Paracelse, Van Helmont, Kircher, etc., etc.

dans plusieurs villes, firent beaucoup de guérisons. M. de Puységur découvrit le somnambulisme, et bientôt après, la révolution emporta le magnétisme dans son tourbillon.

Il reparut vers 1811 ; Deleuze fut un de ses propagateurs; il écrivit plusieurs ouvrages qui sont encore des meilleurs; il magnétisa lui-même, mais sans en faire sa profession. Il était bibliothécaire du Jardin des Plantes, et très-estimé; son opinion était appréciée par les savants.

L'Académie de médecine nomma en 1826 une commission pour examiner le magnétisme. Le rapport fut publié en 1831, après cinq ans d'observations; et quoique les conclusions fussent favorables, l'Académie repoussa le magnétisme et le nia.

Depuis lors, des hommes courageux et convaincus s'occupèrent du magnétisme; ils présentèrent au public des expériences pour prouver la puissance magnétique; ils traitèrent des malades et les guérirent. On vit M. Du Potet se lancer dans l'arène, faire des cours, écrire des livres, créer des journaux, magnétiser des malades, parcourir le monde pour propager la vérité qui était sa conviction, faisant des prosélytes ici, repoussé et bafoué plus loin, mais ne se décourageant pas, et relevant plus haut son drapeau quand on l'avait abaissé un instant.

Malheureusement le magnétisme, ou plutôt le somnambulisme fut exploité par des personnes qui, sans aucune connaissance sérieuse, annoncèrent et donnèrent des consultations à toute heure, comme si la lucidité somnambulique était toujours à leur disposition. Ceci fit plus de mal au magnétisme que toutes les diatribes lancées par les détracteurs.

LAFONTAINE.

(*La suite au prochain numéro*).

Correspondance

Paris, 16 Janvier 1870.

Cher Monsieur,

Si le magnétisme animal n'a pas encore conquis définitivement la place qui lui appartient parmi les sciences

d'observation, si tant d'hommes distingués d'ailleurs dans la connaissance des lois naturelles dédaignent l'étude du magnétisme, cela tient pour beaucoup, selon moi, à ce qu'il n'existe sur la matière magnétique aucun ouvrage réellement classique, c'est-à-dire procédant scientifiquement à la théorie des phénomènes, en les discutant du simple au composé. Les meilleurs ouvrages actuels sur la matière magnétique donnent des renseignements précieux à consulter, parce qu'ils sont l'œuvre de praticiens sérieux et puissants, parmi lesquels vous vous êtes fait une renommée si bien fondée. Ces travaux ont un but spécial, je dirai même édifiant. Ils enseignent le magnétisme par voie d'imitation, c'est-à-dire par la pratique, dans le but de faire du bien. Mais s'il existait un ouvrage dégagé de considérations historiques et personnelles, qui présentât les phénomènes se déduisant théoriquement les uns des autres dans un enchaînement rigoureux, ne m'abusé-je pas de croire qu'un pareil ouvrage brièvement rédigé, à cause de la connexion logique des explications, solliciterait l'intérêt des hommes d'étude par sa forme philosophique et tendrait à les amener à contrôler les théories par la vérification des curieux travaux d'expériences dont j'ai parlé plus haut. L'ordre des titres suivants me semble indiquer le plan bien simple de cet ouvrage :

Livre I. Notions sur la physiologie du système nerveux. De la volonté.
Livre II. Action magnétique de l'homme sur lui-même et sur les objets inanimés. Magnétisme dynamique.
Livre III. Action magnétique de l'homme sur son semblable.

J'ai été frappé de la facilité que j'éprouve à me rendre compte des faits consignés dans l'ancien journal de la Société du magnétisme à Paris, dans les ouvrages du baron Dupotet, dans les vôtres, lorsque je subordonne ces faits à l'ordre ci-dessus. Au contraire, si je supprime le livre II,

dont la matière est encore à peu près inconnue, j'éprouve, comme tout le monde, des difficultés considérables pour l'intelligence du livre III, dont la matière est la seule traitée aujourd'hui, ce qui est d'ailleurs suffisant au point de vue de la pratique active.

Si vous trouvez, cher monsieur, que ces courtes réflé-xions sont de nature à intéresser vos lecteurs, je vous serai bien obligé, dans l'intérêt commun de les faire suivre des appréciations qu'elles auront pu vous suggérer.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments de considération les plus distingués.

A. CHEVILLARD.

Professeur à l'école des Beaux-Arts, à Paris, rue du Cherche-Midi, 61.



Réponse

Cher Monsieur Chevillard,

Un ouvrage, dans les conditions que vous proposez, serait bien précieux et bien utile pour le magnétisme et pour tous ceux qui voudraient étudier sérieusement cette science; il y trouveraient un flambeau pour éclairer tant de phénomènes encore incompris.

Mais où trouver l'homme qui possédera assez entièrement les connaissances physiques et physiologiques nécessaires à un si grand travail, et qui les réunira en lui aux connaissances d'une sérieuse pratique expérimentale?

Sera-ce, chez les magnétiseurs praticiens? — Hélas! nous sommes tous trop ignorants, — d'ailleurs, il n'y en a plus; — ceux qui avaient quelques connaissances sont morts, les autres sont trop vieux. — Aujourd'hui, la plupart de ceux qui magnétisent ne sont que des endormeurs, des machines à somnambules.

Le chercherons-nous chez les magnétistes? chez ceux qui, dans leur cabinet, font des ouvrages savants, sans avoir aucune connaissance pratique, sans avoir observé par eux-mêmes les divers effets qui varient entre eux,

selon les natures, les constitutions; selon les influences des temps, des lieux, des climats, des atmosphères?

Où trouverons-nous l'homme savant qui consacrera sa vie à observer, apprécier, définir, déduire les conséquences de tant de causes diverses, qui viennent aboutir fatalement à une seule cause première et unique, et qui cependant se dédouble et se multiplie?

Nous trouverons des compilateurs, des utopistes qui, avec de grands mots barbares, bien sonores, et quelques définitions scientifiques qu'ils approprieront au sujet, feront comme tant d'autres. des ouvrages dans lesquels on ne trouvera ni une idée de théorie sérieuse, ni une idée de pratique utile.

Vous, peut-être, Monsieur, vous seriez capable de mener à bien un pareil ouvrage; vous qui avez déjà fait des études sérieuses et expérimentales sur le fluide nerveux; vous qui avez décrit avec tant de talent, de précision et de clarté la solution du problème spirite.

Vous seul aujourd'hui pourriez rendre ce service au magnétisme qui, faute d'hommes de science, se traîne terre à terre, en attendant qu'il meure, et que, sous la pensée ardente d'un homme puissant et savant, il renaisse plus brillant que jamais.

Soyez cet homme, Monsieur, vous le pouvez; osez-le et vous aurez bien mérité.

Mon concours entier vous est assuré d'avance, tant par mon journal que par ma vieille expérience.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

LAFONTAINE.

Le Magnétisme

Dans la nature, tous les phénomènes ont une cause. Cette cause est connue ou inconnue, elle est évidente ou obscure, elle se démontre d'elle-même, ou bien elle ne peut se prouver que par les déductions de la science. Mais quelle qu'elle soit, elle existe.

Cependant il a été de tous temps dans les habitudes de l'homme de ranger parmi les phénomènes extra-naturels, ou de les nier, ceux qu'il ne pouvait encore expliquer. L'électricité, la pesanteur de l'air, tant qu'elles ont été inconnues aux physiciens, ont maintenu trop de faits dans la classe des prodiges pour que nous puissions les énumérer ici. Si cette tendance est déplorable, on s'en console du moins en pensant que chaque jour la science recule les limites du merveilleux.

Si la rotation de la terre sur elle-même, si la pesanteur de l'air, si la force de la vapeur ont été traitées de chimères, si les effets de la boussole ont d'abord été contestés ; le magnétisme animal devait être à plus forte raison nié et discuté avec passion.

Il existe dans la nature une force active qui est la source de la vie et du mouvement ; cette force circule comme le sang dans notre organisme, elle le pénètre, elle le vivifie, et si, par des causes quelconques elle vient à manquer, la vie cesse en nous. Personne ne peut mettre en doute aujourd'hui cet agent sans lequel l'homme ne peut vivre, et qu'il peut à volonté communiquer à un autre homme et rétablir en celui-ci l'harmonie et la santé. Personne ne peut nier qu'il y ait entre deux êtres créés une action mutuelle ; personne ne peut contester cette impression si vive que nous éprouvons et que nous faisons éprouver alternativement ; ce puissant effet que l'on exprime en disant que tel subjugue celui-ci ou est subjugué par lui. Qui peut nier cette fascination d'un être sur un autre être ; que ce soit puissance de l'homme sur l'homme ; ou de l'homme sur l'animal, et réciproquement du chien sur la perdrix, du boa sur la gazelle, ou de l'épervier sur les oiseaux ? — Personne sans doute. — Toutefois quand il s'agit d'en faire l'application au magnétisme, on voit chacun se récrier et nier tout, absolument tout.

En dépit de toutes ces négations, le magnétisme existe, il est basé sur l'existence même ; il est une vérité, aussi incontestable qu'elle est contestée.

Voici quelques preuves nouvelles de son existence, et

de sa puissance comme moyen curatif; ce sont des guérisons que nous avons faites dans les derniers mois de l'année 1869, et pour lesquelles nous n'avons employé que le magnétisme seul. LAF.



Cécité, Cataracte

La cécité ne constitue pas une maladie ; elle est le résultat de divers états pathologiques des yeux, qui s'opposent à l'entrée des rayons lumineux, ou qui privent la rétine d'en recevoir l'impression.

La cataracte est un de ces états; elle consiste dans l'opacité du cristallin, qui empêche les rayons lumineux de parvenir jusqu'à la rétine et qui cause ainsi la perte de la vue. Plusieurs causes peuvent la produire; sa marche est ordinairement lente : le malade croit d'abord apercevoir un nuage léger; peu à peu le voile qui obscurcit la vue devient plus épais, et l'on commence à découvrir derrière la pupille une légère opacité, qui augmente insensiblement et finit par être complète. La pupille présente alors, au lieu de sa couleur noire, une tache blanche, jaunâtre, grise ou verdâtre, tantôt uniforme, tantôt inégale; le cristallin est entouré d'un cercle noirâtre; sa surface est convexe et placée à quelque distance derrière la pupille; l'iris est ordinairement plus dilaté, et le cristallin plus découvert que dans un œil sain.

La médecine officielle n'a pas trouvé jusqu'à ce jour un seul moyen pharmaceutique contre cette affection; une opération chirurgicale est la seule ressource qu'elle puisse présenter. Malheureusement cette opération, qui se fait de trois manières différentes, ne réussit pas toujours à rendre la vue au malade; et, malgré l'habileté et l'adresse de l'opérateur, souvent la cécité persiste.

Le magnétisme peut-il guérir la cataracte?

Question sérieuse et grave à laquelle je ne dois pas répondre avec légèreté.

Mais puisque la médecine n'a aucun moyen pour combattre cette affection.

Puisque la chirurgie n'a qu'une opération, douteuse et souvent fatale.

Pourquoi donc?

Avant d'en venir à l'opération seule et dernière ressource, pour laquelle le malade doit attendre que la cataracte soit complète, c'est-à-dire qu'il ait entièrement perdu la vue.

Pourquoi donc, dis-je, n'emploierait-on pas le magnétisme, moyen entièrement inoffensif, qui ne peut ni augmenter, ni accélérer le mal, et qui peut quelquefois, et même souvent, améliorer l'état des yeux, en diminuant l'opacité, quellequ'en soit la cause, et par suite détruire la cécité et ramener la clarté dans les yeux.

Il y a des cataractes de plusieurs genres; quelques-unes, peut-être, résisteraient au magnétisme; mais j'ai l'intime croyance que la plupart pourraient être dissipées par le magnétisme, sinon entièrement, du moins suffisamment, pour éviter l'opération à tout jamais. D'ailleurs, on serait toujours à temps pour y recourir.

On devrait donc, dans un cas aussi grave que la perte de la vue, laisser de côté les préventions contre le magnétisme et y recourir avant que l'opacité soit entière. Ce serait agir sagement, en voici la preuve :

« Madame la comtesse de X... avait sur les deux yeux une cataracte qui n'était pas complète, un œil surtout était moins affecté que l'autre.

» Les principaux oculistes de Londres et de Paris, consultés, ne lui donnèrent aucune espérance de guérison, et lui conseillèrent d'attendre quatre ou six mois, que la cataracte fût entière, afin qu'elle pût être opérée. C'était lui dire qu'à cette époque elle serait complètement aveugle.

» Mme X... n'accepta pas une décision pareille sans en appeler, et elle vint à Genève se faire magnétiser.

» Mme X... voyait encore; elle pouvait même écrire un peu, mais avec de grandes difficultés et beaucoup de fatigue. Il y avait une opacité très-grande sur l'œil droit,

dont elle voyait à peine; mais sur le gauche cette opacité était moins intense.

» Je la magnétisai le 25 Août 1869 pour la première fois. Mme X... n'éprouva rien d'apparent. Je m'attachai d'abord à magnétiser généralement afin d'atteindre plusieurs petites indispositions; le foie ne fonctionnait pas bien, il y avait des maux d'estomac, des constipations, etc.

» Je localisai mon action sur les yeux, en présentant la pointe de mes doigts index et majeurs devant chaque œil, et en les tournant lentement depuis la naissance des sourcils. Je touchai la paupière supérieure, je fis des insufflations chaudes; je massai légèrement le front.

» Pendant un mois, Mme X... n'éprouva rien, si ce n'est qu'elle se sentit plus forte. Puis enfin il y eut un effet; l'œil gauche se dégagea. La malade sembla percevoir plus facilement quand elle essaya de lire quelques lignes.

» On vit l'opacité diminuer et disparaître dans l'œil gauche, sans revenir; tandis que dans l'œil droit, on ne l'apercevait plus un jour, mais le lendemain elle reparaissait. Enfin, après trois mois de traitement, le mieux se maintint, et Mme X... partit sans qu'il y eût trace d'opacité dans ses deux yeux.

» Cette guérison fut d'autant plus remarquable pour moi, que je n'avais pas été appelé jusqu'alors à traiter la cataracte, si ce n'est sur un petit lévrier qui m'appartenait, et que je conservai guéri totalement pendant deux ans. »

Cécité, Ophthalmie

Mlle Octavie Lacroix, jeune fille de vingt ans à peu près, vint me trouver en Novembre dernier. Elle était atteinte depuis cinq ans, d'une cécité progressive qui arrivait à la dernière période ; elle voyait à peine à se conduire, et depuis longtemps elle ne pouvait plus travailler.

Je la magnétisai, et en quelques jours, il y eut un chan-

gement dans ses yeux, sur lesquels j'avais fait poser, pendant les nuits, des compresses d'eau magnétisée. L'inflammation diminua, la vue augmenta, et un mois après le commencement des magnétisations, Mlle Octavie était entièrement guérie ; elle pouvait travailler douze heures par jour à coudre et à broder, sans que sa vue fût altérée, ni ses yeux fatigués.

J'ai revu la jeune fille en Février et je puis déclarer hardiment qu'elle n'a pas eu la plus petite rechute.



Épilepsie

Mme Guyot, jeune femme de trente ans, habitant Jussy, avait toujours eu une très-bonne santé, sans aucun accident nerveux. Lorsqu'un soir, il y a quatre ans, elle fut attaquée sur la route, par trois hommes qui cherchèrent à l'entraîner dans les champs, malgré ses cris et les efforts qu'elle fit pour échapper à leurs étreintes. Heureusement pour elle, pendant qu'elle se débattait au milieu d'eux, le bruit d'un char se fit entendre ; les misérables l'abandonnèrent après l'avoir frappée.

Sous l'impression d'une frayeur que l'on conçoit, cette jeune femme rentra chez elle. Elle n'éprouva d'abord aucun malaise, mais un mois après, une première crise nerveuse se déclara, dans laquelle on put reconnaître tous les symptômes de l'épilepsie. Cette crise se renouvela d'abord tous les mois au moment des menstrues ; puis, elle se présenta tous les quinze jours pendant la première année. Ensuite ce fut tous les jours, pendant la seconde année ; elle se multiplia au point que la malheureuse femme avait deux, trois, quatre et jusqu'à cinq crises par jour. A chaque crise elle était foudroyée et tombait par terre dans cet horrible état que l'on connaît, et dont il est inutile de faire ici le tableau.

Les moyens médicaux avaient été impuissants comme ils le sont toujours dans des cas pareils ; car la médecine officielle n'a jamais enregistré une seule guérison de cette terrible maladie, connue autrefois sous le nom de posses-

sion et attribuée à M. Satan et à sa progéniture de démons.

Mme Guyot vint me trouver avec son mari dans les premiers jours de Décembre dernier; je la magnétisai le 7 de ce même mois; elle eut encore une crise ce jour-là, mais depuis elles disparurent, et cette femme reprit un air intelligent qu'elle n'avait plus.

Depuis le 7 Décembre jusqu'au vingt Janvier, c'est-à-dire pendant quarante-quatre jours, il n'y eut ni crise, ni malaise.

Le vingt Janvier, à la suite d'une fausse indigestion, il y eut, dans l'espace d'une heure, deux crises qui laissèrent de la lourdeur dans la tête et de la lenteur dans les fonctions de l'estomac. Ces deux malaises, après trois magnétisations, disparurent entièrement et si bien, que la malade déclara que jamais elle n'avait eu la tête si libre.

Cette crise ayant eu en quelque sorte une cause accidentelle, ne peut en rien nous empêcher de croire à la guérison de la malade. Du reste, nous magnétisons encore la malade tous les cinq ou six jours, et nous informerons nos lecteurs, dans le numéro de Mars, de ce qui pourrait être venu.

Mais nous avons, dès aujourd'hui, la conviction que l'ébranlement nerveux qui avait été causé par la frayeur est entièrement détruit; et que le calme produit par le magnétisme dans tout l'organisme aussi bien moral que physique, a rétabli l'équilibre et l'harmonie complète chez Mme Guyot.

Blessures et Paralysie

Madame M... éprouvait depuis cinq ans des douleurs aiguës dans la main et dans le bras droit, qui furent paralysés à la suite d'une blessure qu'elle se fit en savonnant divers objets, parmi lesquels se trouva une aiguille à tricoter toute rouillée, et qui pénétra profondément dans la main.

Depuis cette époque, le bras et la main enflèrent et

devinrent très-douloureux; puis tout le gonflement se fixa au coude, et présenta une tumeur grosse comme une tête; l'avant-bras s'atrophia, devint au contraire excessivement petit; et la malade fut dans l'impossibilité de se servir de son bras ni de sa main dont les doigts étaient crispés et contractés sur eux-mêmes, sans qu'on pût les ouvrir en y mettant de la force.

Après avoir essayé divers traitements médicaux sans en éprouver aucun soulagement; après avoir employé, sans plus d'amélioration, tous les remèdes de *bonne femme*, dont on fait un grand usage dans les campagnes; la malade vint me trouver en Octobre dernier.

Je magnétisai d'abord par de grandes passes en attaquant tout le système nerveux afin d'agir sur tout l'organisme, puis je localisai mon action sur le bras depuis l'épaule. Je parvins à calmer les douleurs, et, quand des élancements se faisaient sentir, ils étaient moins aigus.

Je massai légèrement d'abord tout le bras et la tumeur même, je fis envelopper celle-ci de compresses d'eau magnétisée; et après un certain nombre de magnétisations, j'eus le plaisir de voir la tumeur diminuer sensiblement de grosseur, comme si elle se fondait, et enfin disparaître entièrement. Le bras reprit un peu de chairs et les forces revinrent, mais lentement. La malade put se servir un peu de son bras et de sa main, mais ce sont surtout la souplesse et l'élasticité dans les nerfs et dans les muscles qui manquent encore.

Il y a trois ou quatre ans, j'avais eu un cas pareil à magnétiser. Mme X..., jeune femme du monde, à la suite d'une piqûre produite par une épine qui était restée pendant six semaines dans son doigt; fut atteinte, pendant plusieurs années, de douleurs violentes dans le doigt, le bras et aussi dans la tête. Il s'était déclaré des névralgies contre lesquelles les eaux, les médicaments échouèrent ainsi que sur les douleurs du bras et de la main qui empêchaient Mme X... d'écrire.

Le magnétisme seul avec l'eau magnétisée en compresses et en bains locaux, parvint non-seulement à soulager, mais encore à guérir entièrement toutes les douleurs,

toutes les névralgies, et Mme X... put reparaître dans le monde dont la maladie l'avait exilée.



Guérisons opérées par l'eau magnétisée seule

On me voit souvent parler de l'eau magnétisée et l'employer dans tous mes traitements pour quelque maladie que ce soit, et même la présenter, la vanter comme un remède souverain et universel. Bien des personnes s'en étonnent; et, parmi celles qui croient au magnétisme, à ses effets bienfaisants, il en est qui doutent de l'efficacité curative de l'eau magnétisée et qui même en rient. Elles veulent bien croire et admettre que l'homme puisse avoir une influence sur un autre homme, mais elles se refusent à admettre que quelques gestes sur une carafe puisse donner à l'eau qu'elle contient une vertu, une propriété quelconque, salutaire, curative, etc. — C'est cependant *une vérité. — C'est ce qui est.* — Ces quelques gestes, plus ou moins gracieusement faits sur une carafe, donnent à l'eau une propriété vivifiante qui agit selon le besoin du corps.

Il ne faut pas croire, comme on le pensait encore il y a une trentaine d'années, que le magnétiseur puisse, selon sa volonté, donner à l'eau telle ou telle vertu, tel ou tel goût, et lui faire produire tel ou tel effet. Non, ceci n'est pas. J'ai toujours dit et je répète ici que, par la magnétisation, l'eau se trouve saturée du principe ou fluide vital que l'homme possède, et que cette eau ainsi magnétisée, agit comme le magnétisme même, c'est-à-dire selon le besoin du corps du malade, et non selon le désir ou la volonté du magnétiseur.

Je pourrais donner des preuves positives, mathématiques, de ce que j'avance, mais je me contenterai de citer aujourd'hui deux faits sur des personnes qui n'ont point été soumises à l'influence magnétique, et sur lesquelles cependant l'eau magnétisée a agi seule et a guéri les affections dont elles étaient atteintes.

Mlle A... avait un doigt qui depuis quelques jours la faisait beaucoup souffrir, et qui l'empêchait de se servir de sa main. Il lui poussait sous l'ongle une espèce de champignon, pareil à celui qu'elle avait eu plusieurs années auparavant, et dont elle avait horriblement souffert pendant des mois et des mois; tous les remèdes indiqués par les médecins n'ayant jamais pu lui procurer le plus petit soulagement.

Sans la magnétiser, je l'engageai à prendre des bains d'eau magnétisée, c'est-à-dire à plonger sa main trois fois par jour, pendant une heure chaque fois, dans une cuvette pleine d'eau magnétisée. Elle suivit mon conseil. Après le premier bain local, Mlle A. X .. ne souffrit plus, et dès le quatrième jour il n'y avait plus trace de l'excroissance qui s'était présentée. Tout avait entièrement disparu.

Émerveillée de ce résultat, elle engagea une jeune personne de ses amies à user du même moyen pour combattre une affection que les moyens thérapeutiques n'avaient pu atténuer, ni soulager.

Mlle E. X... avait, depuis plusieurs années, une inflammation de la bouche et des organes respiratoires, qui l'incommodait au point de la priver souvent de sa voix, qu'elle avait fort belle.

Cette inflammation déterminait dans la bouche et le larynx des petits boutons qui desséchaient la peau, la rendaient blanche ét la faisaient se détacher par morceaux.

Mlle E. X... se servit d'eau magnétisée en gargarismes et en compresses sur le cou; et bientôt elle en éprouva un mieux sensible; puis, la guérison fut complète.

Dans ce cas, ainsi que dans celui ci-dessus, je n'ai point magnétisé la malade; l'eau magnétisée a produit seule ces heureux résultats. LAFONTAINE.



L'Eternel problème

Dans le numéro de Novembre dernier, sous le titre *résurrection*, nous avons raconté un fait extraordinaire,

publié dans les *Annales de la médecine et de la chirurgie étrangère.*

Nous avions déclaré dans des réflexions, à la suite de cet article, que nous considérions le fait comme *un canard américain*, et nous ajoutions que, s'il n'était pas vrai, il était peut-être possible; car on sait si peu de chose du commencement et de la fin de la vie! Nous disions aussi, qu'on devrait faire des expériences pour éclaircir un fait aussi grave, et qui intéresse à un si haut point l'humanité entière.

Aujourd'hui, que la science est venue répondre à certaines questions que nous nous faisions sans pouvoir les résoudre, nous osons déclarer ici que non-seulement pour nous le fait est possible, mais que nous le regardons comme probable, la vie n'étant point immédiatement anéantie par la décollation.

Voici les questions que nous nous étions adressées.

1° La vie cesse-t-elle instantanément dans la décapitation?

2° La vie continue-t-elle après?

3° Combien de temps la vie met-elle à disparaître entièrement?

Le savant docteur Pinel, comme s'il avait entendu nos questions, s'est chargé d'y répondre dans le *Gaulois*, dans un article intitulé *le guillotiné.* Il y démontre que la guillotine est le supplice le plus terrible, et que la tête du supplicié ne cesse pas immédiatement de penser.

Nous extrayons de cet article quelques passages, où le savant docteur discute la question de la vie après la décollation :

« La tête d'un décapité pense-t-elle?

« Certainement oui!

« Une fois séparée du tronc, en vertu de quelles raisons préconisez-vous la mort subite?

« Le but de la vie, n'est-ce pas le cerveau, organe de la raison et de la pensée, siége de l'intelligence?

« Or, cette intelligence ne peut être détruite que si l'or-

gane est altéré soit par des maladies, soit par la folie, soit par des blessures ou lésions traumatiques.

« Tant que sa partie solide (cervelle) ou sa partie liquide (liquide céphalo-rachidien ne sont pas attaquées, le cerveau est sain.

« Toute substance altérant l'une ou l'autre de ces parties, dérange les molécules organiques, ce qui cause un défaut d'harmonie dans l'exercice des facultés intellectuelles.

« Le chloroforme, l'éther, les anesthésiques, les poisons narcotiques, l'acide prussique, la strychnine, etc., détruisent le liquide cérébral et amènent la mort presque subitement.

« Le sang en congestionnant le cerveau dans l'apoplexie agit d'une manière analogue.

« La mort la plus prompte pour la pensée reste cependant celle qui reconnaît pour cause une blessure ou une lésion détruisant instantanément le cerveau.

« Or, dans la décollation :

« Il n'y a que séparation de la tête et du tronc.

« Le cerveau reste intact. Le liquide du cerveau ne peut pas s'écouler, ainsi que le sang des artères et des veines, par suite de la pression atmosphérique. Le sang recueilli vient des grands vaisseaux du cou, mais il n'y a presque pas d'appel à la circulation intra-crânienne.

« Donc, le cerveau reste sain.

« Il se nourrit, pendant quelques instants, de sang retenu par la pression de l'air.

« Pourquoi vouloir que la pensée s'éloigne subitement?

« Le cerveau meurt, mais d'inanition et de refroidissement. Il faut du temps pour que ces phénomènes s'accomplissent.

« La nutrition du cerveau ne s'arrête que faute de sang nouveau. C'est à ce moment que commence non pas la mort, mais l'inertie vitale qui reste à l'état d'aptitude à la vie jusqu'au moment où l'organe, non alimenté, obéissant aux lois de la nature, rentre dans le domaine de la mortalité.

« Pour l'accomplissement de ces trois périodes, combien faut-il de temps?

« Nous estimons que la nutrition du cerveau s'exerce encore pendant une période de temps d'environ une heure.

« La période, dite d'inertie, durerait deux heures environ.

« La mort réelle ne serait fatale qu'après ces trois heures passées sous l'influence du refroidissement ambiant et de l'inanition organique.

« Si la tête d'un décapité ne traduit par aucun mouvement les horreurs effroyables et indescriptibles de sa situation, c'est qu'il y a impossibilité physique ; c'est que tous les nerfs qui servent de transmission au cerveau vers le tronc sont coupés à leur origine.

« Mais il reste les nerfs de l'ouïe, de l'odorat et de la vue, une partie de la troisième paire et la quatrième paire tout entière.

« Interrogez-les savamment. Ils démontrent que cette tête *vit*, *pense*, mais que — ne pouvant traduire sa pensée — elle attend, immobile, la mort et l'éternel oubli. »

Puisque des hommes aussi savants que le docteur *Pinel* admettent que pendant au moins une heure la vie et la pensée restent entière dans la tête séparée du corps, pourquoi n'admettrait-on pas qu'en rapprochant aussitôt la décapitation, la tête de ce corps, on puisse rétablir entièrement la vie ?

Tous les jours, dans les membre cassés, ne voyons-nous pas les os rajustés, reprendre vie et force ?

Dans des blessures où les lésions sont profondes, les chairs rapprochées ne se rejoignent-elles pas au point de ne pas laisser apercevoir le point de section autrement que par une ligne blanche ?

Que peut-il y avoir de plus étonnant dans la décollation ? La moëlle et les deux artères principales du cou sont coupées, c'est vrai ; et selon le docteur *Félix Roubaud*, contrairement à l'opinion du docteur *Pinel,* la mort doit être instantanée ; cependant le docteur Roubaud reconnaît lui-même que la vie persiste dans la tête pendant quelques secondes, le temps que le sang s'écoule de la tête et pro-

duise l'anémie cérébrale. Entre ces deux opinions contraires d'hommes également savants, qui cependant sont d'accord sur un point : — que la vie persiste, — et qui ne diffèrent que sur le temps ; — qui peut nous éclairer et nous donner le dernier mot? — des expériences :

Pourquoi donc ne pas agir. comme le Docteur Lorenzo y Carmo prétend l'avoir fait ? Pourquoi ne pas expérimenter? Pourquoi aussitôt la décollation ne pas appliquer avec exactitude, la tête sur la section, artères contre artères, veines contre veines, nerfs contre nerfs, muscles contre muscles, et la maintenir avec un appareil spécial ? Pourquoi ne pas employer l'électricité? Pourquoi ne pas employer le magnétisme animal si puissant pour stimuler les organes, et rétablir les mouvements respiratoires et la circulation ? Qui peut savoir si la vie ne serait pas ranimée; si la pensée n'éclairerait pas de nouveau ce cerveau qu'elle n'avait point encore abandonné ?

Pourquoi ne pas tenter cette expérience ?

La peine de mort n'est pas abolie : Ne serait-ce pas un acte digne de notre siècle, que de trancher la vie d'un criminel, comme exemple, comme satisfaction donnée à la société, et en même temps de lui rendre cette même vie, mais modifiée.

La mort est un supplice trop doux pour certains criminels, comme Troppmann par exemple; la société et la justice ne seraient-elles pas plus vengées, si après une exécution à mort, le misérable assassin ressuscité par la science vivait dans une prison perpétuelle, d'une vie qu'il comprendrait ne plus lui appartenir?

Pour nous, qui avons la conviction que la vie peut être rétablie chez le décapité, nous demandons qu'on en fasse l'expérience.

LAFONTAINE.



Spiritisme.

Nous lisons dans la *Liberté* du 31 Janvier :

« Je vous annonce un livre qui aura au moins par le

« monde un succès de curiosité. Il est intitulé: *Dictées* « *spirites*, et signé : Rosine Stoltz.

« Celle qui fut *la Favorite*, devenue aujourd'hui baronne « Kischendorff, s'est adonnée au mysticisme le plus avancé « et prétend avoir écrit son livre sous la dictée même de la « reine Marie-Antoinette.

« Une étrange collaboration, n'est-ce pas?

Oui, en effet, étrange collaboration! Et je me demande quels moyens Mme Stoltz a pu employer pour gagner la confiance de la reine Marie-Antoinette?

Il est vrai que lorsque le diable devient vieux il se fait ermite dit-on ; et que plus on a péché plus il vous est pardonné; je le croirais assez, en voyant la prima dona de l'Opéra sous la direction de Léon Pillet, devenir aujourd'hui une spirite émérite. Je ne veux point réveiller d'anciens souvenirs..... C'est si vieux ; mais.....

Mais enfin il faut convenir que les *Esprits* de l'autre monde choisissent drolement leurs partenaires dans celui-ci; je suis disposé à penser qu'ils sont aussi toqués que les spirites de notre planète, — si tant est qu'ils les choisissent, ou qu'ils consentent même à être complices de toutes les sottises et toutes les turpitudes qu'on leur attribue.

Comment peut-on avoir l'impudence d'avancer de pareilles folies? Comment Mme Stoltz, toute baronne qu'elle est devenue de par son mari, peut-elle avoir eu l'idée de salir ainsi la malheureuse reine, qui a payé de sa tête les erreurs ou les fautes qu'on lui a imputées.

Il est des malheurs si haut placés, qu'ils devraient être inviolables !

Nous préférons croire que Mme Stoltz, aujourd'hui baronne de Kischendorff, est atteinte, comme tous les spirites exaltés, d'une manie qui les rend fous.

Nous en avons ici malheureusement plusieurs exemples; et dernièrement encore, un homme intelligent, dont nous espérions faire un magnétiseur sérieux, a été atteint d'un transport au cerveau, conséquence de son exaltation spirite, dont il nous avait donné des preuves, dans une lettre

que nous avions publiée. Les *Esprits* n'ont pas su sauver sa raison, qui peut-être est à jamais perdue.

LAFONTAINE.



Journal du Docteur

Nous croyons devoir reproduire cet article dans l'intérêt de l'humanité entière. En le lisant, certaines mères pourront reconnaître qu'elles commettent presque un crime, en ne nourrissant pas leurs enfants. Les chiffres sont cruels, mais ils sont fatals.

« Tous les ans, presque à la même époque, de navrantes statistiques rappellent l'attention du public en masse et des familles en particulier sur les ravages de ce fléau social qu'on appelle l'envoi en nourrice des enfants nouveau-nés. Tous les ans de longs rapports, d'émouvants articles sont écrits sur ce sujet d'une importance si considérable. Puis, le rapport débité, l'article lu, on continue à faire comme par le passé; les mères imprudentes continuent à fournir de nouveaux éléments aux statistiques cruelles et personne ne cherche sérieusement un remède au mal.

« Le hasard, ce grand collaborateur de la science, vient d'amener une découverte qui permet d'espérer une prompte et grande diminution dans l'effrayante mortalité des enfants nouveau-nés. Je suis heureux de pouvoir en informer les lectrices.

« Il y a quelque temps, un instituteur nommé Carrère s'avisa, par curiosité ou par distraction, à mêler à de la salade des feuilles de galéga. Il en mangea, trouva l'herbe bonne, y prit goût et en fit manger à sa femme. Celle-ci était précisément sur le point de sevrer, faute de lait, son jeune enfant qui, privé du sein maternel, dépérissait. Chose singulière! à peine la mère eut-elle mangé de cette salade nouvelle, que son lait reparut avec abondance et son enfant fut sauvé.

« Ce pouvait être un accident, une coïncidence fortuite; mais le fait était trop important pour passer inaperçu.

L'instituteur le raconta, le propagea; de nouvelles tentatives furent faites et obtinrent le plus grand succès. »

« Disons tout de suite ce que c'est que le galéga. C'est une plante de la famille des légumineuses, comme le sainfoin et la luzerne. Elle contient en principes des substances azotées en grande quantité et renferme tous les éléments constitutifs du lait. Son nom d'ailleurs signifie *lait de chèvre.* Peut-être autrefois constituait-elle le fourrage principal de l'animal dont elle a pris le nom. Depuis longtemps elle n'était considérée que comme un ornement dans les jardins. La fleur en est fort jolie et la tige très-élevée; la plante peut arriver à la hauteur de 2 mètres et même plus.

« Des expériences ont été faites depuis par des autorités scientifiques, et voici les résultats qui ont été constatés :

« Non-seulement le galéga augmente la quantité du lait, mais encore il en améliore les qualités. Il n'a aucune action nuisible sur la santé, au contraire. Il est rapidement absorbé sans troubler les fonctions de l'organisme, lors même qu'il est pris à forte dose.

« On peut le prendre en salade l'été et en faire du sirop pour l'hiver.

« Et maintenant, mesdames, que vous avez cette merveilleuse ressource d'une plante lactigère, dont on pourra changer le nom grec pour vous le rendre familier, écoutez un peu de statistique :

« A Paris, sur 300 enfants nés du 1er Juin 1867 au 1er Juin 1868 – les chiffres s'arrêtent là — 235 ont été nourris au sein et 64 au biberon. Parmi les premiers, 25 ont succombé, ce qui donne une mortalité de 11 pour cent; parmi les autres, 33 sont morts, soit 51 pour cent.

« Dans le même espace de temps, et sur ce même chiffre de 235 enfants nourris au sein, 181 avaient été élevés par les mères : il en est mort 15, c'est-à-dire 8 pour cent. Sur les 54 élevés par des nourrices, 10 ont succombé, soit 18 pour cent... plus du double !

« Vous voyez le danger, vous savez le remède. Je n'insiste pas. »

(*Figaro.*) Dr FAUST.

Une possession

On lit dans le *Journal de Genève* du 12 Janvier 1870.

« On écrit de Strasbourg à l'*Opinion nationale :*

« Un jeune garçon de quatorze ans a été exorcisé, il y a peu de jours, à Ichiltigheim (Bas-Rhin), dans un saint établissement dirigé par M. le chanoine Spitz, curé de la cathédrale de Strasbourg.

« Le grand-vicaire Rapp, président de la commission, muni à cet effet de tous les pouvoirs épiscopaux nécessaires à un acte aussi sérieux et aussi solennel, surtout à notre époque, et appelé à se prononcer sur la présence du démon chez cet enfant, a décidé, dans sa haute sagesse, qu'il était réellement possédé.

« Informé de cet état de choses, M. l'évêque Raess donna des ordres au père jésuite Jouga pour faire toutes les cérémonies et les prières nécessaires, en pareil cas, et pour inviter Satan à vider les lieux.

« Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que depuis ce moment l'enfant est resté dans le même état. Le démon n'a pas voulu déloger.

« D'après le dire d'une religieuse, ce démon prétend s'appeler Oh Raess. C'est le propre nom de l'évêque qu'il se donne en le faisant précéder de l'interjection oh ! pour mieux narguer l'Église.

« On espère néanmoins venir à bout de cet enragé, quelque chevillé qu'il soit au corps de notre compatriote; mais certaines dévotes du pays marmottent tout bas que l'on aurait bien fait d'envoyer cet enfant et la commission à Stefeinded, qui est le Bicêtre du Bas-Rhin. »

Nous ne savons en vérité quelle qualification donner à ce fait; et nous nous demandons comment à Strasbourg, ville éminemment scientifique, des chanoines et un évêque aient pu descendre à une pareille jonglerie; car nous ne pouvons admettre que des dignitaires de l'Église soient assez peu instruits et assez superstitieux pour croire, en 1870, à la possession d'un individu par le démon.

Quand en 1857, dans les montagnes de la Savoie, à Morzine, pareil fait s'est présenté, c'était un simple prêtre, un simple curé de village, qui fut assez ignorant pour l'exécuter. Mais aussitôt que le fait parvint à la connaissance de l'évêque d'Annecy, Mgr Rendu, homme aussi instruit que pieux, ordonna au curé de cesser les exorcismes.

Malheureusement le curé continua; et, par ces pratiques absurdes, il frappa l'imagination de la population ignorante de ces montagnes, il produisit cette épidémie d'imitation qu'on baptisa du nom d'HYSTÉRO-DÉMONOPATHIE. La santé de toutes ces femmes se dérangea : les unes furent prises de maux d'estomac, de vomissements, elles ne pouvaient conserver aucun aliment; les autres eurent des mouvements qui rappelaient la danse de Saint-Guy; celles-ci des convulsions, des crises d'hystérie, dans lesquelles elles se tordaient pendant des heures; celles-là furent paralysées, eurent des maux de tête. Toutes ces malheureuses faisaient et disaient les choses les plus indécentes, les plus bizarres, les plus extraordinaires, persuadées que c'étaient les diables qui les poussaient à toutes ces excentricités.

Nous qui n'exorcisons pas, mais qui, par le magnétisme, guérissons le moral aussi bien que le physique, nous en avons guéri en 1858 une vingtaine, que M. d'Albenga, alors intendant de la province pour le compte du Piémont, engagea à venir nous trouver à Genève.

Nous fumes fort étonné de retrouver sur ces malades d'hier, les phénomènes, les accidents nerveux que nous avions rencontré chez des personnes malades hystériquement depuis longtemps; nous étions surpris qu'en aussi peu de temps l'imagination ait pu produire autant de ravages chez des femmes fortement constituées et habituées aux fatigues et aux travaux des montagnes.

Nous n'eûmes pas grande peine pour les guérir. Nous cherchâmes à leur inspirer de la confiance en nous, pour agir sur le moral; puis, nous les magnétisâmes par des passes sur tout le corps, par des impositions de mains sur l'estomac, sur la tête, pour calmer et fortifier le système nerveux si vivement ébranlé. Nous leur fimes

boire de l'eau magnétisée, et il ne nous fallut pas plus de quinze jours pour chacune, pour obtenir un résultat complet. Les unes s'en retournèrent chez elles, les autres restèrent à Genève où elles se placèrent.

Le magnétisme eut là un beaut résultat ; il ne détruisit pas l'intervention diabolique qui n'existait pas, mais il guérit la maladie réelle produite par l'ignorance et la superstition.

LAFONTAINE.

Divers

Indiscrétion reproduite — sous toutes réserves — d'après le *Courrier des Deux-Mondes :*

« Il y a dans Paris un médecin qui n'est pas content, mais pas content du tout. Appelé, il y a quelques mois, à soigner certain coup de sabre solidement appliqué, il s'en tira à son honneur. La blessure, finement recousue, délicatement recouverte de diachylon, se guérit en un rien de temps. Notre blessé, étant ce qu'il est convenu d'appeler un grand personnage, l'esculape, sur son calepin, en regard des visites faites, inscrivit une somme assez rondelette. Hélas! il fallut en rabattre. On vient de lui faire parvenir *cent francs.* En homme d'esprit, il se contenta de retourner la somme.

« Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il s'agit d'un prince... de la Faculté.

« Je ne dirai pas que c'est bien fait ; j'ai le respect de la médecine ; je ne puis cependant m'empêcher de relever une jolie chose dans la revue scientifique du *Peuple français :*

« Il répugne tant aux médecins d'avoir à constater qu'un malade ou un opéré est mort entre leurs mains des suites de leur ignorance ou de leur maladresse, qu'ils viennent d'inventer un néologisme pour leurrer le vulgaire et se décharger de toute responsabilité, même morale. L'euphémisme dû à leur ingéniosité se prononce : *collapsus fatal!* Ainsi, un médecin empoisonne son client, sans

le vouloir naturellement, et il se blanchit en disant tout simplement :

— « Un collapsus fatal est survenu!

« *P. S.* En y réfléchissant, les médécins ont raison. Quand même leur art progresserait jusqu'à l'infaillibilté, ils ne pourraient proroger la vie humaine ; donc, fatalement, avec eux comme sans eux, se produira le « *collapsus fatal!* »

(*Figaro*).

N° 3. Mars 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS

Nous sommes bien en retard pour le numéro de Mars, nous en faisons nos excuses à nos abonnés ; mais nous avons été accablé par nos malades ordinaires, auxquels sont venus se joindre deux autres malades trop gravement atteints pour que nous ayons pu les refuser. L'un avait une fièvre typhoïde, l'autre une fluxion de poitrine. Malheureusement ils demeuraient à la campagne, ce qui nous prenait par les courses un temps précieux.

Ils sont sauvés l'un et l'autre, grâce au magnétisme et surtout grâce à l'eau magnétisée, employée en compresses sur tout le buste, et prise en boisson par petite quantité.

Nous espérons faire paraître le numéro d'Avril dans les premiers jours du mois.

Pour complaire à quelques-uns de nos abonnés qui nous l'ont réclamée, nous reprenons aujourd'hui notre ancienne vignette, représentant un fait magnétique ancien, qui se trouve sur le zodiaque de Denderah, et qui, selon certains auteurs, a trois mille quatre cents ans, ce qui prouve que le magnétisme était connu des Egyptiens, et qu'il n'est pas une nouveauté née d'hier.

Nous prions nos anciens abonnés de nous envoyer le montant de leur réabonnement ; nous prions nos lecteurs qui voudraient s'abonner pour 1870 de le faire de suite.

Etudes sur le magnétisme

Suite — (Février).

Comme nous le disions dans notre numéro de Février, la découverte du somnambulisme fut fatale au magnétisme, et fut un des principaux motifs qui le firent repousser et même nier par les corps savants.

Le somnambulisme était trop merveilleux à leur avis, pour qu'il fût vrai ; et puis il les renvoyait à l'école, car les règles de la physiologie n'étaient plus en rapport avec les faits nouveaux ; il était donc préférable de nier ceux-ci tout simplement ; cela évitait toute discussion.

Cependant, malgré les entraves de toutes sortes que le magnétisme rencontra sur sa route, il marcha, et il marche encore, lentement il est vrai, mais il avance. Personne ne peut nier les progrès qu'il fait chaque jour ; personne ne peut contester que le développement de certains phénomènes, ou la guérison de certains malades affectés de diverses maladies, n'entraînent après eux des convictions réelles.

On ne peut donc plus nier le magnétisme, ni même le fluide magnétique. Mais en tout état, la cause des effets magnétiques est-elle absolument nécessaire à connaître ponr l'étude et la pratique du magnétisme? Nous ne le pensons pas,car nous avons vu bien souvent des hommes incrédules produire des effets en se mettant dans l'état d'action voulue. Mais si la cause était positivement connue, elle pourrait donner plus de confiance dans les effets produits, parce que l'homme aime naturellement à s'en rendre compte ; et que s'il est absurde en philosophie de pousser la contemplation jusqu'à vouloir définir ce qu'est l'âme, il n'en est pas de même de certaines recherches en physiologie.

Lorsque, il y a cent ans, les magnétiseurs prétendirent

agir en vertu d'un fluide, on rit, et l'on se moqua d'eux; et, tout en admettant les effets, on soutint qu'il n'y avait pas de fluide, *qu'on ne le voyait pas*, et que l'imagination seule était en jeu.

Plus tard, on ne tint plus à voir un fluide pour en reconnaître les propriétés; aussi, a-t-on constaté l'existence d'un fluide qu'on a appelé nerveux.

Nous nous sommes souvent demandé pourquoi les savants qui ont les premiers admis la circulation et l'expansion de ce fluide, ne lui ont pas donné de suite le nom de *fluide magnétique*, puisqu'ils ont reconnu qu'il produit les mêmes effets que ceux désignés sous le nom de *magnétiques*, et qui étaient connus bien avant la prétendue découverte de la circulation nerveuse.

On admet généralement que l'homme est enveloppé d'une atmosphère particulière qui lui est propre, dont le principe est le fluide universel, modifié par l'organisme humain.

On admet aussi la circulation d'un fluide dans les nerfs. Cette circulation n'est pas contestée aujourd'hui, quoiqu'il n'y ait pas cent cinquante ans que des savants prétendaient encore que le sang lui-même ne circulait pas.

Suivant Humboldt, non-seulement il y a une circulation nerveuse, mais encore une expansion de fluide au dehors, expansion qui a lieu avec une force et une énergie qui forment une sphère d'activité semblable à celle des corps électrisés.

Il y a donc une circulation extérieure et intérieure; le fluide introduit dans les nerfs en sort pour se répandre dans l'atmosphère ou dans un corps voisin.

Cuvier a dit : — « que de la proximité de deux corps animés dans certaines positions et avec certains mouvements naissent des effets indépendants de l'imagination; il paraît, ajoute t-il, que ces effets sont dus à une communication quelconque, qui s'établit entre leurs systèmes nerveux. »

Quoiqu'on ait attribué à bien des causes différentes les effets du magnétisme, nous avons reconnu qu'il n'y avait

qu'une cause, *seule et unique*, une émanation de l'homme, plus ou moins active, nommée généralement fluide.

Notre opinion s'est corroborée par les faits, et elle est devenue une conviction qui fait partie de nous-même.

Nous ne développerons point ici tout ce qui a déterminé cette conviction, nous l'avons fait dans d'autres ouvrages (1), nous dirons seulement qu'elle est appuyée par des faits sur des êtres vivants, et surtout sur des corps inertes, sur des instruments de physique, dont on ne peut accuser l'imagination ni le compérage.

(La suite au prochain numéro.)

LAFONTAINE.

Correspondance

Nîmes, le 2 Mars 1870.

Monsieur,

Ainsi que vous m'avez autorisé à le faire, je viens consulter votre expérience. Et d'où nous viendrait la lumière, si, à l'heure du doute, nous ne nous rapprochions du sage ?

La question que je viens vous poser aujourd'hui a peut-être sa réponse dans quelqu'un de vos ouvrages ; quoi qu'il en soit, elle est encore pour moi à l'état de problème.

En parcourant votre livre l'*Art de magnétiser*, j'ai été frappé de la précision avec laquelle certains somnambules ont annoncé des choses futures.

C'est ainsi que plusieurs malades plongés dans le sommeil magnétique ont prédit le jour et l'heure exacts d'une crise ou de la guérison.

Je me suis alors demandé, avec quelque inquiétude, ce que devenait notre libre arbitre en présence de pareils

(1) *L'Art de magnétiser*, 3me édition, chez Germer Baillière, rue de l'Ecole-de-Médecine, 17.

faits, et j'ai craint que cette suprême indépendance que, de par l'autorité de quelques philosophes, nous avons cru notre partage, ne fût qu'une sotte présomption.

Tous les événements de notre vie seraient-ils inscrits depuis l'éternité au livre du destin? Ne serions-nous que de simples machines travaillant obscurément à l'accomplissement d'une œuvre inconnue, sous l'influence d'une volonté Toute-Puissante?

Cette manière de voir s'accorderait avec l'idée que nous nous faisons de Dieu qui voit tout, qui sait tout.

L'âme, détachée du corps, lit dans l'avenir.

Or, l'âme est d'une essence divine. Dieu doit donc posséder à un degré infiniment supérieur toutes les facultés de notre âme, qui n'est qu'une parcelle de lui-même.

Si tout est prévu, si tout est fatalement marqué d'avance, que devient notre libre arbitre?

J'envisage ensuite la question à un autre point de vue, et, cette fois, mes conclusions sont en faveur de notre indépendance.

Ainsi, grande est ma perplexité. Ce qu'il y a de réellement fatal, me dis-je, ce sont les conséquences : c'est, du reste, une condition nécessaire au maintien de l'ordre universel.

Et ce qui est libre, c'est notre volonté. Libres dans notre choix, nous voulons sincèrement une chose à l'accomplissement de laquelle nous appliquons nos facultés.

Dieu, dès ce moment, connaît toutes les conséquences qui suivront la disposition d'esprit dans laquelle nous sommes, jusqu'à ce qu'une nouvelle volonté, indépendante du milieu dans lequel nous vivons, qui n'est pas elle-même une conséquence, qui est spontanée, vienne succéder à la première, et entraîne des suites nouvelles.

En supposant que notre volonté, une fois portée sur un objet, ne subisse pas de modification, notre âme ou Dieu sauront d'avance toutes nos actions, puisqu'elles ne seront que des conséquences.

Remarquez qu'en ceci je suppose une volonté isolée, dont les effets ne seront pas contrariés ou modifiés par

une influence étrangère (ce qui est une chose à peu près impossible).

Impossible dans des conditions de perpétuité, mais possible cependant (je me hâte de l'ajouter), dans la limite d'un temps donné.

Donc, quand la prédiction d'un somnambule s'est accomplie, c'est que nulle cause extérieure n'est venue rompre la chaîne des conséquences que son âme avait vues, pendant que le corps était plongé dans le sommeil magnétique.

Si la prédiction ne se réalise pas, ce n'est pas que le somnambule ait radoté, c'est que, sous l'influence d'une volonté, qu'il ne pouvait prévoir (notre volonté étant libre), l'ordre des choses prévues a été converti en un nouvel ordre de choses.

J'admets ainsi l'infaillibilité du somnambule, c'est-à-dire l'infaillibilité de l'âme, c'est-à-dire l'infaillibilité de Dieu.

En sorte que cette seconde manière de voir s'accorde encore avec l'idée que nous nous faisons de Dieu.

Mais j'hésite à me prononcer, quoique je me sente un certain penchant pour la deuxième théorie.

J'espère que vous voudrez bien m'éclairer là-dessus.

J'ai lu dans votre ouvrage, le même que j'ai cité plus haut, qu'on pouvait, par la fascination, tuer un crapaud, un reptile. Serait-il donc dangereux de l'employer pour amener le sommeil magnétique?

Pourtant vous la conseillez.

Comment expliquer cette contradiction, ou plutôt cette différence d'effets.

J'aimerais bien de connaître, si ce n'est trop vous importuner, par quel procédé l'on peut combattre les coliques hépatiques, affection dont sont atteintes deux personnes auxquelles je suis étroitement attaché.

J'ai un petit bambin pour lequel je redoute le croup, si commun chez les enfants. Vous conseillez aux parents d'user, en pareil cas, du fluide magnétique, mais je ne vois pas que vous indiquiez la manière de le diriger. Voudriez-vous encore m'éclairer la-dessus?

Lorsqu'on magnétise une nourrice, ne risque-t-on pas, en faisant des passes du cerveau à l'épigastre, d'arrêter ou de contrarier le lait?

Dernièrement, je plongeai une jeune fille dans le sommeil. Mais, tandis que je cherchais à la porter au somnambulisme, elle fut en proie à de violents soubresauts qui secouaient tout son organisme; elle se mit à sangloter et à pleurer abondamment. Je m'empressai de la réveiller, mais j'eus beaucoup de peine à triompher des soubresauts; elle conservait, toute éveillée, des tressaillements fréquents; elle se sentait lourde et éprouvait des picotements dans les bras, puis dans le cou et au front.

Enfin, tout cela finit par disparaître, mais le sujet eut pendant deux jours la tête alourdie.

J'avais, pour la réveiller et pour avoir raison de l'ébranlement de son système nerveux, suivi les instructions de votre ouvrage.

J'ai depuis essayé de magnétiser encore le même sujet, mais, voyant les mêmes symptômes se préparer, je me hâtai de réveiller.

Faut-il il renoncer à endormir cette jeune fille?

Mais je m'aperçois que ma lettre prend des proportions démesurées et que j'abuse de vos loisirs.

Excusez de son ardeur un récent converti, et recevez l'assurance de la considération très-distinguée de votre bien dévoué.

L. Cabane.

Réponse à M. Cabane, sur les dangers du Magnétisme

A votre question : « La fascination, par laquelle on peut tuer un crapaud, est-elle dangereuse à employer pour produire le sommeil magnétique? » — Je réponds : La fascination proprement dite n'est pas dangereuse si elle n'est pas poussée à sa dernière limite; elle n'est qu'un auxiliaire dans la magnétisation.

Mais c'est la magnétisation elle-même qui peut devenir dangereuse dans des mains inexpérimentées.

Lorsqu'on veut produire le sommeil magnétique, on déploie généralement beaucoup de volonté ; on émet avec ardeur une grande quantité de fluide vital ; et l'envahissement du système nerveux se fait d'autant plus promptement. Puis l'engourdissement suit la fermeture des yeux, la torpeur succède, et bientôt le corps, saturé de fluide, est plongé dans le sommeil magnétique et dans l'insensibilité.

Si vous continuez à agir avec force et sans discernement, il peut se présenter un état léthargique, cataleptique, pendant lequel la respiration deviendra insensible, le pouls disparaîtra, la face prendra une teinte cadavérique, le froid envahira non seulement les extrémités, mais encore tout le corps, et vous aurez devant vous un cadavre, du moins en apparence.

Si dans cet instant vous commettez la plus petite imprudence, la moindre négligence, vous anéantirez la vie ; et la mort, la mort irréparable, sera votre ouvrage.

Ne croyez point que j'exagère, que je charge le tableau ; non, non, c'est la simple vérité, la vérité même.

Ce cas est très-rare heureusement, mais il peut se rencontrer ; des circonstances physiques, morales, maladives jointes à l'imprudence du magnétiseur, peuvent le faire apparaître ; — je l'ai vu.

J'ai plusieurs fois été appelé à réparer des accidents forts graves qui se rapprochaient beaucoup de cet état ; je suis parvenu à faire cesser des accès cataleptiques qui duraient depuis plusieurs jours ; j'ai même eu le bonheur de rappeler à la vie des personnes considérées par des médecins comme étant mortes à la suite d'attaques d'apoplexie. Mais dans ces accidents, la vie avait été brusquement interrompue, sans être entièrement éteinte.

Tandis que dans l'accident provoqué par une magnétisation exagérée et imprudente, le fluide s'accumule au cerveau et aux plexus, il encombre la circulation, il la ralentit, et au lieu d'activer les fonctions des organes, il

leur fait obstacle, et il produit une sorte d'asphyxie, pendant laquelle la vie cesse.

Ou bien encore, le fluide du patient est doucement soutiré ; les sources de la vie s'évaporent et s'épuisent lentement en s'éteignant dans un calme, dans un bien-être, dans une certaine jouissance qui a son charme et que l'on regrette si l'on vous en retire ; c'est une mort que l'on rechercherait si on la connaissait.

Lorsque j'étais dans la plénitude de toutes mes forces et que j'avais une confiance entière en moi, j'avais produit la mort sur des crapauds, des grenouilles, des vipères, des couleuvres ; et j'avais même été assez heureux pour ramener la vie chez quelques-uns, après les avoir tués.

Dans mon immense désir de connaître, je voulus savoir si le pouvoir que je ressentais en moi, allait jusqu'à éteindre la vie chez l'homme, et la ranimer aussitôt.

Qu'on ne me reproche pas cette imprudence, l'intention était bonne : c'était pour connaître toutes les forces, toutes les ressources vitales qui existent dans l'homme. C'était pour savoir si l'homme déclaré mort par la science, l'était véritablement ; et si, par la transmission de la vie d'un autre homme dans le corps inanimé et déjà froid, on ne pouvait pas ranimer cette vie éteinte pour tous.

J'ai été assez heureux pour réussir toujours ; et j'ai pu me louer d'avoir eu le courage d'oser tenter cette expérience qui m'a fait découvrir et constater les moyens à l'aide desquels on peut ramener la vie chez des êtres morts pour tous, et qui cependant ne le sont pas.

Mes premières expériences datent de 1842 ; elles ont été faites en Angleterre, sur une jeune fille anglaise.

Après avoir réussi deux fois, je voulus, pour avoir une conviction plus profonde, faire l'expérience devant quelques personnes. Ce fut à Leicester, sur la nommée Mary (1) ; deux médecins tenaient chacun un bras ; ils furent effrayés en sentant le pouls disparaître et en voyant

(1) Docteur Freer, docteur Shaw, docteur Noble, le professeur Hollins, le professeur Gaillard, celui-ci était Français.

tous les symptômes de la mort se présenter sans syncope; puis la vie reparaître sous mon influence. L'expérience réussit complétement, mais j'y perdis mon somnambule Eugène qui, présent et entendant les médecins déclarer la mort de la fille, fut tellement effrayé qu'il me quitta et revint en France. Ce ne fut que plus tard, à Paris, qu'il vint me retrouver et que je pus le magnétiser de nouveau.

Ma dernière expérience, en quelque sorte publique, fut faite à Genève, devant tous les élèves du cours que je donnais au chalet Junod, en 1853 (2). Ils étaient vingt-cinq.

Tous les élèves se souviennent certainement de cette leçon terrible, dans laquelle, voulant faire comprendre à tous, combien il était dangereux d'agir légèrement en magnétisant, et de jouer avec des forces qui, n'ayant point de limites connues, sont pour ainsi dire infinies, je réduisis à l'état de cadavre une de mes somnambules nommée Louise.

Lorsqu'elle fut endormie, je l'étendis sur une grande table; les élèves l'entourèrent et restèrent dans l'immobilité la plus complète, et dans le silence le plus profond. Je les en avais prié, car il fallait que rien ne vînt me troubler, et que je pusse conserver non-seulement tout mon sang-froid, mais encore toute la perspicacité de mon intelligence et de la partie instinctive de mon être, pour voir, pour sentir tout ce qui se passerait dans ce corps que j'allais soumettre à une si terrible épreuve.

Je commençai à magnétiser Louise : deux médecins présents s'emparèrent chacun d'un bras, afin de constater les variations du pouls. D'abord ils le trouvèrent calme, bientôt ils le sentirent diminuer et disparaître entièrement; les battements du cœur devinrent imperceptibles, puis ils cessèrent. Ces messieurs présentèrent devant la

(2) MM. Junod, architecte; Bret, pasteur; Bort, ministre; Marcillac, Malègue, Liodet négociants; Denarié aîné, Denarié jeune, David, Brolliet, entrepreneurs: docteur Nollac; Mulder, Sivori, Paulin, artistes; Smiedt, Jequier, étudiants; Paris, professeur: Marc Baud, peintre; L. Baumont, etc., etc.

figure, une glace qui resta claire et nette, sans qu'aucune trace de souffle ne la ternît.

L'immobilité des traits devint frappante; toutes les lignes, toutes les aspérités du visage s'effacèrent; le froid glacial des membres gagna tout le corps et une pâleur verdâtre, cadavérique s'étendit sur la face et leur fit dire en même temps avec un sentiment d'effroi : — « elle est morte. » — Ces trois mots furent les seuls qui furent prononcés. Et chacun haletant, immobile, retenant sa respiration, le regard effrayé et fixé sur cette femme, éprouvait une angoisse indéfinissable d'émotion et d'inquiétude.

J'étais calme, sentant toute la responsabilité qui pesait sur moi; j'avais suivi avec l'attention la plus scrupuleuse toutes les phases par lesquelles Louise passait; je n'avais pas perdu une seule de ses sensations; j'avais en quelque sorte lu à livre ouvert dans ce corps d'où le mouvement et la vie se retiraient lentement, doucement, sans secousses, sans syncopes; je n'avais observé aucun effet extraordinaire, inconnu, mais tout à coup, je sentis en moi qu'il était temps d'agir, et que quelques secondes de plus, il serait peut-être trop tard — que tout serait fini.

Je me recueillis, — je posai une main sur l'épigastre et l'autre sur la tête, attaquant ainsi les deux principaux centres nerveux; je fis vivement et avec ardeur des insufflations chaudes sur le cœur, sur le cerveau, je donnai en cet instant toute la vie qui était en moi; puis, faisant sur la bouche, l'effet d'une pompe foulante et aspirante donnant et soutirant le fluide vital, afin de rétablir le mouvement de va et vient des poumons, j'eus bientôt un résultat favorable.

Les deux docteurs, la figure rassérénée, annoncèrent que le pouls se faisait légèrement sentir; puis le cœur battit, la respiration devint régulière et Louise revint à la vie. Chacun alors, souffla, respira, se tâta; les élèves étaient tous si émus, si impressionnés, que quelques-uns furent indisposés.

L'expérience était complète; par le magnétisme on pouvait donner la mort. Deux médecins l'avaient reconnu;

et avec eux, vingt autres personnes qui s'occupaient de science. Vous voyez, monsieur, qu'on ne saurait être trop prudent lorsqu'on veut produire le sommeil, car même sans négligence, sans imprudence, on peut produire des accidents. Je vous engage à ne point continuer à chercher le sommeil sur la personne dont vous me parlez, elle est trop nerveuse, et vous ne savez point encore assez diriger votre action.

2° Pour combattre les coliques hépatiques, il faut poser la main sur le foie, faire un léger massage qui fait beaucoup souffrir le malade, car il se trouve quelquefois à travers les conduits de petits calculs biliaires qu'il faut dissoudre.

Généralement après une demi-heure d'imposition de la main, en agissant avec une volonté intense, on obtient un soulagement; si on répète la magnétisation dans la même journée, on fait cesser entièrement toutes les souffrances; mais si on veut guérir le malade, il faut magnétiser pendant un mois ou deux.

3° Pour le croup, imposez la main sur le cou, faites des insufflations chaudes sur le cou, sur les poumons et dans la bouche, continuez jusqu'à ce que l'enfant respire bien, posez ensuite une compresse d'eau magnétisée sur le cou et la poitrine; l'enfant s'endormira et le lendemain il ne ressentira rien.

4° Il faut être très-prudent avec les nourrices; les magnétisations doivent varier, non-seulement selon les indispositions, mais aussi selon les constitutions. Cependant le magnétisme pourra ramener le lait chez une nourrice chez laquelle il se serait tari accidentellement.

LAFONTAINE.

Procès et Réflexions

Le *Journal de Genève*, qui, par parenthèse, ne dit jamais un mot du magnétisme, quand il pourrait en parler avec avantage, racontait dernièrement avec plusieurs jour-

naux de Paris, un procès fait à un magnétiseur de Bologne.

Il s'agissait d'une consultation somnambulique sur l'infidélité d'un mari. La femme au désespoir serait devenue folle, au point de nécessiter sa réclusion dans une maison de santé ; et le mari, furieux d'être découvert, aurait traduit devant les tribunaux, le magnétiseur qui n'est autre que le docteur Pietro d'Amico, l'honorable président de la Société magnétique de Bologne.

Nous sommes heureux de pouvoir déclarer ici que l'innocence du docteur a été proclamée et qu'il a été entièrement acquitté par le tribunal.

Mais nous regrettons sincèrement qu'un magnétiseur sérieux, comme paraît l'être le président de la Société magnétique de Bologne, puisse se livrer à des consultations somnambuliques dont il doit connaître la fragilité.

Nous sommes loin de mettre en doute l'existence de la lucidité dans le somnambulisme magnétique; nous l'avons au contraire proclamée souvent, car nous en avons eu de nombreuses preuves par nous-même. Mais tout en déclarant que la lucidité existe, qu'elle est une réalité, une vérité, nous sommes forcé de reconnaître qu'elle est bien capricieuse, et que, pour une fois qu'elle vient nous éclairer de son flambeau, elle nous induit mille fois en erreur.

Nous avons par cela même déclaré son inutilité dans les conditions présentes, et nous voudrions convaincre les magnétiseurs qui s'en servent combien elle est nuisible au magnétisme, tout en étant un de ses effets les plus étonnants.

Nous voudrions que les magnétiseurs comprissent tout ce qu'il y a d'important pour le magnétisme à ne point jeter au public avide du merveilleux, la lucidité dans le somnambulisme.

Nous voudrions que les magnétiseurs, renfermés dans leur cabinet, étudiassent les moyens de produire la lucidité, de la fixer et de la dégager des hallucinations qui envahissent l'imagination des somnambules, et que ceux-ci donnent comme étant la lumière entrevue par eux.

Tant qu'on n'aura point trouvé le moyen de fixer pendant

un temps donné, la lucidité lorsqu'elle se présente d'elle-même, ou qu'elle est provoquée; aussi longtemps que le magnétiseur ne saura point, ne pourra point séparer le vrai du faux dans les paroles des somnambules; aussi longtemps qu'il ne pourra pas affirmer avec l'autorité d'une conviction profonde : — TOUT CE QUE VIENT DE DIRE LE SOMNAMBULE EST VRAI, JE LE GARANTIS, JE LE SIGNE, — tant qu'il n'en sera point ainsi, nous le déclarons, les consultations somnambuliques ne méritent aucun crédit.

Il est certain que nous avons rencontré dans notre longue carrière des cas exceptionnels dégagés de tout nuage, et où la vérité la plus absolue régnait souverainement, mais ces cas, qu'ils étaient courts, rares et toujours inattendus! combien au contraire, nous avons vu des somnambules restant terre à terre, et n'ayant que des éclairs qui les illuminaient un instant, et qui les laissaient retomber dans des ténèbres encore plus profondes, ou bien qui frappaient leur esprit, et les entraînaient dans des divagations.

La lucidité dans le somnambulisme est sans contredit le phénomène le plus curieux, le plus merveilleux, le plus précieux de tous les phénomènes du magnétisme, puisqu'il présente à nos yeux une preuve positive et pour ainsi dire matérielle, de l'existence et de la spiritualité de l'âme.

Pour démontrer combien il faut être circonspect dans la croyance qu'il faut accorder aux somnambules, même les plus lucides, nous donnerons sur l'état du même malade, les consultations de deux somnambules en réputation, dans lesquelles elles se sont laissé entraîner à divaguer.

Une mèche de cheveux fut portée à une somnambule qui déclara après les avoir palpés :

La malade éprouve des maux d'estomac, des lourdeurs, des fatigues, des digestions difficiles, un manque complet d'appétit; des maux de tête, des douleurs aux reins, au dos, entre les deux épaules; elle a aussi des crises nerveuses hystériques très-violentes, puis aussi des accès cataleptiques fréquents.

Tout cela était vrai, la somnambule avait parfaitement et exactement vu jusque-là. Mais tout à coup elle fut prise d'une de ces hallucinations si fréquentes chez les somnambules, même les plus lucides, sans qu'on puisse jusqu'ici en apprécier ni en reconnaître la cause. Elle se mit à divaguer. Ainsi elle indiqua pour cause de tous les désordres qu'elle avait parfaitement reconnus, et qui étaient de la plus grande exactitude : Un ver très-gros et long d'un mètre, ayant une tête de la forme de celle d'un homme, avec des yeux très-grands et très-brillants, et de plus, des pattes comme celles de devant des grenouilles. Il était logé au-dessous et sur le côté externe du cœur ; il avait beaucoup grossi depuis six mois, et devait à la longue étouffer la malade.

Puis elle ordonna des remèdes impossibles, et qui n'en sont pas. — Un écheveau de fil coupé par petits morceaux et mélangés dans du beurre et de l'huile, à prendre tous les matins une cuillerée.

La famille inquiète et ne sachant que croire, fit consulter une autre somnambule également réputée. Une mèche de cheveux lui fut remise comme à la première.

Celle-ci dit :

Le sang ne circule pas, — les poumons sont larges, néanmoins la respiration est difficile, — les nerfs sont malades, — la peau des poumons est toute plissée, — la malade ne mange pas bien, — elle dort mal, — dans tout le ventre il y a beaucoup d'inflammation, — la malade est très-faible, la poitrine est affectée, — le petit intestin est plus malade que le gros, je n'y vois pas de tubercules, mais des matières grisâtres entourées de glaires ; — ah! je vois dans l'intestin qui reçoit la nourriture, — un ver, il a une tête grosse comme le pouce — il tourne jusqu'à l'intestin grêle, il y est attaché — il a un mètre de long, des yeux gros et brillants ; — si on l'empoisonne je crains qu'il n'étouffe la malade.

Puis un traitement ridicule.

Cette seconde consultation se trouva en contradiction avec la première, ce qui devait naturellement faire penser

que l'une des deux somnambules au moins, se trompait. Mais ce qu'il y eut de curieux, c'est que, malgré la divergence d'opinion sur les différents symptômes de la maladie, ces deux somnambules s'accordèrent sur un fait faux, et que la seconde décrivit à peu près dans les mêmes termes que la première, le fameux animal qui n'existait pas. Car hâtons-nous de le dire, il n'y avait pas d'animal ni de ver chez la malade, — mais bien un état nerveux, qui provoquait des crises d'hystérie, de catalepsie, pendant lesquelles les organes intérieurs se contractaient, et par fois restaient crispés plusieurs heures; ce qui rendait cet état des plus douloureux.

Comment cette seconde somnambule, qui avait été en désaccord à peu près sur tous les points avec la première, se trouva-t-elle en accord parfait avec celle-ci sur un point qui n'existait pas? — quelle est cette coïncidence?

Faut-il voir chez la seconde, une hallucination semblable à celle dont la première avait été dupe? Non, il est peu probable que la même hallucination, que le même mirage ait pu frapper de la même manière, même en somnambulisme, deux personnes différentes.

Ne serait-il pas plus rationnel de penser que pendant la consultation, la seconde somnambule, qui était moins bien disposée, s'est laissée entraîner à observer la pensée de la personne qui la consultait; et qu'elle a suivi alors, dans l'esprit de celle-ci, l'idée de la première somnambule, qui s'y représentait peut-être inconsciemment? De là, possibilité et probabilité des mêmes errements sur un fait imaginaire.

Mais ce n'est pas là ce qui doit nous occuper aujourd'hui; nous voulons faire comprendre par l'exemple que nous venons de citer, combien on doit user de circonspection envers les somnambules et combien peu on doit leur accorder de croyance.

En effet si parfois la lucidité apparaît chez les somnambules, il n'est pas rare aussi, de la voir disparaître tout à coup, elle dépend de trop de causes physiques et morales pour qu'il en soit autrement.

Nous supplions donc les magnétiseurs de s'abstenir de consultations somnambuliques, et d'étudier sérieusement les moyens de fixer la lucidité : Il faut qu'ils puissent empêcher les somnambules de s'égarer ainsi en suivant les écarts de leur imagination ; il faut qu'ils sachent comment diriger et ramener la lucidité quand elle échappe, et forcer les somnambules à rester dans le droit chemin. Il y a des lois, il y a des moyens plus ou moins absolus, il faut chercher à les connaître et à les mettre en pratique.

Jusque-là, tous les magnétiseurs doivent s'abstenir de donner des consultations, car elles peuvent les conduire sur les bancs des accusés, et de plus compromettre le magnétisme.

LAFONTAINE.

Hôpital homœopathique à Paris

Par autorisation spéciale de l'Empereur et de l'Impératrice, et sous leur patronage, un hôpital homœopathique va prochainement être fondé aux Ternes, non loin de l'hôpital Beaujon. Cet établissement sera placé sous la direction des docteurs Serrant, Simon, etc.

Bien des gens à Paris seront étonnés, sinon scandalisés, lorsqu'ils liront cette nouvelle.

Quant à nous, nous nous empressons d'applaudir à une décision pareille. C'est un progrès immense, dont nous félicitons Leurs Majestés.

Il y a quelques années, l'Empereur avait déjà voulu fonder une chaire d'homœopathie, à l'école de médecine de Paris.

Il avait été arrêté, là, comme à propos du libre-échange, par les professeurs qui voulurent tous donner leur démission.

Aujourd'hui, l'Empereur revient à son projet, en tournant la question. Il prend le côté pratique, il a raison ;

c'est la bonne manière de faire reconnaître quelle est la meilleure méthode de traiter les malades.

Il suffira de comparer le nombre des morts qui sortiront des hôpitaux allopathiques ou homœopathiques, le public jugera avec son gros bon sens qui ne le trompe jamais.

Cette décision réjouit notre cœur, en nous donnant l'espérance que le magnétisme, lui aussi, aura son tour, et que bientôt Paris possédera, comme Londres, un hôpital magnétique.

Il y a vingt-cinq ans que dans Londres, des hommes généreux fondèrent un MESMERIC INFIRMARY.

En Angleterre ce n'est pas comme en France ; là toute idée nouvelle germe, et rencontre, lorsqu'elle peut être utile, non-seulement des partisans, mais encore elle trouve des hommes de science et de fortune, qui se consacrent à la propager.

Ce n'est pas qu'ils donnent beaucoup d'argent, mais ils présentent l'idée, ils la prônent, ils la préconisent en hommes convaincus, et par leur concours ardent, ils trouvent des hommes disposés à concourir avec eux et à faire réussir l'idée qu'ils ont entreprise.

En France, on compte toujours sur le gouvernement, sans lequel on ne sait rien faire. En Angleterre comme en Amérique, on ne compte, au contraire, que sur l'initiative et le concours des particuliers qui, eux seuls, y sont intéressés. Aussi fait-on des choses merveilleuses, miraculeuses ; aussi une petite idée est-elle développée, et devient-elle grandiose dans les mains de chacun.

Le MESMERIC INFIRMARY de Londres a été fondé et soutenu par les plus grands noms aristocratiques et scientifiques, et par les plus grandes fortunes ; chacun s'est empressé d'apporter son offrande ; chacun a voulu participer à la création de cet hôpital qui devait donner de si brillants résultats.

Cette bienfaisante institution s'est établie et a fonctionné dans *Portlandt-place.*

Des milliers de malades ont été reçus ; des milliers de



guérisons ont été produites par des centaines de magnétiseurs qui se sont empressés de se rendre à l'appel qui leur était fait, pour donner leurs soins aux malades, sous la direction de savants et consciencieux médecins.

Espérons que la France, qui souvent reste en arrière, voudra, sous l'initiative de Leurs Majestés, reprendre la place qu'elle ne devrait jamais abandonner.

La France est le flambeau de la civilisation, crie-t-on partout ; pourquoi donc alors reste-t-elle toujours en retard, pourquoi ne s'élance-t-elle pas toujours en avant, comme c'est sa place et son devoir?

Dans l'hôpital mesmérique à Londres, des maladies aigües qui mettaient le malade en danger de mort, ont été traitées magnétiquement sans aucun remède, et des guérisons ont été obtenues à la stupéfaction des médecins non croyants, mais qui se donnaient la peine de venir observer les résultats avec impartialité.

Une remarquable opération a été faite en 1854; il s'agissait de l'ablation du sein d'une dame pendant qu'elle était magnétisée; l'insensibilité a été entière, la malade n'a pas donné le plus petit signe de sensation; son visage est resté souriant, comme au moment où elle s'est endormie du sommeil magnétique. A son réveil elle a déclaré que *non-seulement elle n'avait rien senti, et* QU'ELLE NE SENTAIT RIEN, *mais qu'elle avait même ignoré jusqu'à cet instant qu'on eût fait l'opération.*

Un fait inouï, c'est qu'après avoir été opérée, cette dame a voulu monter seule deux étages pour arriver à sa chambre, ce qu'elle a exécuté au grand étonnement des nombreux spectateurs qui avaient assisté à l'opération, et parmi lesquels se trouvaient beaucoup de médecins qui tous ont signé le procès-verbal.

En Angleterre, en France, en Amérique, on a fait beaucoup d'opérations chirurgicales sous l'influence magnétique; le docteur Esdaile les a répétées à Calcutta, toujours avec succès.

Il est bien prouvé que le magnétisme n'offre point de danger comme l'éther ou le chloroforme, et que, loin

d'être nuisible dans une opération, il est au contraire très-utile; non-seulement il produit l'insensibilité entière pendant des heures, si l'on veut; mais encore il régularise la circulation, il facilite la suppuration, il active la cicatrisation, il consolide la convalescence. Cependant les médecins le repoussent et le dédaignent.

Quand il y aura un hôpital magnétique à Paris, les opérations seront nombreuses; les guérisons dans des cas réputés incurables auront lieu; et dans un siècle on ne se fera traiter que par le magnétisme qui, lui, n'empoisonne et ne détériore jamais, comme toutes les drogues pharmaceutiques.

LAFONTAINE.



Rhumatisme

Mlle X... avait, depuis six mois, une douleur permanente dans la main et le poignet, qui l'empêchait de travailler son piano; c'était le résultat d'un travail forcé. De temps en temps, elle éprouvait aussi dans l'épaule une douleur passagère qui devenait très-aiguë, et qui disparaissait, comme elle se présentait, sans aucun motif.

Mlle X..., après avoir été magnétisée pendant huit jours, et avoir obtenu un soulagement dans la main, la douleur de l'épaule se présenta si violente, qu'elle se fit sentir dans tout le bras et en quelque sorte le paralysa. Mlle X... ne pouvait plus faire un seul mouvement de son bras ni de sa main; on ne pouvait la toucher sans lui faire jeter un cri; la sensibilité nerveuse de l'épiderme, loin d'être diminuée, était au contraire surexcitée.

Je continuai à magnétiser par des passes, puis je massai fortement et je fis appliquer sur l'épaule brûlante une compresse d'eau magnétisée que l'on changea deux fois pendant la nuit. Deux jours après, la douleur quitta l'épaule et vint se fixer dans l'avant-bras, la main et les doigts. Je la poursuivis par le massage et par les com-

presses, et un mois après, non-seulement les douleurs avaient diminué graduellement d'intensité, mais elles étaient entièrement disparues, et le mouvement était redevenu libre et fort dans l'épaule, le bras et la main. Depuis ce moment, quoiqu'il y ait plusieurs années, jamais mademoiselle X... n'a ressenti la plus petite douleur, ni la moindre difficulté de mouvement; au contraire, son bras et ses doigts étaient devenus beaucoup plus forts et avaient gagné en agilité.

Névralgie

Mme *** souffrait depuis longtemps d'une névralgie très-intense. En trois séances, elle fut soulagée, et en sept, elle fut entièrement guérie. Elle n'a jamais ressenti aucune douleur depuis.

LAFONTAINE.



Nous lisons dans la *Revue magnétique* de Paris, du 1er Mars :

Le Magnétisme et son exploitation par les charlatans

Conférence faite par M. Gabriel PÉLIN, le 20 Février, boulevard des Capucines.

M. Gabriel Pélin est un orateur d'un talent exceptionnel. Il possède le don de la parole comme d'autres possèdent la taille; chez lui tout est naturel : voix, gestes, regards fascinateurs, diapason de rechange; il passe du triste au gai sans s'en douter, comme du grave à l'emportement sans y prendre garde; il tient son public en haleine sous le charme et la clarté de sa diction, c'est vraiment à faire croire qu'il est né sur une tribune du choc d'une étincelle électrique.

M. Gabriel Pélin, au physique, est un homme sec, nerveux, un vrai fourreau tanné, dans lequel se trouve une lame d'une énergie étrange.

Au moral, son œil est sympathique, son esprit cultivé; il possède les sujets qu'il traite dans leurs plus petits détails, ne glisse sur aucun, appuie sur ceux qui semblent ne pas pénétrer chez ses auditeurs, car son œil scrute le reflet des physionomies, et par elles juge de leurs impressions.

Ce n'est pas un torrent qui déborde, non, c'est une parole qui arrose et vivifie, il ne dit bien que ce qu'il ressent, et il sait où doit s'arrêter cette parole fécondante; somme toute, c'est un de ces talents qu'on aime, parce qu'il laisse après lui le bénéfice de la réflexion.

Il commence son discours simplement, résume en peu de mots ce qu'il entend traiter; suit l'ordre de son programme comme un compas, et d'un bond il entre au cœur de chaque sujet. Nous regrettons que la place nous manque pour citer toutes ces belles définitions, mais nous espérons que cette conférence lui sera redemandée, et nous engageons nos lecteurs à ne pas y manquer.

Il définit le magnétisme d'une manière claire; c'est pour lui un agent qui relie tout dans la nature, parce qu'il est l'âme même de son mouvement. On voit que, loin de nier son existence, il lui attribue le plus grand rôle. Le magnétisme animal n'est pour lui qu'une modification du magnétisme général se modifiant en raison du milieu; il lui attribue une propriété, sinon curative toujours, du moins utile dans bien des cas (qu'il cite du reste), et finit par le recommander aux mères de famille, car elles possèdent l'amour et la foi indispensables pour obtenir des prodiges sur leurs petits êtres.

Il s'étend sur le magnétisme présenté par Mesmer, décrit son baquet, sa raison d'être au début, comme influence morale et physique, et conclut en disant que si le magnétisme n'a plus aujourd'hui le prestige des premiers jours, c'est qu'on a pillé les nombreux éléments qui constituaient ce fameux baquet : le verre pilé et la limaille de fer engen-

drant l'ÉLECTRICITÉ ; l'eau disposée de certain façon, ayant donné naissance à l'HYDROTHÉRAPIE ; en outre, il admet bien aussi que le moral jouait là un grand rôle, mais il insiste sur sa valeur, car il lui attribue une grande influence sur le retour à la santé et regrette, pour les malades, que les docteurs de nos jours n'aient plus, comme au temps jadis, la robe, la perruque et le bonnet carré.

Il cite bon nombre d'influences morales à l'appui.

Quant au somnambulisme, après avoir cité quelques expériences auxquelles il s'est trouvé mêlé, il conclut qu'il y a là un fait certain qu'on devrait étudier, mais que pour lui tout s'est borné à des soustractions de pensées, et par conséquent il en borne l'utilité pratique.

L'orateur s'étend plus longuement sur le spiritisme ; il ne le sépare du magnétisme que parce que ses adeptes ont bien voulu le séparer, mais il n'y a là pour lui qu'une force *particulière à l'homme*, sans autre intervention qu'un second *soi-même* qu'il appelle *esprit intérieur ;* il y a dualité dans l'homme, dit-il énergiquement, et tous les jours nous en sommes témoins par le rêve, nous sentons que nous sommes sous l'influence d'un cauchemar, et malgré la rapidité des actes de notre volonté, commandant instantanément à nos mouvements, nous ne pouvons pas chasser immédiatement cette obsession ; car il y a lutte, et ce n'est que lorsque notre raison a terrassé notre *voix intérieure* que nous triomphons de cette *amblyopie* de notre intelligence.

Il n'attribue, du reste, le rêve qu'à une rupture de l'équilibre ; car l'orateur prétend que nous avons chez nous la folie à l'état latent ; le rêve est le premier pas, le cauchemar le second, l'hallucination le troisième, et, enfin, vient la folie.

Il défend donc énergiquement les pratiques spirites comme conduisant à ce dédoublement des deux esprits qui amène fatalement au dernier degré de l'égarement.

L'homme, dit-il, tant qu'il se porte bien, vit en parfaite harmonie avec ses deux esprits ; si l'un, *le sentiment*, dit : *bien* ou *mal ;* l'autre, *le raisonnement*, CORRIGE les écarts du premier.

L'orateur termine par un dilemme qui nous paraît concluant : « Il faut admettre la théorie spirite dans tous ses « débordements, et alors entrer de plain-pied dans la dé« monologie la plus absurde; ou l'écarter et trouver *en* « *nous* les éléments perturbateurs qui déterminent de pa« reils phénomènes psychologiques. »

Admettre le premier, c'est faire de la terre une pépinière de crétins.

Démontrer le second d'une manière rationnelle, indiscutable, palpable, c'est réduire la question à un phénomène physiologique, et alors c'est à la science de s'en emparer et de l'expliquer par des lois qui ne paraissent pas impossibles à trouver, du moins c'est l'avis de l'orateur.

En un mot, M. Gabriel Pélin a eu un succès complet; car il n'a recueilli que des félicitations de toutes parts et, si nous en croyons nos oreilles, il avait un public difficile et qui était venu là, non pas précisément pour le féliciter, car les spirites s'y étaient donné rendez-vous; mais que dire et que faire contre un pareil homme qui va au-devant des objections par de si bons arguments?

J. Gérard.

N° 4. Avril 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — ÉTUDES SUR LE MAGNÉTISME, PAR CH. LAFONTAINE. — LE JOURNAL LA SALUTE, PAR M. MICHEL GIORDANO. — GUÉRISONS, PAR M. ZAUGG. — CORRESPONDANCE, PAR M. DEMÉDY.

Etudes sur le magnétisme

Suite — (Mars).

Le magnétisme est appelé à éclairer, à seconder les efforts de ceux qui cherchent à sonder l'étendue du pouvoir de la nature. Le magnétisme est destiné à reproduire sous nos yeux des phénomènes jusqu'alors incompréhensibles, qui sans cesse se manifestèrent depuis que le monde existe.

L'ignorance des lois de la nature enfanta les faux miracles. Malheureusement les prodiges et les faux miracles servirent de base à toutes les erreurs religieuses et populaires; ils donnèrent naissance au fanatisme et à la cruelle intolérance qui, sans pitié, abusant des choses les plus sacrées, allumèrent tant de bûchers au nom d'un Dieu de paix et de charité, aiguisèrent tant de poignards, commirent tant d'assassinats juridiques, excitèrent dans des guerres de religion, si fécondes en actes de mauvaise foi, en injustices et en atrocités; nous offrant un épouvantable tableau de tous les crimes qui souillèrent l'histoire des peuples abrutis sous le joug de l'ignorance et de la superstition.

Le magnétisme nous sert maintenant à dévoiler toutes les absurdités, toutes les jongleries qui, de tout temps,

favorisèrent les croyances les plus ridicules; soit aux revenants, soit aux farfadets, aux lutins, aux sylphes, aux faunes, aux pans, aux dusiens, et généralement à toutes les apparitions, à toutes les communications d'esprits, si accréditées, et qui ne pouvaient et ne peuvent jamais être prouvées.

Soit encore à toutes ces facultés occultes de divination et de prévision, qui, basées sur des présomptions, sur des calculs, sur des probabilités, sur des analogies qui quelquefois se vérifiaient, ont été, ensuite, à la faveur de certaines circonstances plus ou moins importantes, érigées en prophéties surnaturelles, dont les esprits faibles, les hommes crédules et ignorants ne pouvaient comprendre le naturalisme.

La magie et son attirail de talismans mystiques de toutes sortes, les amulettes, les filtres, les charmes, les envoûtements, les enchantements, les paroles et les mots mystérieux prononcés ou écrits, les fausses reliques; enfin tous ces sortiléges enfantés par les rêves et l'imagination d'un esprit blessé dans un corps malade, et qui sont attribués à des causes surnaturelles par la foule abrutie, subjuguée par l'ignorance et la superstition, tous les fait surprenants, enfin, trouvèrent leur explication naturelle par le magnétisme qui nous en donna la clé.

Le magnétisme nous fait connaître la faculté instinctive extraordinaire d'un mode de perceptions, inhérent à la nature humaine, qui exerce son action réciproque entre les êtres animés. Le magnétisme nous apprend à en diriger, à en modifier, par des moyens naturels ou artificiels, le pouvoir qui semble invisible; il nous a fait connaître jusqu'à quel point ce pouvoir tient à la force physique apparente de nos organes.

Le magnétisme se liant, d'un côté, à l'art de guérir, et de l'autre à la physiologie et à la psychologie, sera le flambeau de la vérité; il fera disparaître une foule d'erreurs et de préjugés attribués à des causes surnaturelles.

Cicéron pensait ainsi il y a deux mille ans. Voici comment il s'exprimait :

« Quelque phénomène qui se présente à vous, il est de « toute nécessité que la cause en soit dans la nature; « quelque étrange qu'il vous paraisse, il ne peut être « hors de la nature. Cherchez-en donc la cause et tâchez « de la trouver si vous pouvez; si vous ne la trouvez pas, « tenez pour constant qu'elle n'en existe pas moins, parce « qu'il ne peut rien se faire sans cause; et toutes ces « terreurs ou ces craintes que la nouveauté de la chose « aurait pu faire naître en vous, repoussez-les de votre « esprit en considérant qu'elles viennent de la nature (1). »

A l'appui des causes naturelles et surtout du fluide magnétique ou vital, dans la production des phénomènes extraordinaires, citons un passage important d'un homme de génie, du marquis *de la Place;* il est tiré de son ouvrage intitulé : *Essai philosophique sur les probabilités.* Il démontre non-seulement la vérité et l'exactitude des phénomènes, mais aussi la cause, le fluide vital.

« De tous les instruments que nous pouvons employer « pour connaître les agents imperceptibles de la nature, « les plus sensibles sont les nerfs, surtout lorsque des « causes particulières exaltent leur sensibilité....... Les « PHÉNOMÈNES singuliers qui résultent de l'extrême sensibilité des nerfs dans quelques individus, ont donné naissance à diverses opinions sur l'existence d'un nouvel « agent que l'on a nommé *magnétisme animal.*

« Il est naturel de penser que la cause de cette action « est très-faible, et peut être facilement troublée par un « grand nombre de circonstances accidentelles; aussi de « ce que dans plusieurs cas elle ne s'est point manifestée, « on ne doit pas conclure qu'elle n'existe pas.

(1) Quidquid oritur, qualecumque est, causam habeat a natura necesse est : ut etiam si prœter consuetudinem existerit, præter naturam tamen non possit existere. Causam igitur investigato in re nova atque admirabili, si potes; si nullam reperius, illud tamen exploratum habeto, nihil fieri potuisse sine causa, cumque terrorem quem tibi rei novitas attulerit, ratione naturæ depellito.

CICÉRON. Divinatione, lib. II, § 28, n. 60.

« Nous sommes si éloignés de connaître tous les agents « de la nature, et leurs divers modes d'action, *qu'il serait « peu philosophique* de nier les phénomènes uniquement « parce qu'ils sont inexplicables dans l'état actuel de nos « connaissances. Seulement, nous devons les examiner et en « rechercher les causes, avec une attention d'autant plus « scrupuleuse, qu'il paraît plus difficile de les admettre. »

Je pourrais faire ici des citations nombreuses des auteurs anciens, pour appuyer ma théorie du *fluide vital, comme cause unique* des phénomènes magnétiques et de presque tous ceux attribués à des causes surnaturelles. Je me contenterai de citer mes expériences sur les aiguilles astatiques d'un galvanomètre, que j'avais annoncées à l'Académie des sciences de Paris, et pour lesquelles elle nomma, le 12 Juin 1844, une Commission de six membres, Commission dont les membres n'ont jamais voulu se réunir pour examiner mes expériences, sous le prétexte que M. Thilorier n'avait point réussi à les produire, quand il était allé chez M. Arago.

1º M. Thilorier n'était pas moi; 2º M. Arago n'était pas un des commissaires; 3º M. Thilorier n'était point magnétiseur et n'avait contribué en rien à mes expériences, mais il était un savant chimiste, que j'avais guéri d'une surdité qui durait depuis vingt-cinq ans, et qui, pendant le traitement magnétique, ayant observé mes expériences, me proposa de me les faire présenter à l'Académie, sous l'autorité de son nom, joint au mien dans une lettre.

J'avais accepté avec plaisir, mais — j'avais compté sans mon hôte. — M. Thilorier s'imagina qu'il pouvait faire, ainsi que moi, les expériences qu'il me voyait exécuter facilement; — j'avais alors quarante et un an, et j'étais dans toute ma force magnétique.

Il alla chez M. Arago qui n'était point un des commissaires, ce qui me décida à le laisser agir à sa guise, comptant que les six membres nommés, MM. Pouillet, Dutrochet, Becquerel, Chevreul, Regnault et Magendie, réunis en Commission, m'appelleraient au milieu d'eux.

Il en fut autrement : je n'ai jamais pu obtenir une séance de ces messieurs.

Voici maintenant l'expérience que ces académiciens n'ont jamais voulu voir, et qui prouve d'une manière irrécusable l'existence du fluide vital, — son action non-seulement sur les corps vivants, — mais encore sur les corps inertes, — et même la transmission de son action d'un corps inerte à un autre corps inerte.

Prenez un verre, remplissez-le d'eau ordinaire ou mieux d'eau distillée, saisissez les fils conducteurs du galvanomètre aux endroits où ils sont recouverts de soie, de sorte que vos doigts ne puissent les oxyder ; plongez les bouts dans l'eau : les aiguilles restent immobiles. Cela fait, retirez les fils, magnétisez l'eau sans y toucher par quelques passes au-dessus du verre ; puis, lorsque vous croirez l'eau saturée de fluide, plongez-y avec les mêmes précautions le bout des fils conducteurs ; vous verrez alors les aiguilles parcourir sur le cadran 10, 15, 20 degrés et quelquefois plus.

Pour qu'aucune objection ne puisse s'élever, pas même celle de l'oxydation des bouts des conducteurs par l'eau, mettez-les en platine, mettez-les en verre, et vous aurez les mêmes résultats.

Cette expérience prouve l'existence et la puissance du fluide magnétique animal, autrement dit *le fluide vital ;* son analogie dans certains de ses effets avec le fluide magnétique minéral ; mais elle est encore une preuve positive à l'appui de la théorie que j'ai avancée, qu'il n'y a, pour les phénomènes magnétiques, qu'une *seule cause, physique, naturelle, le fluide vital.*

La *volonté*, que certains magnétiseurs ont présentée comme cause des effets magnétiques, n'est là qu'un accessoire, comme elle l'est en tout.

La volonté ne peut agir matériellement sur un autre corps ; la volonté est en nous, et elle préside à tous les actes de notre existence. Nous faisons acte de volonté en levant le pied, en donnant la main, en clignant de l'œil ; en toute occasion enfin la volonté se manifeste, même quand son influence semble échapper à notre pensée.

Dans l'acte magnétique, notre volonté n'agit donc que sur nous-mêmes, en produisant une sécrétion plus active au cerveau et des contractions aux plexus ; de là l'émission d'une plus grande quantité de fluide et plus d'intensité dans l'action ; plus cette volonté est exprimée avec fermeté et continuité, plus l'émission se fait abondante et intense.

Dans l'expérience citée, on ne peut pas dire que la volonté a pu agir autrement que sur moi-même, et qu'elle a pu non-seulement être communiquée à l'eau, mais encore, que l'eau, corps inanimé, a pu la transmettre aux aiguilles.

Non, il faut bien le reconnaître, ce n'est point la volonté qui agit sur les aiguilles, c'est le fluide vital, dont vous avez saturé l'eau, qui réagit par les conducteurs sur les aiguilles ; et nous ne saurions trop le répéter, notre volonté n'a d'action que sur nous-mêmes.

Nous en donnons la preuve positive par une autre expérience, sur un autre instrument, en agissant directement sur une aiguille solitaire, suspendue sous verre par un fil de cocon. Il faut qu'elle soit en laiton, afin d'éviter l'aimantation terrestre.

Si, avec la volonté d'attirer l'aiguille, vous agissez directement dans le sens de la répulsion, vous la verrez s'éloigner ; si, au contraire, vous avez la volonté de la repousser et que vous agissiez dans le sens de l'attraction, vous la verrez se rapprocher.

Donc, votre volonté n'agit que sur vous-même, puisque l'effet, suivant l'action, est en sens inverse de cette volonté.

Il n'est donc point nécessaire, *en magnétisant*, d'avoir telle ou telle volonté pour obtenir tel ou tel résultat ; il n'est donc pas nécessaire d'avoir des intentions bienveillantes ou malveillantes, morales ou immorales, pour produire de bons ou mauvais résultats ; donc le fluide n'est point imprégné par tels ou tels sentiments que le magnétiseur éprouve, comme on le dit partout. Non, ce qui est important, c'est surtout la manière d'agir, de diriger le

fluide, de modérer ou d'activer son action sur tel ou tel organe. Le fluide, en s'infiltrant dans le système nerveux, ne peut point communiquer les sentiments du magnétiseur; non, ceci est impossible, mais ce qui peut arriver et ce qui probablement a donné lieu à cette opinion, c'est que, lorsque le patient est en état de somnambulisme et de clairvoyance, il peut voir la pensée du magnétiseur. Si, en effet, les pensées de ce dernier sont peu bienveillantes ou immorales, elles peuvent porter le trouble dans l'esprit du patient et réagir de cette façon sur le physique de celui-ci : c'est un résultat de l'état de clairvoyance, mais non point un effet du fluide.

(La suite prochainement.)

LAFONTAINE.

Traduction

Nous tirons cet article du journal italien qui se publie à Bologne, sous la direction du Docteur Pietro d'Amico, Président de la Société magnétique d'Italie.

Le professeur distingué M. Michel Giordanno, vice-président de notre Société Magnétique d'Italie, et président de la Commission de révision des livres envoyés en dons par divers sociétaires à notre bibliothèque, nous envoie l'article suivant que nous publions avec plaisir, parce qu'il traite de l'importance et de la vérité de la science mesmérique et des œuvres dues aux connaissances et aux lumières de notre confrère, M. Ch. Lafontaine, directeur du journal : *le Magnétiseur*, à Genève. C'est avec un grand plaisir que notre Société a reçu en don d'un de ses plus illustres sociétaires, M. Lafontaine, deux œuvres estimables ; l'une avec le titre : *l'Art de magnétiser*, ou le Magnétisme animal, sous le point de vue pratique, théorique et thérapeutique; et l'autre : *les Mémoires d'un magnétiseur*.

Il est superflu de dire que de telles œuvres démontrent chez l'auteur beaucoup d'érudition, de bon sens, et une grande conviction basée sur de bons principes et sur une longue pratique; deux choses également utiles dans la cause magnétique. De bons principes et une longue pratique tendent certainement à généraliser la conviction, la conviction tend à généraliser la cause, et cette dernière, à son tour, tend à infuser dans les apôtres du magnétisme cette force tellement nécessaire pour faire digue contre les injustes oppositions qui surgissent de tous côtés.

Quant au magnétisme même, il est destiné à s'élever parmi les grands principes de la science, quoiqu'il se trouve encore aujourd'hui à l'état d'enfance, et soit, par ce fait, faible encore poúr se soutenir contre l'opposition. C'est pour cela qu'il a besoin d'apôtres bien instruits, dotés de conviction et de beaucoup de ténacité d'intention. Ceux qui ne possèdent pas ces dons succombent tous dans la lutte et viennent se perdre dans le courant opposé.

Les sectateurs du magnétisme doivent être reconnaissants envers M. Lafontaine d'avoir su, par ses travaux, faire surgir de telles lumières dans la cause magnétique, dans des temps aussi difficiles, et d'avoir su se tenir ferme contre le courant furieux de la superstition, des préjugés; sacrifiant sur l'autel de la vérité, de la science et du bien social la popularité, la richesse, les honneurs, l'affection même de ses parents et amis, tous hostiles au magnétisme.

Le magnétisme, quoique ayant fait de grands progrès dans ces dernières années, rencontre encore beaucoup d'obstacles dans chaque classe d'individus, et la plupart de ceux-ci, pour légitimer leur opposition, s'accordent à dire que si le magnétisme présentait le moindre bien réel et durable, il serait déjà reconnu par les docteurs de l'Académie et enseigné publiquement dans toutes les écoles, ce qui ne s'est pas encore vu jusqu'à présent. C'est pour cela que l'on devrait pouvoir dire des docteurs et académiciens : qu'ils sont les premiers à doter les Académies d'idées et de principes nouveaux; mais à quelques excep-

tions près, ils en sont, au contraire, les premiers adversaires et les derniers propagateurs.

En lisant l'histoire, nous voyons qu'il n'y a pas un seul d'entre les grands principes proclamés par la science, qui n'ait eu contre lui, à son origine, l'opinion des docteurs, et conséquemment celle de la foule ignorante qui, dans ces cas-là, pense avec la tête des autres. Qui est-ce qui ne sait pas quelle lutte acharnée le physiologue Harvey dut soutenir contre ses collègues, lorsqu'il découvrit le système de la circulation du sang, qu'ils ne voulaient pas admettre? Qui est-ce qui ne sait pas que Jenner, alors qu'il découvrit le vaccin et la manière de guérir la variole, fut longtemps enfermé dans une maison comme bête féroce, où l'on venait l'assaillir d'injures et de coups de pierres? Qui est-ce qui ne sait pas que la Commission nommée sous Napoléon Ier, composée d'hommes savants de l'Académie, déclara une utopie l'invention de la vapeur faite par Fulton? Et il y a des centaines de cas pareils, ce qui prouve réellement que les principes, quand ils sont vrais, exacts et incontestables, trouvent toujours la plus grande opposition, soit par l'insuffisance de la commission scientifique, soit par l'absurde et ridicule prétention de l'homme de tous les temps et de tous pays, à une espèce d'infaillibilité, soit par les pertes morales et matérielles qui résultent pour les adeptes de la science, de la destruction des principes qu'ils ont toujours chaleureusement patronnés, et soit finalement que le magnétisme animal tende à menacer de ruine tous les sophismes de toutes les théories des doctrines enseignées dans les écoles publiques jusqu'à nos jours.

Mais indépendamment de ce que nous avons dit, la science nous explique le motif pour lequel les principes sont lents à être universellement reconnus et adoptés. De nos jours, la science plus raisonnable et plus positive qu'elle ne le fut dans les temps passés, ne veut plus se commettre dans ces grandes représentations scéniques dans lesquelles se lançaient les poètes pindariques, qui voulaient fasciner la fantaisie humaine, laquelle tend tou-

jours vers ce qui est illusoire, merveilleux et impossible, et qui, devenue plus prosaïque, ne voit plus dans les choses qu'une transformation lente et graduelle des corps et de la substance cosmique, en vertu de laquelle les principes ne peuvent surgir tout d'un coup comme Minerve sortant armée de la cervelle de Jupiter, mais avancent lentement avec les années, les siècles même, comme le produit d'une transformation lente dans l'ordre des idées.

Si donc le magnétisme animal, ou, pour mieux dire, le mesmérisme, trouve encore beaucoup d'obstacles pour faire son chemin parmi les sciences, on le doit à l'insuffisance des études en principe, à l'insuffisance de faits constants et bien prouvés, tellement nécessaires pour décrire ces lois fixes et invariables qui forment la base fondamentale de chaque science. Mais quand ces faits seront recueillis avec assez d'abondance pour pouvoir former un matériel complet de construction, alors nous serons certains de voir surgir quelque génie synthétique capable de construire un édifice scientifique s'élevant inexorable par ses nouvelles connaissances pour le progrès et le bien-être social.

Voici comment procédèrent les sciences. Celles-ci en principe ne furent qu'un amas informe de faits désordonnés et obscurs, sans guide ; mais sitôt que ces faits furent coordonnés, analysés et bien constatés pour présenter des lois invariables, il surgit une quantité de génies synthétiques, qui se les approprièrent, et en firent une science.

Le magnétisme animal se trouve dans les mêmes conditions ; ceux qui s'en occupent de nos jours, travaillent pour constater son action bienfaisante sur l'organisme vivant ; pour prouver que le magnétisme guérit non-seulement les maladies simples et légères, mais celles même dans lesquelles l'art médical a épuisé toutes les forces et tous les moyens de son grand arsenal. On ne peut soumettre le temps à un mouvement forcé et intempestif, mais en attendant des temps meilleurs, nous pouvons déjà dire avec franchise : Qu'importe que le magnétisme soit encore obscur et inexplicable, si ses résultats sont profitables et

évidents dans l'art de guérir? Que la médecine s'abstienne d'adopter les préparations de china, de mercure, d'iode, de soufre, d'opium, etc., parce qu'elle ignore son action sur l'organisme vivant, et les médecins ne trouveraient plus un seul remède à ordonner. Toutefois, si le médecin ne sait pas de quelle manière les remèdes agissent sur l'organisme, il sait cependant qu'ils possèdent des propriétés plus ou moins constantes, desquelles il peut tirer parti dans une maladie, sans avoir cependant la certitude absolue du résultat. Il en est ainsi du magnétisme. Si nous ne savons réellement comment il agit lui-même, nous savons cependant qu'il est la cause de grands effets que nous avons vus se produire avantageusement dans plusieurs cas de maladies graves.

Certains individus doués pourtant de quelque culture intellectuelle, se persuadent que chaque maladie doit avoir son remède spécial, et alors confondent le magnétisme avec le charlatanisme, n'admettant pas qu'une même chose puisse être bonne à plusieurs maux de natures différentes. Mais ces hommes ne savent pas que le magnétisme, pour être de nature impondérable, n'a rien de commun avec les remèdes qui se prennent dans les pharmacies. Ceux-ci exercent leur action directement sur le tissu organique, tandis que le fluide magnétique l'exerce sur le fluide nerveux; équilibrant, quand il trouve à équilibrer; stimulant, quand il trouve l'inertie, nourrissant, quand il trouve le besoin de nutrition.

Quand nous réfléchissons que le fluide a son siége dans toutes les parties de l'organisme, qu'il exerce une influence active et essentielle sur toutes les fonctions de celui-ci, et qu'il est le *sine qua non* du mouvement et de la vie; nous n'avons plus à nous étonner qu'un même fluide puisse exercer une action salutaire dans plusieurs et diverses maladies. Nous ne pouvons comprendre qu'un fait d'une évidence aussi lumineuse, et d'une importance aussi grande que l'est l'action mesmérique sur l'organisme ou état pathologique, puisse être discuté d'une manière aussi désolante par ceux-là même qui sont les mieux placés

pour le comprendre et l'apprécier que l'est la classe médicale, qui s'en montre l'adversaire le plus acharné. Et pourtant nous voyons que, même dans notre siècle, la passion peut mettre un voile à la raison, dans une classe qui prétend à l'éminence dans les choses scientifiques. A ces observations, quelques-uns nous répondront qu'il est impossible que des médecins qui ont usé leur vie sur les livres et auprès des malades, voient sans dépit un magnétiseur ignorant, sauver des malades déclarés incurables et perdus par l'art médical.

On peut dire peut-être que l'obstination dans les préjugés est quelquefois bonne à l'humanité souffrante. Cela n'en est pas moins un aveuglement que de s'obstiner dans l'erreur au lieu de chercher la vérité, le lieu où l'on peut la trouver.

Pourquoi veut-on méconnaître le magnétisme dans les cas où la pratique l'a déclaré utile? Ne serait-il pas plus profitable à la médecine de se mettre à la tête du progrès que de l'arrêter dans sa marche? Pourquoi n'essaierait-elle pas d'entreprendre elle-même des cures magnétiques quand elle le croit utile? Et quand elle n'emploierait pas son savoir à un tel office, ne pourrait-elle pas instruire à cet effet un homme fort et robuste qui agirait sous sa direction? Puisque les médecins ont des aides pour les opérations chirurgicales, pourquoi n'auraient-ils pas aussi des magnétiseurs à leur disposition? D'autant plus que nous entrons dans une époque où le système nerveux de l'espèce humaine va prenant le dessus sur le système sanguin. Pour cela nous pouvons dire avec certitude, que nous approchons du temps où l'art magnétique formera le rameau principal de la science médicale.

Quelque grande que soit l'utilité du magnétisme dans l'art de guérir, nous confessons qu'il n'inspire pas encore assez de confiance pour être appliqué promptement, parce que, dans ce siècle de prétendue lumière, il existe encore de tels préjugés, que les médecins, sauf quelques exceptions, au lieu d'affronter le ridicule de l'opinion publique, en adoptant le magnétisme, préfèrent rester

fidèles à leurs vieilles routines. Voltaire l'a bien dit: Il est plus facile de percer une montagne, que d'arracher un vieux préjugé. La science nous enseigne que même dans l'ordre des idées, la transformation va graduellement, de station en station et d'une manière lente.

Revenons à M. Lafontaine. Nous sommes heureux de rencontrer en lui un homme positif, amant de la réalité, ennemi de l'illusion. Selon lui, le magnétisme ne devrait jamais s'éloigner du magnétisme direct. Selon lui, le somnambulisme, pour être trop vague et incertain, devrait être tenu à part dans le traitement des maladies; le proclamant plus nuisible qu'utile à la cause du magnétisme. Selon lui, il n'y a rien de surnaturel dans les effets magnétiques les plus extraordinaires et les plus surprenants; les faisant tous rentrer dans l'ordre des lois physiques naturelles, n'en excluant même pas le spiritisme, ni le phénomène de la table tournante. Nous aussi nous déplorons l'abus du somnambulisme, surtout dans des mains inexpérimentées ou d'individus de mauvaise foi, à cause de sa nature incertaine et variable qui excite trop facilement la fantaisie des masses et donne souvent lieu à des erreurs. C'est pour cela que le somnambulisme n'est peut-être pas une réalité; il n'est peut-être que le fils aîné du magnétisme! Pourquoi donc le négliger, quand bien d'autres principes ont eu besoin d'études longues et fatigantes pour s'élever à l'état de science?

Cependant quoique le somnambulisme soit incertain, M. Lafontaine est persuadé que lorsqu'on possède des somnambules dotées d'un vrai génie pour la diagnostique et pour le traitement des maladies, comme l'est Madame Anna d'Amico, l'art médical pourra toujours dire avoir fait une grande acquisition par le moyen du somnambulisme.

Michel GIORDANNO.



Guérisons, par M. Zaugg

M. Zaugg, notre élève dont nous avons parlé quelquefois, nous communique la relation de plusieurs guérisons qu'il a opérées en 1869, dont nous extrayons celles-ci.

Mme W., âgée de trente ans, avait eu à plusieurs reprises depuis quelques années, des suppressions de quatre, cinq et dix mois, qui lui occasionnaient des migraines, des crises nerveuses et même des congestions. A l'époque des menstrues qui ne se présentaient pas, Mme W. éprouvait des douleurs atroces dans le bas ventre.

Quelques magnétisations faites par M. Zaugg, ramenèrent la régularité du flux menstruel; et migraines, crises et douleurs disparurent entièrement. Mme W. n'a jamais, depuis un an quelle a été magnétisée, ressenti la plus petite de ces indispositions qui la faisaient cruellement souffrir.

Mlle de Ste-Croix éprouvait des douleurs rhumatismales dans les intestins, des insomnies, des douleurs violentes dans la vessie, avec une faiblesse des plus grandes, au point que souvent elle se trouvait dans l'impossibilité de marcher.

Mme de Ste-Croix fut guérie en trois mois par le magnétisme employé par M. Zaugg. La maladie datait de huit ans et avait résisté à tous les moyens pharmaceutiques employés.

Nous trouvons aussi la guérison d'une brûlure par l'eau bouillante sur une petite fille de sept ans, demeurant rue Cornavin. M. Zaugg, après avoir magnétisé l'enfant, fit appliquer des compresses d'eau magnétisée, qui non-seulement enlevèrent la douleur, mais qui empêchèrent les cloches de se former et de produire la suppuration.



Correspondance

Nous avons souvent dit que tout le monde pouvait magnétiser, qu'un homme, sans connaître les lois du magnétisme, pouvait même soulager et guérir son semblable, quand il en avait le désir. Nous avons indiqué comme preuves les expériences faites par les incrédules ; nous avons cité les mères et les nourrices qui, sans en avoir conscience, ont certainement dans bien des cas, magnétisé leurs enfants, leurs nourrissons, et les ont soulagés quand ils souffraient.

Nous nous permettons aujourd'hui d'en donner une nouvelle preuve que nous trouvons dans une lettre de quatre pages qui nous a été adressée ; ce long factum est vraiment curieux par plusieurs motifs que nos lecteurs comprendront.

En publiant cette lettre, nous pensons prouver que l'homme, tout ignorant qu'il soit du magnétisme comme de toute chose, possède en lui la faculté de soulager son semblable ; que tout homme, s'il a le pouvoir de procréer, de donner la vie, possède aussi le pouvoir de ranimer la vie qui s'éteint : il le fait aux dépens de la sienne en l'infusant dans l'être malade. C'est vrai; s'il soulage, il se fatigue; et dans un cas désespéré, les efforts qu'il fait pour rappeler son semblable à la vie, le font souvent tomber épuisé.

Mais, n'est-on pas heureux, en voyant ce brave M. *Demedy*, parvenir à soulager sa femme et la guérir. Il ne sait rien, mais qu'importe, *il veut,* et la voilà sur pied. Oui, tout homme possède en lui la faculté de soulager et de guérir.

Il ne lui faut pas à lui, comme aux médecins, des médicaments, des poisons.

Non, la nature en mère prévoyante, a tout fait pour lui. En lui laissant les passions, les vices, elle lui a donné le moyen de réparer tous les désordres que son libre arbitre lui laisse accomplir.

Le magnétisme, ou tel nom qu'on voudra lui donner, est plus puissant que tout ce que l'homme pourra inventer, car il est dans la nature.

Voici la lettre telle qu'elle nous a été adressée, sans que nous ayons changé un mot, une virgule.

LAFONTAINE.

DEMÉDY
rue de la tranchée
nº 89 à
poitiers
vienne, france

poitiers le 22 avril 1870

Monsieur Charle lafontaine
9 rue du mont blanc genéve

Jais lu dans votre Journal du magnetisme animal le nº de mars 1870 et Jai lu des article qui mont intéraisé; avant de Commansé Je dois vous faire Connaitre qui Je suis et Comme il ne vous Sera pas Dîfisile de le reconnaitre par mon manque dortografe et Joze le dire mon manque de fransais méme que Je nais Jamais aprix Je vous prie donc de mescuzer toute les faute que Je pourais introduire dans ma lettre et vous autorise la publication si Cela vous Convien ; Comme Je vous Considére Comme un homme de progrés et surtout pour la siense magnétique qui pour moi est bien loin encore de ses grande découverte humanitaire ; Je suis un simple ouvrier sans instruction et à 13 ans il ma falut aprendre l'etat de taillieur et Jeune Jais négligé la lecture ; Ce qui morait Baucoup dévelopé mes idée Car jais toujours été naturellement partisant de tout progrés ; enfain sesi vous importe peu excuzez moi ses détails et la liberté que je prend de vous écrire ; et dans ma petitesse pourait peutaitre servir à quelque personne bien pansante = Jais lu la Conféranse faite par Monsieur gabriel pélin le 20 feuvrier boulevard des Capucines il parle sur le magnétisme donc je veut trés peu parlé Car je poséde un peu la faculté Magnétique et je man oCupe que par sirconstanse umanitaire ; ausse Je ne me pause pas en savant magnétiseur vous norez pas de péne à le Croire ; et sepandant vous savez que Chaqun à ses Con-

victions et je suis de Ceux la je vais donc vous dire Ce que je Connais du magnétisme ; je ne les jamais lu que deux ou trois exsanplaire de votre journal que par lintermediaire dun de mes amis le docteur basset un de vos abonné ; sesi ma intéraisé ; dautanplus que je magnétisais sans lavoir apris ni méme vut aucune séanse magnétique ; vous allez peutaitre me dire Commant Cela se fait il ; et bien monsieur voila le fait ; un jour ma femme étant trais malade et fatigée des médesins ; et bien se jour était un dimanche au moment de diné ma femme se sant prise de soufrense trés forte au poin quel veut semétre au lit ; il faut me résigné a di seul ou pa dutout ; il me vien à lidée déseiyé à la magnétisé que je pourais peutaitre la gérir je lui propauze elle ne veut pas je persiste elle acsepte ; je fais quelque passe Comme javais entandu dire peutaitre 5 à 6 minute ; je demande à ma femme Commant elle se trouve elle me regarde sans répondre je resois un Coups dans le Cœur je Croiyais lavoir endormi les yeux ouver ; je la prand par le bras je laproChe de la Croisée ouverte la je renouvelle ma demande à ma femme Commant elle se trouve ; elle me dit quelle était Si heureuse quelle ne voulet pas me répondre ; je lui demande si elle dinera maintenant elle me dit ho oui nous avons diné elle na plus rien santi se jour la ; trés Contante et moi aussi davoir découver le magnétisme ; a Chaque fois d'epuis jais réusie voila monsieur Comme je suis venu magnétiseur ; seullemant monsieur ce qui ne rentre pas je Crois dans vos Croiyanse Cest que jétais sepirite avant détre magnétiseur et jele suis que par le sepiritisme à mon poin de vue Cest le magnétisme sepirituel Car je nais pas Ce que vous apélez la volonté je nais que le désir de faire le bien et je réusis ; Car je me Considére lintermédiaire dune puisanse au Culte ; et je me met à la volonté de cette puissanse ; qui dirige la destinée de lomme sur Cette terre si sien sé quil soit Car à mon poin de vue la Ciense progrésse tout tout Saprand par létude et par la pratique Celui qui Croit posédé le monopol de la Ciense ou de lindustrie quelqonque est un orgeullieux Carlhomme ne peut Connaitre la siense ni lin-

dustrie à fon Car le progrés na pas de limite et la vie de lhomme à une limite ; il ne peut donc pas Connaitre la limite du progrés puisquil en à pas ; ici est donc lorgeuil à Celui qui Saroge le monopol de tel ou tel Siense-nous devons Seullement respecter la Croiyense de Chaqun mais il nest défandu de Conbatre par les enseignemant et létudu de cequi Conduit à la lumiére de la vérité ; ainsi donc Mr pélin qui ne sépare le Sepiritisme du magnetisme que parse que ses adeptes le Separe il peut Se faire quil yet des sepirite quil let Separé mais moi je ne Suis pas de se nonbre et méme la plus grande partie des Sepirite que je Conaisse sons Comme moi ; Car Malgré la Siense Magnétique qui Sopoze au sepiritisine ; ou les Sepirite qui Sopoze au Magnétisme et bien il se trouve dans lerreur de par et dautre ; Car pour Connaitre une Choze il faut non pas Seullemant létudier mais il faut pratiquer avec fois et on arive à Connaitre la vérité Sans Cela imposible ; et Cest Ce que jais fait dépuis 8 ans je ne me suis pas Contanté de lire et dire Cela nes pas jais étudier et pratiqué le Sepiritisme jais pratiqué le magnétisme et je ne Sépare nullement lun de lautre au Contraire je Sertifie quil marche ensemble Malgré Ses négateur Car il Son fréres tous les deux et inSéparable ; Car il nous vienne tous les deux je le repéte du fluide universel ; que monsieur pélin le pratique lun et lautre il san randra Conte par lui méme ; et il poura le dévelopé dans ses dis Cours aprés la pratique Sans Cela pas de vérité posible ; = tant qua vous monsieur la fontaine je me rapelle que dans un de vos nunero de votre journal du magnétisme vous avez un peu Crétique monsieur Edoux rapor quil Célevet trop haut dans les nuage et bien vous avez eut tor de Crétiqué vous deviez vous borné à étudier et pratiquer Car Chaque fois que lon se permet de Crétiqué Ce que lon ne Connais on Commet une faute voila Ce que le Sepiritisme ma apris à discuté mais ne douté de rien Car tout est posible la discusion fait sortir la vérité ; je panse Monsieur que vous ne trouverez pas mauvais mes petite observations que je Crois utille dans lintérais de votre Siense — Sil vous fait

plésir de donné une plase dans votre journal à ses quelque ligne - aCompagné dune reponse Sela mefera plésir quelque soit la réponse — resevez monsieur mes Sinsére Salutations

DEMEDY.

Que pourrions-nous répondre à M. Demedy? rien qui pourrait le convaincre. Il nous fait la leçon, il a raison, car probablement, et pour lui c'est une certitude, il est beaucoup plus savant que nous, il connaît mieux le magnétisme, et il a causé avec des *Esprits* qui lui ont donné leur science. Nous courbons la tête et nous nous couvrons de cendre.



N° 5. Mai 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — La seconde vue, connaissance de l'avenir, prévisions (Œuvres posthumes d'Allan Kardec). — Guérison d'un engorgement dans les trompes utérines et les ovaires, par M. de la Tour (Extrait de l'Hermès). — Le Magnétisme pur et vrai, par Robert des Aulnes (Extrait du Magnétiseur universel). — Correspondance.

LA SECONDE VUE

Connaissance de l'avenir. — Prévisions

Si, dans l'état somnambulique, les manifestations de l'âme deviennent en quelque sorte ostensibles, il serait absurde de penser que, dans l'état normal, elle fût confinée dans son enveloppe d'une manière absolue, comme l'escargot renfermé dans sa coquille. Ce n'est point l'influence magnétique qui la développe ; cette influence ne fait que la rendre patente par l'action qu'elle exerce sur nos organes. Or l'état somnambulique n'est pas toujours une condition indispensable pour cette manifestation ; les facultés que nous avons vues se produire dans cet état, se développent spontanément dans l'état normal chez certains individus. Il en résulte pour eux la faculté de voir au delà des limites de nos sens ; ils perçoivent les choses absentes partout où l'âme étend son action ; ils voient, si nous pouvons nous servir de cette expression, à travers

la vue ordinaire, et les tableaux qu'ils décrivent, les faits qu'ils racontent, se présentent à eux comme par l'effet d'un mirage ; c'est le phénomène désigné sous le nom de *seconde vue.* Dans le somnambulisme, la clairvoyance est produite par la même cause ; la différence est que, dans cet état, elle est isolée, indépendante de la vue corporelle, tandis que, chez ceux qui en sont doués à l'état de veille, elle lui est simultanée.

La seconde vue n'est presque jamais permanente ; en général, ce phénomène se produit spontanément, à certains moments donnés, sans être un effet de la volonté, et provoque une espèce de crise qui modifie quelquefois sensiblement l'état physique : l'œil a quelque chose de vague ; il semble regarder sans voir ; toute la physionomie reflète une sorte d'exaltation.

Il est remarquable que les personnes qui en jouissent ne s'en doutent pas ; cette faculté leur paraît naturelle comme celle de voir par les yeux ; c'est pour eux un attribut de leur être, et qui ne leur semble nullement faire exception. Ajoutez à cela que l'oubli suit très-souvent cette lucidité passagère, dont le souvenir de plus en plus vague finit par disparaître comme celui d'un songe.

Il y a des degrés infinis dans la puissance de la seconde vue, depuis la sensation confuse jusqu'à la perception aussi claire et aussi nette que dans le somnambulisme. Il nous manque un terme pour désigner cet état spécial, et surtout les individus qui en sont susceptibles ; on s'est servi du mot *voyant*, et quoiqu'il ne rende pas exactement la pensée, nous l'adopterons jusqu'à nouvel ordre, faute de mieux.

Si nous rapprochons maintenant les phénomènes de la clairvoyance somnambulique de la seconde vue, on comprend que le voyant puisse avoir la perception des choses absentes ; comme le somnambule, il voit à distance ; il suit le cours des événements, juge de leur tendance, et peut, dans quelque cas, en prévoir l'issue.

C'est ce don de la seconde vue, qui, à l'état rudimentaire, donne à certaines gens le tact, la perspicacité, une sorte

de sûreté dans leurs actes, et que l'on peut appeler la justesse du coup d'œil moral. Plus développé, il éveille les pressentiments; plus développé encore, il montre les événements accomplis ou sur le point de s'accomplir; enfin, arrivé à son apogée, c'est l'extase éveillée.

Le phénomène de la seconde vue, comme nous l'avons dit, est presque toujours naturel et spontané; mais il semble se produire plus fréquemment sous l'empire de certaines circonstances. Les temps de crise, de calamité, de grandes émotions, toutes les causes enfin qui surexcitent le moral, en provoquent le développement. Il semble que la Providence, en présence de dangers plus imminents, multiplie autour de nous la faculté de les prévenir.

Il y a eu des voyants dans tous les temps et chez toutes les nations; il semble pourtant que certains peuples y soient plus naturellement prédisposés; on dit qu'en Écosse, le don de seconde vue est très-commun. Il se rencontre aussi fréquemment chez les gens de la campagne et les habitants des montagnes.

Les voyants ont été diversement envisagés selon les temps, les mœurs et le degré de civilisation. Aux yeux des gens sceptiques, ils passent pour des cerveaux dérangés, des hallucinés; les sectes religieuses en ont fait des prophètes, des sibylles, des oracles; dans les siècles de superstition et d'ignorance, c'étaient des sorciers que l'on brûlait. Pour l'homme sensé qui croit à la puissance infinie de la nature et à l'inépuisable bonté du Créateur, la double vue est une faculté inhérente à l'espèce humaine, par laquelle Dieu nous révèle l'existence de notre essence immatérielle. Quel est celui qui ne reconnaîtrait pas un don de cette nature dans Jeanne d'Arc et dans une foule d'autres personnages que l'histoire qualifie d'inspirés?

On a souvent parlé de tireuses de cartes qui disaient des choses surprenantes de vérité. Nous sommes loin de nous faire l'apologiste des diseurs de bonne aventure qui exploitent la crédulité des esprits faibles, et dont le langage ambigu se prête à toutes les combinaisons d'une imagination frappée; mais il n'y a rien d'impossible à

ce que certaines personnes faisant ce métier aient le don de la seconde vue, même à leur insu ; dès lors les cartes ne sont entre leurs mains qu'un moyen, qu'un prétexte, qu'une base de conversation ; elles parlent d'après ce qu'elles voient, et non d'après ce qu'indiquent les cartes qu'elles regardent à peine.

Il en est de même des autres moyens de divination, tels que les lignes de la main, le marc de café, les blancs d'œufs et autres symboles mystiques. Les signes de la main ont peut-être plus de valeur que tous les autres moyens, non point par eux-mêmes, mais parce que le soi-disant devin prenant et palpant la main du consultant, s'il est doué de la seconde vue, se trouve en rapport plus direct avec ce dernier, comme cela a lieu dans les consultations somnambuliques.

On peut placer les médiums voyants dans la catégorie des personnes jouissant de la double vue. Comme ces derniers, en effet, les médiums voyants croient voir par les yeux, mais en réalité c'est l'âme qui voit, et c'est la raison pour laquelle ils voient tout aussi bien les yeux fermés que les yeux ouverts ; il s'ensuit nécessairement qu'un aveugle pourrait être médium voyant tout aussi bien que celui dont la vue est intacte. Une étude intéressante à faire serait de savoir si cette faculté est plus fréquente chez les aveugles. Nous serions porté à le croire, attendu qu'ainsi qu'on peut s'en convaincre par l'expérience, la privation de communiquer avec l'extérieur, par suite de l'absence de certains sens, donne en général plus de puissance à la faculté d'abstraction de l'âme, et par conséquent plus de développement au sens intime par lequel elle se met en rapport avec le monde spirituel.

Les médiums voyants peuvent donc être assimilés aux personnes qui jouissent de la vue spirituelle ; mais il serait peut-être trop absolu de considérer ces dernières comme des médiums ; car la médiumnité consistant uniquement dans l'intervention des esprits, ce qu'on fait par soi-même ne peut être considéré comme un acte médianimique. Celui qui possède la vue spirituelle voit par son

propre esprit, et rien n'implique dans l'essor de sa faculté la nécessité du concours d'un esprit étranger.

Ceci posé, examinons jusqu'à quel point la faculté de la double vue peut nous permettre de découvrir les choses cachées et de pénétrer l'avenir!

De tout temps les hommes ont voulu connaître l'avenir, et l'on ferait des volumes sur les moyens inventés par la superstition pour soulever le voile qui couvre notre destinée. En nous la cachant, la nature a été fort sage; chacun de nous a sa mission providentielle dans la grande ruche humaine, et concourt à l'œuvre commune dans sa sphère d'activité. Si nous savions d'avance la fin de chaque chose, nul doute que l'harmonie générale n'en souffrît. Un avenir heureux, assuré, ôterait à l'homme toute activité, puisqu'il n'aurait besoin d'aucun effort pour arriver au but qu'il se propose : son bien-être ; toutes les forces physiques et morales seraient paralysées, et la marche progressive de l'humanité serait arrêtée. La certitude du malheur aurait les mêmes conséquences par l'effet du découragement ; chacun renoncerait à lutter contre l'arrêt définitif du destin. La connaissance absolue de l'avenir serait donc un présent funeste qui nous conduirait au dogme de la fatalité, le plus dangereux de tous, le plus antipathique au développement des idées. C'est l'incertitude du moment de notre fin ici-bas qui nous fait travailler jusqu'au dernier battement de notre cœur. Le voyageur, entraîné par un véhicule, s'abandonne au mouvement qui doit le mener au but, sans songer à le faire dévier, parce qu'il sait son impuissance ; tel serait l'homme qui connaîtrait sa destinée irrévocable. Si les voyants pouvaient enfreindre cette loi de la Providence, ils seraient les égaux de la divinité; aussi telle n'est point leur mission.

Dans le phénomène de la double vue, l'âme étant en partie dégagée de l'enveloppe matérielle qui borne nos facultés, il n'y a plus pour elle ni durée, ni distances; embrassant le temps et l'espace, tout se confond dans le présent. Libre de ses entraves, elle juge les effets et les

causes mieux que nous ne pouvons le faire ; elle voit les conséquences des choses présentes et peut nous les faire pressentir ; c'est dans ce sens qu'on doit entendre le don de prescience attribué aux voyants. Leurs prévisions ne sont que le résultat d'une conscience plus nette de ce qui existe, et non une prédiction de choses fortuites sans lien avec le présent ; c'est une déduction logique du connu pour arriver à l'inconnu, qui dépend très-souvent de notre manière de faire. Lorsqu'un danger nous menace, si nous sommes avertis, nous sommes à même de faire ce qu'il faut pour l'éviter ; libre à nous de le faire ou de ne le pas faire.

En pareil cas, le voyant se trouve en présence du danger qui nous est caché ; il le signale, indique le moyen de le détourner, sinon l'événement suit son cours.

Supposons une voiture engagée sur une route aboutissant à un gouffre que le conducteur ne peut apercevoir ; il est bien évident que si rien ne vient la faire dévier, elle ira s'y précipiter ; supposons, en outre, un homme placé de manière à dominer la route à vol d'oiseau ; que cet homme, voyant la perte inévitable du voyageur, puisse l'avertir de s'arrêter ou de se détourner à temps, le danger sera conjuré. De sa position dominant l'espace, il voit ce que le voyageur, dont la vue est circonscrite par les accidents de terrain, ne peut distinguer ; il peut voir si une cause fortuite va mettre obstacle à sa chute ; il connaît donc d'avance l'issue de l'événement et peut la prédire.

Que ce même homme, placé sur une montagne, aperçoive au loin, sur la route, une troupe ennemie se dirigeant vers un village qu'elle veut mettre en feu ; il lui sera facile, en supputant l'espace et la vitesse, de prévoir le moment de l'arrivée de la troupe. Si, descendant au village, il dit simplement : *A telle heure le village sera incendié ;* l'événement venant à s'accomplir, il passera, aux yeux de la multitude ignorante, pour un devin, un sorcier, tandis qu'il a tout simplement vu ce que les autres ne pouvaient voir, et en a déduit les conséquences.

Or le voyant, comme cet homme, embrasse et suit le cours des événements ; il n'en prévoit pas l'issue par le don de la divination ; il la voit ! il peut donc vous dire si vous êtes dans le bon chemin, vous indiquer le meilleur, et vous annoncer ce que vous trouverez au bout de la route ; c'est pour vous le fil d'Ariane qui vous montre la sortie du labyrinthe.

Il y a loin de là, comme on le voit, à la prédiction proprement dite telle que nous l'entendons dans l'acception vulgaire du mot. Rien n'est ôté au libre arbitre de l'homme qui reste toujours maître d'agir ou de ne pas agir, qui accomplit ou laisse accomplir les événements par sa volonté ou par son inertie ; on lui indique le moyen d'arriver au but, c'est à lui d'en faire usage. Le supposer soumis à une fatalité inexorable pour les moindres événements de la vie, c'est le déshériter de son plus bel attribut : l'intelligence ; c'est l'assimiler à la brute. Le voyant n'est donc point un devin ; c'est un être qui perçoit ce que nous ne voyons pas ; c'est pour nous le chien de l'aveugle. Rien ici donc ne contredit les vues de la Providence sur le secret de notre destinée ; c'est elle-même qui nous donne un guide.

Tel est le point de vue sous lequel doit être envisagée la connaissance de l'avenir chez les personnes douées de la double vue. Si cet avenir était fortuit, s'il dépendait de ce que nous appelons le hasard, s'il ne se liait en rien aux circonstances présentes, nulle clairvoyance ne pourrait le pénétrer, et toute prévision, dans ce cas, ne saurait offrir aucune certitude. Le voyant, et nous entendons par là le véritable voyant, le voyant sérieux, et non le charlatan qui le simule, le véritable voyant, disons-nous, ne dit point ce que le vulgaire appelle la bonne aventure ; il prévoit l'issue du présent, rien de plus, et c'est déjà beaucoup.

Que d'erreurs, que de fausses démarches, que de tentatives inutiles n'éviterions-nous pas, si nous avions toujours un guide sûr pour nous éclairer ; que d'hommes sont déplacés dans le monde pour n'avoir pas été lancés

sur la route que la nature avait tracée à leurs facultés? Combien échouent pour avoir cédé à des entraînements pernicieux, ou pour avoir suivi les conseils d'une obstination irréfléchie! Une personne clairvoyante eût pu leur dire : « N'entreprenez pas telle chose, parce que vos facultés intellectuelles sont insuffisantes, parce qu'elle ne convient ni à votre caractère, ni à votre constitution physique, ou bien encore parce que vous ne serez pas secondé selon la nécessité; ou bien encore parce que vous vous abusez sur la pórtée de cette chose, parce que vous rencontrerez telle entrave que vous ne prévoyez pas. Dans d'autres circonstances, elle eût dit: « Vous réussirez dans telle chose, si vous vous y prenez de telle ou telle manière; si vous évitez telle démarche qui peut vous compromettre. » Sondant les dispositions et les caractères, elle eût dit: « Méfiez-vous de tel piége qu'on veut vous tendre; » puis, elle eût ajouté : « Vous voilà prévenu, mon rôle est fini ; je vous montre le danger; si vous succombez, n'accusez ni le sort, ni la fatalité, ni la Providence, mais vous seul. Que peut le médecin, quand le malade ne tient nul compte de ses avis? »

ALLAN KARDEC.
(Œuvres posthumes.)

Nous avons tiré cet article de la *Revue spirite* journal d'études psychologiques.

GUÉRISON
d'un engorgement dans les trompes utérines et les ovaires, à la suite d'une fausse-couche.

Nous donnons aujourd'hui la relation d'une guérison fort remarquable que nous trouvons dans le premier volume de *l'Hermès :*

« Mme Theveny, âgée de trente-deux ans, d'une consti-
« tution trés-forte, fit le 22 Octobre 1821, une fausse-

« couche de trois mois, dont les suites ont été très-fâcheuses. Un mois après, elle a été atteinte du choléra « morbus, avec une fièvre gastrique qui l'a retenue au lit « six semaines, et dont elle n'a pu obtenir une parfaite « guérison. Depuis ce temps-là elle a toujours éprouvé de « grandes douleurs dans toute la cavité abdominale, et « surtout dans le corps de l'utérus et de ses dépendances, « ce qui était suffisamment annoncé par des pertes qui « arrivaient trois ou quatre fois par mois. Sa santé a été « très-faible jusqu'au 4 Juin 1822, que de nouveaux symp-« tômes se sont annoncés par de grandes douleurs d'es-« tomac et des coliques de ventre, accompagnées d'une « légère perte. On a fait appeler un accoucheur, qui a été « surpris de la faiblesse qui était résultée d'une si faible « perte de sang; car à peine y en avait-il une palette et « demie; ce qui lui fit croire que cette dame était enceinte. « Peu à peu ses maux se sont calmés et ont été remplacés « par des vomissements de sang très-fréquents, des dou-« leurs d'estomac, de grandes douleurs de poitrine et de « reins, ainsi que de l'utérus, et toujours quelques petites « pertes sanguinolentes qui lui occasionnaient un très-« grand échauffement dans les parties internes. Le sang « se portait ordinairement sur les parties hautes. — Elle « avait perdu tout à fait l'appétit et le sommeil. Le lit de-« venait insupportable et augmentait ses maux à un tel « point, qu'elle n'y pouvait rester que peu de temps. Ces « affreuses douleurs ne l'avaient point quittée, lorsqu'au « mois d'Août on la fit sortir pour passer la soirée chez « des amis, où elle a été surprise d'une attaque de nerfs : « elle est devenue immobile de tous ses membres. On a « fait appeler plusieurs médecins et accoucheurs, qui « n'étaient point d'accord sur son genre de maladie : les « uns prétendaient que c'était le sang; d'autres qu'elle « était attaquée de la poitrine; et l'accoucheur, qui déjà « avait cru l'avoir laissée enceinte dans le mois de Juin, « trouva que son assertion était confirmée par le dévelop-« pement de l'abdomen et l'accroissement du corps de « l'utérus. Il voyait dans cet état de grossesse la seule

« cause des grands maux de reins et des douleurs de « cuisses. La cuisse droite surtout occasionnait plus de « souffrances, et sa déviation à droite lui faisait soupçon- « ner que l'enfant portait sur les nerfs sacro-iliaques.

« Un seul médecin S. a cru, avec plus de raison, de- « voir lui ordonner des potions calmantes, des bains et un « large vésicatoire qu'il a fait appliquer sur toute la région « sacro-lombaire, ce qui a très-bien réussi pour les mem- « bres; mais pour les autres parties malades, il paraissait « ne pas espérer de guérison, dans la persuasion où il était « que la maladie provenait d'un engorgement dans l'ovaire « et la trompe droite, engorgement qui devenait presque « incurable à cause du laps de temps qui s'était écoulé « depuis sa formation. Mme Theveny, depuis six mois, était « d'une si grande faiblesse, qu'elle se trouvait mal jusqu'à « trois fois par jour; elle ne pouvait plus souffrir sur elle « aucun vêtement qui la gênait, et elle était si fatiguée, « qu'elle ne voulait plus voir aucune personne de l'art. »

C'est dans cet état de maladie, après deux ans de souffrances, que la curiosité plutôt que tout autre sentiment lui a fourni l'occasion de mettre en usage le magnétisme animal. M. De Latour continue :

« Le 7 Novembre 1823, à onze heures du matin, M. de Lascases me présenta Mme Theveny, âgée de trente-quatre ans demeurant rue du Bac, 48. Cette dame m'avoua franchement qu'elle n'avait aucune confiance au magnétisme, mais qu'entraînée par les sollicitations de M. de Lascases et un peu de curiosité, elle s'était déterminée à venir consulter une personne qu'on disait endormie.

« En attendant la somnambule, je proposai à Mme Theveny de la magnétiser. Elle sourit à cette proposition et y consentit. Je dirigeai ma main vers la région épigastrique, ayant soin de ne pas la toucher; je lui fis éprouver des effets que je faisais cesser et que je reproduisais à volonté.

« Satisfait de ce premier essai, je m'assieds vis-à-vis d'elle pour la magnétiser entièrement. Bientôt ses yeux se fermèrent, elle s'endormit et devint somnambule. Je lui or-

donnai de s'occuper de sa maladie et des remèdes nécessaires à sa guérison. Je voulus la laisser écrire elle-même les yeux fermés, mais voyant la difficulté qu'elle éprouvait, je l'arrêtai à la cinquième ligne, et me mis à écrire sous sa dictée.

« Engorgement dans les ovaires et dans les trompes, « occasionné par une fausse-couche faite il y a deux ans. « C'est cela qui refoule le sang dans toutes les parties supé« rieures, et qui donne le malaise ordinaire. Le sang « s'arrête dans l'artère supérieure, le sang est épais et se « renouvelle difficilement; il se porte sur les nerfs et « empêche les digestions de se faire; par suite de cet « accident, le pylore est gonflé et ne peut supporter le « corset. La partie latérale droite étant la plus malade, elle « influe sur la cuisse droite et lui donne des douleurs par « la communication du nerf sacro-lombaire. »

« Il faut prendre le matin un lavement avec du son, « deux bains à 27 degrés jusqu'au pylore seulement, y « rester trois quarts d'heure. Il faut alterner ces bains « avec les lavements.

« Infusion de cerfeuil et de quelques feuilles de chico« rée sauvage; en boire dans la journée, et surtout le « matin à jeun. Boire peu de vin pendant le repas, et « préférer l'eau de seltz à l'eau ordinaire. Manger peu à « la fois et souvent des choses rafraîchissantes et de fa« cile digestion.

« Revenir demain pour se faire magnétiser. »

« Mme Theveny, éveillée après une heure de sommeil, ne se souvint de rien, et parut étonnée de l'ordonnance que je lui présentai. Elle m'assura qu'elle croyait que j'avais très-bien défini sa maladie, qu'elle sentait que tout cela pouvait être et qu'elle était disposée à faire des remèdes aussi simples. Ce ne fut qu'après lui avoir montré son écriture qu'elle crut à la possibilité d'avoir été elle-même son médecin.

« Le lendemain, elle arriva avec M. de Lascases; elle s'était assez bien portée; mais assiégée continuellement

par le souvenir de ce qui s'était passé la veille, elle avait peu dormi.

« Elle me fit mille questions, prétendit que je ne pourrais pas l'endormir si elle s'y opposait fortement. Je lui répondis que ce serait plus facile que la première fois, et que lorsqu'elle serait bien sur ses gardes, je commencerais. Dès mon premier regard, ses yeux se troublèrent; elle les ferma; sa tête se pencha et le sommeil somnambulique suivit promptement.

« Je profitai de ce premier moment pour la magnétiser sur la région malade : le bien-être et la satisfaction qu'elle éprouvait étaient peints sur sa figure. Elle nous dit avoir déjà commencé le traitement qu'elle s'était ordonné, qu'elle le continuerait encore quelques jours; se félicita de sa prochaine guérison, et observa *que les remèdes ne faisaient qu'aider mon action, et qu'à la rigueur on pourrait s'en passer.* — « Votre main sur la partie malade, « ajouta-t-elle, me fait un bien que je ne saurais exprimer. Vous avez probablement vu poser des ventouses « sèches, qui ne sont autre chose qu'un verre que l'on « renverse sur une blessure après y avoir mis un peu « d'étoffe enflammée : on voit alors le sang jaillir avec « force dans le verre et l'en remplir. Eh bien! votre main « produit sur mon sang un effet encore plus fort; vous ne « devez donc pas être étonné que mon engorgement soit « presque dissous. »

« Voyant ma malade satisfaite et disposée à causer, je la mis en rapport avec M. de Lascases au sujet du voyage qu'il devait faire. Je la réveillai à son grand regret; car, comme toutes les malades, elle se trouvait heureuse dans ce sommeil.

« Quand Mme Theveny revint, elle me dit que la nuit avait été bonne, qu'elle n'avait ressenti aucune douleur, et que, sans cesser d'être dans l'étonnement de faits aussi extraordinaires, l'agitation de son esprit avait fait place à une entière confiance au magnétisme.

« Lorsque je l'eus endormie, elle me prévint que l'engorgement se dissiperait entièrement par une perte qui se

déclarerait le lendemain, quoique l'époque mensuelle ne dût arriver que dans une vingtaine de jours.

« Je lui demandai si, en provoquant plus tôt cette crise, j'avancerais la guérison; sa réponse ayant été positive, je fis un signe à M. de Lascases, qui me comprit: au bout de quelques instants, un sourire de la malade, accompagné d'un air embarrassé, me fit connaître que j'avais réussi; malgré que je m'en crusse parfaitement certain, j'insistai pour qu'elle me le dise positivement. Enfin, après m'avoir répondu vaguement plusieurs fois, elle finit par s'expliquer clairement, et témoigna son étonnement pour ce qu'elle appelait une grande force magnétique. Voulant accroître sa confiance en cette puissance, je fis, sans la prévenir de mon intention, diverses expériences; ainsi tout en plaisantant, je lui faisais à volonté, et malgré elle, fermer les mains, prendre une position quelconque; tantôt je soumettais son esprit à différentes illusions, telle que de croire que je lui perçais la main avec le doigt; que le petit chien qui était sur ses genoux avait un collier, quoique réellement il n'en eût pas: illusions que je pouvais étendre sur tout autre objet avec la plus grande facilité.

« J'avais dit à M. de Lascases que l'effet produit sur le bras de la malade en somnambulisme, pouvait avoir lieu pendant l'état de veille; je le lui prouvai plusieurs fois, à son grand étonnement, et plus encore à celui de M. Theveny, qui ne pouvait en croire ses sensations. Il était deux à trois heures de l'après-midi lorsque nous nous séparâmes.

« A minuit, je reçus une lettre de Mme Theveny, elle me prévenait qu'une perte sanguine très-considérable la forçait de garder la chambre, et qu'elle ne pourrait se rendre chez moi le lendemain, ainsi qu'elle me l'avait promis. Un passage de la lettre ainsi conçu: « Je suis malade, grâce à vous; ces engorgements, etc... » le point terminatif de la phrase, qui finissait au mot *malade*, ayant été oublié, je lus tout naturellement: « *je suis malade grâce à vous;* » et je n'y vis qu'un reproche occasionné par la

frayeur que devait faire naître un accident inattendu ; car j'avais commis la faute grave d'omettre de prévenir la malade que la crise, qui déjà avait commencé à s'effectuer chez moi, étant le résultat du traitement magnétique, il n'y avait rien à redouter de la suite de cette évacuation. Ayant quelquefois produit des effets à distances, et pensant que dans cette circonstance il serait très-utile à Mme Theveny de recevoir l'influence magnétique dans son lit, où je présumais qu'elle devait être à une heure aussi avancée, j'essayai ce mode pendant un quart d'heure ; il était minuit et quart lorsque je cessai mon action. J'écrivis de suite un billet pour envoyer le matin savoir des nouvelles de ma malade et lui demander son heure pour l'aller voir.

« Le matin, ayant reçu des nouvelles satisfaisantes de l'état de Mme Theveny, je ne me rendis chez elle qu'à une heure et demie ; elle m'apprit qu'elle avait été extrêmement effrayée de se voir atteinte, à dix heures du soir, d'une perte foudroyante (telle fut son expression) ; mais que les divers phénomènes dont elle avait été témoin depuis plusieurs jours, la consultation donnée en dormant, dont une partie écrite par elle étant en sommeil, son bras immobile à ma volonté, la cessation de ses souffrances, etc., avaient bouleversé ses idées au point de lui faire croire à la possibilité de choses plus extraordinaires encore; elle m'assura que sa confiance en moi était telle, qu'elle avait résisté aux sollicitations de son mari qui voulait envoyer chercher le médecin ; elle lui avait dit, ainsi qu'aux personnes qui l'entouraient, que cet événement devait arriver, et qu'elle n'en avait aucune inquiétude. Cependant, ajouta-t-elle, j'ai eu quelquefois des moments où ma tranquillité s'ébranlait, *vers le minuit* surtout ; ma garde étant près de mon lit, causait avec moi ; il me prit une faiblesse, mes yeux se fermèrent, je me trouvai mal plusieurs fois : on me faisait revenir avec de l'éther, mais inutilement ; je succombais de suite. Enfin s'étant aperçu que j'étais tranquille en cet état, on m'y laissa ; et je dormis sans interruption jusqu'à neuf heures du matin, qu'on m'éveilla

pour me remettre votre lettre, qui m'a fait le plus grand plaisir.

« Mais une chose qui m'étonne encore plus que tout ce que je viens de vous dire, c'est que la perte que j'ai eue, et qui aurait dû m'accabler, ne m'a fait aucun mal, et qu'en ce moment je n'éprouve aucune faiblesse, qui m'est très-ordinaire lors de mes époques. Il en était de même cette nuit; je n'éprouvais aucun malaise quand je perdais connaissance, et j'étais tellement occupée *de vous*, qu'il me semblait vous voir devant moi. »

« Cette narration me faisait d'autant plus de plaisir, qu'elle n'était nullement provoquée; je félicitai Mme Theveny de sa confiance en moi; je l'assurai que tout ce qui était arrivé depuis la dernière séance n'avait sa cause que dans le magnétisme.

« Pour moi, quoique j'en fusse bien certain, je désirais me l'entendre dire par ma malade en somnambulisme.

« Lorsque je l'eus endormie, je l'interrogeai sur ce sujet; elle dit que c'était mon *action magnétique* qu'elle avait éprouvée à minuit; que son sommeil du reste de la nuit avait été à moitié somnambulique et lui avait fait beaucoup de bien. Elle m'assura que la perte qu'elle avait eue n'avait pas été trop forte, et qu'il ne fallait ni la provoquer, ni chercher à l'arrêter; qu'elle durerait encore pendant trois jours, mais que *la maladie était entièrement guérie*; que les engorgements étaient dissous, et que la faiblesse et le relâchement des parties malades diminueraient peu à peu sans aucun remède; que le magnétisme seul suffirait, et donnerait du ton à toutes ces parties.

« En effet, la guérison de Mme Theveny fut parfaite, elle n'eut jamais aucun ressentiment de toutes les souffrances qu'elle avait éprouvées.

« De La Tour. »



Le Magnétisme Pur et Vrai, dédié à son Fondateur (1).

« Que dire de cette science ? Mais, selon moi, le mot science n'est pas celui qui lui convient. C'est un des dons que le Seigneur a daigné accorder à l'homme ; heureux celui qui, dans son âme, comprend l'immensité et qui la répand sur ses frères comme une urne remplie de dictame !

« Science, est une chose exacte que les intelligences supérieures, que les travaux poursuivis laborieusement mènent très-haut et très-loin, surpassant souvent leurs devanciers, font éclore de nouvelles vermeilles. Mais tout cela vient du cerveau et n'a aucune analogie avec le moral.

« Tandis que tout ce qui émane du cœur n'a pas de limites, car avec son intuition divine il comprend les choses divines, qui, parfois même, lui sont révélées ; qu'il est à plaindre, hélas, celui qui doute !

« Le Christ n'a point enseigné le magnétisme ; on enseigne dans les écoles, mais on n'enseigne pas la foi, la charité, fleurs divines qui éclosent dans les âmes d'élite ; Jésus n'a pas dit : faites ceci ou cela, il a dit : imitez-moi, et répandez par le monde ce que vous avez vu ; faites le bien, la force, la lumière seront en vous ; qui fait le bien en est adorablement récompensé par la voix de sa conscience, voix puissante qu'on ne doit jamais faire taire. Malheur ! oh malheur à celui qui ne veut plus l'écouter ! de là découlent tous les crimes qui ensanglantent le monde !

« Le magnétisme est donc un don merveilleux, alors que l'âme, pénétrée du désir de soulager son semblable donne aux mains qui en sont les agents, un pouvoir suprême, et par ces conducteurs admirables rend la force épuisée, ranime la vie près de s'éteindre, et détruit les principes morbides qui torturent, font languir, souvent

(1) Extrait du *Magnétiseur universel*.

un long temps avant de mourir, et devant lesquels la médecine, cette haute science, reste parfois bien impuissante.

« Si le magnétisme n'a pas toujours de résultats sublimes, c'est alors qu'il est administré par des mains seules, et qu'il n'a pas cette âme qui, foyer ardent et divin, peut avec ses étincelles, ses élans, arriver jusqu'à cette autre âme alanguie par la souffrance, et lui souffler l'espérance avec des forces puisées en haut.

« Tout se perd, s'éteint faute de croyance, de persévérance, de foi, et si la Société du Magnétisme s'est écroulée par la base, c'est que la foi s'était envolée ; avec la foi, la puissance, et de basses et haineuses jalousies ont étouffé les nobles sentiments qui doivent toujours animer un magnétiseur.

« Le feu sacré s'est éteint comme à l'église d'Ara-Cœli le feu sacré des vestales, et, désormais, dispersées dans l'univers, ces âmes divines et rares pleurent le royaume où leur flamme allait consoler et vivifier d'autres âmes, telles les turquoises malades de nostalgie soupirent après les montagnes du Pinnistan.

Mais non, rien encore n'est perdu ; je connais, je puis signaler de ces fois vives, de ces âmes d'élite, que rien n'a pu ébranler, que rien n'a pu corrompre et qui sont sorties pures, ardentes, du creuset de la misère et de la lutte.

En vain, la perte de la position, la calomnie, la faim qui creuse les joues, les pleurs qui enfoncent les yeux dans leurs orbites, les méchants qui vous torturent et vous brisent, comme autrefois l'estrapade disloquait vos membres ; la foi efface la souillure dont on veut vous faire un linceul, et cet apôtre dont je parle, dont on a voulu faire une victime, l'auto-da-fé ayant été allumé plusieurs fois, est resté debout, quoique épuisé, souvent prenant au ciel la puissance et la force qu'il a semées sur son chemin rempli d'épines.

« Il sera récompensé, car il a bien souffert.

« Il a aidé de ses conseils, il a lancé dans la vraie voie

bien des gens égarés aux carrefours des routes, il a donné de sa vie pour en infiltrer aux malades, il a donné de sa bourse, alors même qu'il n'avait pas, s'imposant les plus cruelles privations pour empêcher des amis de succomber! et d'aucuns de ceux aidés par lui ont fait comme le serpent du laboureur... il n'en a pas moins poursuivi son œuvre humanitaire, après avoir précédemment rempli pendant vingt ans sa carrière d'éditeur propagandiste, au milieu de mille persécutions

« Heureusement pour nous qu'il n'est pas seul, et qu'à bien chercher il y a encore quelques perles fines,et que la fontaine de foi coule toujours vive, abondante, pour celui qui veut y puiser, se régénérer, il sera transfiguré, moins souffrant, plus croyant : le monde en deviendra meilleur et les hommes plus heureux, car la beauté de l'âme se reflète au dehors.

« Une autre et importante question, de laquelle je veux et dois entretenir mes lecteurs bien aimés, c'est celle du somnambulisme, qu'on se plait à *nier* de toutes parts ; c'est la mode... pour paraître esprit fort, il faut détruire ; quelle petitesse que cette force-là ! Sans doute, on ne doit pas tout admettre sans s'être assuré et faire comme les moutons de Panurge. mais il faut se rendre à l'évidence.

« Les vraies, les lucides somnambules sont rares, pourtant il en existe ; j'en connais quelques-unes dont les consultations sont admirables, Mmes Louise Berthe et Abel, et qui a entendu feu Mme Fleurquin, conserve un profond souvenir des résurrections qu'elles a faites, des problèmes qu'elle a résolus, des merveilles qu'elle a découvertes.

« Qu'étaient donc les sibylles antiques, les prophètes, les voyants, sinon ce don sublime d'extase, de seconde vue, qui franchit les distances, perce les murs, sonde les cœurs, fouille dans le passé et s'élance dans l'avenir? Beaucoup de ces douteurs auraient peur sans doute qu'on ne lût dans leur *in petto*, et qu'on y découvrît des sentiments impurs.... mais sous cette écorce qui

nie, ils se mentent à eux-mêmes et aux autres, ils croient et tremblent !

« Cette seconde vue, aussi rare que précieuse, a fait d'immenses découvertes, a guéri bien des malades avec des herbes salutaires, a cicatrisé bien des plaies morales et physiques, a dévoilé bien des crimes, signalé des assassins, et rendu d'innombrables services à l'humanité.

« En admettant que beaucoup aient un voile et mentent à l'endroit de leurs visions, est ce une raison pour douter de cette faculté, et affirmer qu'il n'y a pas de somnambules ? Faut-il donc nier l'or, parce qu'il y a du cuivre ? Faut-il nier la vertu, parce qu'il y a des vices ? l'honnêteté, parce qu'il y a des voleurs ? l'âme noble et sympathique, parce qu'il y a des égoïstes ? Faut-il nier le courage parce qu'il y a des lâches ? Faut-il nier Dieu, parce qu'il y a des athées ?

« Non, ne croyons pas aveuglément, la sottise, l'ignorance seules en sont capables, mais croyons à tout ce qui est vrai, beau, consolant, imitons ceux que rien n'arrête dans la route remplie de ronces, trop souvent, hélas ! et guidés par un phare lumineux, prêtent secours aux malheureux, les relèvent de l'abîme où ils sont tombés, et sans attendre de reconnaissance, sont honteux du bien qu'ils ont fait : parfum précieux qui s'élève dans le grand encensoir du ciel.

« Si Dieu mesure le vent à la brebis tondue, il bénit ceux qui le servent en soulageant leur prochain ; voyez la santé du baron du Potet, malgré les travaux de sa vie, voyez M. Le Gallois, résistant à toutes ses épreuves, et tant d'autres dont la vie a été soutenue et prolongée à cause qu'ils soutenaient et prolongeaient la vie des autres.

« Voilà le magnétisme qui vient d'en haut comme tout ce qui est grand et noble ; allez magnétiseurs, comprenez mieux votre mission, qui doit être sainte, n'ayez qu'une âme, donnez-vous la main ; que votre foi, centuplée par celle de vos jeunes frères, vous fasse accomplir des miracles, et ne vous dévorez pas les uns les autres, comme Saturne fit de ses enfants pour régner seul ; suivez la

bannière de Jésus, de Mesmer, et que leurs grands noms vous réunissent enfin. Ainsi soit-il ! Liesse et santé à mes amis lecteurs !

« ROBERT DES AULNES. »

Correspondance

Monsieur,

J'ai apprécié vos ouvrages sur le magnétisme, intitulés : *L'Art de magnétiser* ou *magnétisme animal.*

Vu (3me édition) toutes les guérisons que vous avez pu émettre sur les sourds et muets et autres maladies, en indiquant clairement les noms des individus, leurs numéros, la rue et l'année de la guérison ;

Je me suis adressé chez quelques pharmaciens des villes les plus proches, pour leur demander du **fluide magnétisme animal,** ou autrement dit **fluide vital**; aucun d'eux n'en tient, il m'ont répondu que pour cela il fallait écrire à Paris.

Mais ayant vu dans l'impression de vos ouvrages, vous publiez que vous avez parcouru l'Italie pendant trois ans et que vous résidez à Genève (depuis 19 ans). Maintenant je m'adresse à vous pour sécurité, veuillez donc me dire si vous pouvez m'envoyer **du fluide pour le magnétisme,** ou si vous avez quelque correspondance pour m'en procurer.

Indiquer les prix de vos flacons et le mode de paiement.

Veuillez, au reçu de la présente, m'en accuser réception.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mon parfait dévouement.

RICHEZ ZULMA,
à Corbeil, par Somsois (Marne, France).

N° 6. Juin 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

AVIS

L'intérêt des obligations du journal *Le Magnétiseur*, échu le premier Juillet 1870, sera payé à présentation du coupon, dès le premier Juillet, de onze heures à midi, rue du Mont-Blanc, 9.

Le tirage des dix obligations qui doivent être remboursées le premier Juillet 1870, se fera devant les porteurs des obligations, le cinq Juillet, à onze heures précises, rue du Mont-Blanc, 9.

Le remboursement aura lieu immédiatement.

Les personnes qui n'habitent pas Genève peuvent remettre leurs titres à un mandataire qui pourra alors assister au tirage.

Nous engageons les abonnés qui n'ont point encore soldé leur abonnement, à bien vouloir nous en faire passer le montant.

Nous reprenons dès aujourd'hui la régularité dans l'envoi de notre journal, que de trop grandes occupations et plusieurs indispositions personnelles nous avaient fait interrompre.

Nous nous sentons d'autant plus forcé de le faire, malgré nos grandes fatigues, qu'il y a peu ou point de journaux du magnétisme, et que tous les magnétiseurs qui

nous avaient promis leur concours au commencement de l'année, nous ont abandonné sans nous envoyer un seul article.

Nous ne leur en faisons pas un reproche, mais nous le regrettons, car nous voyons avec chagrin, que le magnétisme semble abandonné par ses plus zélés partisans.

Du magnétisme dans les maladies aiguës et chroniques

Le magnétisme est bien réellement le moyen de guérison le plus puissant que l'homme ait à sa disposition, non-seulement pour les maladies nerveuses, — comme les médecins condescendent à le reconnaître, — mais encore pour les maladies chroniques et même aiguës. Les succès sont là pour constater d'une manière irrécusable cette force unique, presque divine, qui réside chez l'homme, et à laquelle aucun mal ne peut résister.

Si parfois une guérison n'est pas obtenue, ce n'est pas que le magnétisme lui-même n'ait pu la produire ; non, c'est à d'autres causes que l'on doit attribuer un insuccès qui dépend tantôt du malade tantôt du magnétiseur.

Ainsi, c'est au malade d'abord, qui, impatient de souffrir, perd l'espérance en ne sentant point de soulagement dès les premières séances, et qui bientôt se décourage et suspend le traitement magnétique, au moment où, avec un peu de persévérance, il allait atteindre le but. Cela tient à ce que ces malades, qui n'ont d'autres connaissances de la science à laquelle il s'adressent, que pour avoir entendu parler de certaines guérisons merveilleuses et presque instantanées obtenues par ce moyen, s'imaginent qu'ils doivent inévitablement ressentir des effets analogues, sans tenir compte des différences essentielles qui existent entre les maladies, ni de celles qui peuvent se rencontrer dans la constitution des malades eux-mêmes.

D'un autre côté, le magnétiseur dont l'action aura été molle, indécise et mal dirigée, soit par ignorance pratique, soit par faiblesse de constitution, soit par manque de fer-

meté ou de dévouement, peut faire échouer une guérison qui eût été obtenue si le magnétiseur eût été dans d'autres conditions.

En effet, il est reconnu et admis par toutes les personnes qui ont sérieusement étudié et pratiqué le magnétisme, qu'il faut une force d'organisation très-grande, pour pouvoir supporter, — sans en éprouver soi-même une altération dans sa santé, — les fatigues, la déperdition de forces vitales, qui sont la conséquence de magnétisations fréquentes et répétées. — Il faut aussi un courage et un dévouement surhumains pour ne pas se laisser abattre ni tomber dans le découragement, en présence des tracas, des ennuis, des défiances dont les parents, les amis du malade et le malade lui-même accablent le magnétiseur. — Il faut surtout un caractère énergique et une foi entière, non seulement dans le magnétisme, mais encore en soi-même, devant la responsabilité qui pèse sur la tête du magnétiseur, qui n'a point, — lui, — de diplôme pour abriter son insuffisance, et qui prend au sérieux la vie de son semblable.

La profession de magnétiseur n'est point un métier que tout le monde puisse exercer; — il faut joindre à des connaissances profondes et indispensables en magnétisme, en physiologie et en anatomie, des qualités morales et physiques toutes spéciales. — Il faut que le cœur soit doué d'une sensibilité exquise, que le dévouement soit absolu. — Il faut que le magnétiseur ait toujours pour drapeau ces paroles sublimes qui se retrouvent dans toutes les religions, et qui sont si peu mises en pratique, « **amour et charité** » — Voilà la loi qui doit diriger toutes les actions du magnétiseur. S'il se maintient dans cette voie, il réussira presque toujours, là où le médecin, même le plus savant, n'aura pu guérir ni soulager.

Aujourd'hui, dans le monde médical, on accorde assez généralement au magnétisme la faculté de soulager et de calmer les maladies nerveuses, mais on nie fortement, malgré des exemples multipliés, qu'il puisse agir avec efficacité dans les maladies aiguës, et cependant, dans l'état aigu comme dans l'état chronique, même quand les orga-

nes ou les principaux viscères sont attaqués, le magnétisme triomphe facilement du mal. Il a surtout le grand avantage de ne point laisser, — comme la médecine officielle, — la guérison suivie d'une longue convalescence occasionnée par l'emploi des remèdes plus ou moins violents qui déterminent chez le malade une grande faiblesse, convalescence pendant laquelle les imprudences qu'il commet dans cet état de transition, provoquent des accidents qui deviennent souvent funestes.

En employant le magnétisme, on passe immédiatement de la maladie à la santé, car le corps n'est point affaibli par les saignées, par les sangsues ; — il n'est point irrité, usé, désorganisé par les médicaments, poisons violents, qui souvent et presque toujours, altèrent ou anéantissent les fonctions des organes par lesquels ils sont obligés de passer pour atteindre celui auquel ils sont destinés.

Le magnétisme, dans son emploi comme moyen de guérison, est d'une simplicité inouïe ; — de grands gestes à une légère distance du corps, l'imposition des mains sur les parties affectées, un massage tantôt léger, tantôt rude, de l'eau magnétisée pour boisson et pour compresses, voilà toute la pharmacopée magnétique.

On reconnaîtra facilement qu'avec des moyens aussi simples, le magnétisme ne peut jamais aggraver l'état du malade. Cependant, il faut qu'ils soient employés avec discernement pour obtenir ces résultats brillants, ces guérisons qui semblent miraculeuses ; il faut que le magnétiseur sache diriger son action, soit pour aider et soutenir la nature, soit pour stimuler et provoquer une crise salutaire, que le corps affaibli par la maladie n'a pas la force de produire en lui-même ; soit enfin pour calmer et faire cesser les fausses crises produites par la maladie, qui épuisent les forces ; il faut donc que le magnétiseur sache discerner ce qui se passe chez le malade, et qu'il possède certaines connaissances spéciales et une expérience pratique, fortifiée par un exercice continu.

Pour démontrer que nous n'avons rien avancé de trop présomptueux, nous citerons aujourd'hui la lettre d'un

médecin qui fait lui-même la relation d'une maladie que nous avons guérie dans sa maison.

Sadex, 24 Mai 1870.

Mon cher Lafontaine,

Je vous adresse le résumé de l'histoire médicale de la malade que vous avez eu la bonté de venir soigner à Sadex, et à la guérison de laquelle vous avez puissamment contribué.

Fanchette P., que nous regardons comme faisant partie de notre famille, était atteinte depuis plus de deux mois d'un état dont la prolongation me donnait des inquiétudes sérieuses.

Elle a commencé, il y a deux ou trois ans, à traverser une époque souvent critique pour les femmes, et, à la suite d'hémorrhagies utérines elle a été prise, dans le courant de Février, de palpitations de cœur, de battements épigastriques, accompagnés de perte d'appétit et de nausées. Elle avait aussi des vertiges, des maux de tête, de l'insomnie, en un mot tous les symptômes qui sont le résultat de l'anémie et d'un trouble général de l'innervation.

Malgré les divers traitements qui réussissent ordinairement dans ce cas, son état s'est graduellement aggravé au point que depuis quinze jours elle avait des nausées continuelles, avec des vomissements muqueux; elle ne pouvait supporter aucune espèce de nourriture, les boissons mêmes ramenaient les efforts, et la glace seule la soulageait. Tous les remèdes étaient vomis immédiatement.

Il y avait en outre beaucoup d'agitation nerveuse, un manque de sommeil presque complet, une grande faiblesse, un amaigrissement qui augmentait chaque jour, et un découragement absolu.

Mon influence sur la malade était perdue, j'étais au bout de mon latin et les cordes de mon arc tout à fait usées.

C'est alors qu'elle demanda vos soins; vous y avez mis le zèle, l'empressement et le dévouement qui vous sont habituels, et voici le résultat que vous avez obtenu.

Après la première magnétisation, les nausées ont dimi-

nué et la nuit a été meilleure; après la seconde, la malade a pu supporter un peu de vin et du bouillon américain; chaque séance a produit une amélioration, et, au bout de sept magnétisations, Fanchette a pu manger, se lever et venir au jardin, tant elle avait regagné de force et de bien-être. Elle a repris les remèdes (fer, quinquina, etc.) que nous avions dû suspendre, et aujourd'hui elle est en pleine convalescence.

C'est grâce à l'action du magnétisme, cette électricité vivante que vous savez si bien employer, et à l'influence morale que vous avez obtenue d'emblée, que j'attribue ce beau succès.

Recevez, cher ami, avec tous mes remerciements, l'expression de l'affection sincère de votre bien dévoué.

Ch. Fauconnet, doct.

A cette lettre nous n'avons rien à ajouter, si ce n'est louer le docteur qui a eu le courage et la loyauté de déclarer et constater publiquement, avec l'autorité de son nom, si universellement estimé, un fait qui prouve que le magnétisme employé dans les maladies chroniques est une puissance réelle, qui agit et guérit dans les cas où tous les moyens de la science médicale ne peuvent rien pour empêcher la solution fatale, la mort.

Quant aux maladies aiguës, nous nous permettrons de donner la relation d'une ou deux de ces maladies, guéries par le magnétisme depuis peu, afin de démontrer et de bien établir que ce moyen, — le magnétisme, — agit aussi avec efficacité dans ces sortes de maladies, et que même, il les guérit d'une manière plus facile, plus radicale et plus sûre que la médecine officielle.

Des maladies aiguës

Jusqu'à ce jour, les médecins ont accordé au magnétisme une action curative sur les maladies nerveuses; — c'est déjà beaucoup pour des hommes qui sont nos adversaires nés, et que nous forçons à descendre de leur rang suprême. C'est là, il faut le dire, une de ces concessions immenses qui prouvent la vérité et la puissance du magné-

tisme. En effet, ce dernier, malgré tous les obstacles, toutes les préventions, toutes les entraves qu'on lui suscite, grandit toujours, doucement mais sûrement, comme l'eau qui mine le rocher avec lenteur et qui cependant le perce à la longue.

Mais le public imbu, lui aussi, des anciens principes, marche lui-même lentement et avec une sorte d'effroi dans la voie du progrès, quelqu'en soit le genre. C'est ainsi qu'il n'a recours au magnétisme que pour les maladies vieilles et chroniques; et encore, n'est-ce qu'après avoir épuisé tous les médicaments et tous les genres de médecine. Car il en est de toutes sortes, et il serait trop long de les énumérer, trop difficile de les apprécier, et surtout de décider à laquelle il faudrait donner la préférence. Car chacune est préconisée par ceux des diplômés qui l'exercent, et dépréciée par tous les autres diplômés qui en pratiquent une autre.

Nous disons donc que le public ne s'adresse presque jamais au magnétisme pour les maladies aiguës, c'est-à-dire pour les maladies qui se déclarent tout à coup, telles que les fluxions de poitrine, les pleurésies, les inflammations d'estomac, d'intestins, les gastrites, le gastro-entérites, les congestions cérébrales, les fièvres typhoïdes, putrides, malignes, les fièvres éruptives, varioles, rougeoles, scarlatines, suettes, ni pour les inflammations d'organes essentiels.

En effet, le public semble penser que le magnétisme ne saurait exercer une action curative dans ces cas imprévus; il ne veut pas comprendre que, si le magnétisme agit avec efficacité et guérit lorsque le corps est usé tant par les remèdes, saignées, etc., que par les maladies devenue chroniques, à plus forte raison, le magnétisme employé au début d'une maladie quelconque, peut agir avec bien plus de chance de succès, puisque l'on n'a que la maladie même à combattre, que le corps possède encore toutes ses forces, n'étant point encore affaibli par de longues souffrances, ni épuisé par les médicaments et les saignées.

Les organes qui ne sont point encore atteints par la maladie, mais seulement inactifs, embarrassés et presque

paralysés, sont néanmoins disposés à produire une réaction, pourvu que celle-ci soit provoquée par une force active que les organes ne possèdent plus en eux-mêmes. Eh bien! le magnétisme leur donne, sans secousse, cette force absente; il les stimule, il excite la circulation de tous les fluides; il active, il provoque de fortes transpirations, qui raniment les fonctions de la peau et la circulation dans le réseau nerveux de l'épiderme; — il débarrasse le corps par les exsudations critiques des effluves viciés qui gênent les fonctions des organes principaux. — Il calme le système nerveux, abat la fièvre en rétablissant la circulation; — puis il remonte le moral en impressionnant l'imagination du malade et en lui faisant en quelque sorte toucher du doigt sa guérison, par le prompt souagement qu'il procure.

Aussi, dans les maladies aiguës traitées par le magnétisme, la guérison est plus prompte, plus certaine, plus radicale, et, comme nous l'avons déjà dit, sans convalescence.

En voici des preuves :

Rhumatisme aigu et fièvre typhoïde

Le vingt-sept Mai dernier, je fus appelé pour un cas fort grave, une attaque d'apoplexie, disait-on; heureusement il n'en était rien : c'était simplement un rhumatisme aigu qui s'était présenté avec violence depuis trois ou quatre jours, et qui, par son intensité, pouvait en effet devenir dangereux, en faisant porter le sang vers la tête qui se trouvait lourde et embarrassée, la malade étant une femme âgée et d'une complexion très-grosse et très-grasse.

Lorsque j'arrivai, la famille était fort effrayée; la malade souffrait à crier; l'épaule, le bras et la main étaient paralysés par la douleur ; une fièvre ardente dévorait la malade, et tout le corps de Mme A. brûlait comme un charbon ardent.

Je magnétisai avec force tout le corps par des passes générales, afin d'abattre la fièvre; puis, je localisai l'action sur l'épaule droite, le bras et la main; après des passes, je massai; la malade jeta alors des cris; je devais

en effet lui faire bien mal, mais il y eut, après, un soulagement immédiat qui fit sourire la malade, je dégageai après une heure, et je fis poser des compresses d'eau magnétisée sur l'épaule et tout le bras; la malade dormit; je recommençai le lendemain, et après la troisième séance, la malade était entièrement guérie. Depuis ce jour, Mme A. n'a pas ressenti la plus petite douleur.

Nous citerons encore à l'appui des effets curatifs du magnétisme dans les maladies aiguës, la guérison d'une fièvre typhoïde qui fut d'autant plus remarquable, que le malade était un homme de soixante-sept ans, chez lequel les réactions ne pouvaient plus se faire aussi facilement que chez un jeune homme.

M. X... après des vomissements de bile, fut pris d'une faiblesse extrême, d'un trouble nerveux général, d'une fièvre qui lui couvrit la face de petites pustules rouges d'abord puis noires; il eut une expectoration abondante de crachats qui se détachaient avec difficulté, c'était du feu qu'il avait dans la poitrine, auquel se joignait une inflammation intense dans les intestins et dans l'estomac. La tête était fatiguée, et, sans être positivement dans le délire, il divaguait souvent. Un purgatif lui avait été administré avant que je fusse appelé.

Je le magnétisai avec force, je travaillai l'estomac afin de pouvoir lui donner un peu de nourriture telle que du bouillon et du vin; dès le troisième jour, je lui fis sucer une côtelette, je provoquai de fortes transpirations et des évacuations; je fis appliquer sur toute la poitrine et sur tout le ventre des compresses d'eau magnétisée qu'on renouvela souvent, je lui donnai pour boisson de l'eau magnétisée et quelquefois du vin, et en deux jours tout danger était disparu.

La convalescence fut compliquée d'une douleur rhumatismale dans les articulations du pied droit, qui, par la souffrance, empêchait les forces de revenir aussi promptement qu'elles auraient dû, mais tout se calma, et M. X... fut entièrement guéri.

Un nouveau thaumaturge

Paris a eu son thaumaturge, le zouave Jacob, qui guérissait, disait-on, des centaines de malades incurables en les touchant.

Londres aujourd'hui n'a plus rien à envier à Paris, Londres possède un guérisseur bien autrement remarquable, c'est le docteur Newton, qui guérit *tout de suite* des milliers de malades par l'imposition des mains, — et *avec l'aide des anges de Dieu.* —

Qu'est-ce que nous sommes donc, nous, pauvres magnétiseurs qui mettons des semaines, des mois, pour guérir quelques malades en leur communiquant notre propre vie pour ranimer la leur, et qui succombons quelquefois à la fatigue causée par la déperdition ? Nous sommes des charlatans, mais écoutons ce que dit le *Temps.*

— Voulez-vous voir la plus belle procession qu'on puisse imaginer de boiteux, d'estropiés, de sourds, d'aveugles, de rhumatisants, de perclus ; ceux-ci à pied, ceux-là en voiture, d'autres se traînant sur des béquilles? Allez à Londres. Cet agréable spectacle vous attend Newman, Street, Oxford Street. Où vont tous ces malheureux? Chez le docteur Newton. Et qu'est-ce que le docteur Newton? Un homme qui guérit par l'imposition des mains et avec l'aide « des anges de Dieu, » en disant ce seul mot : « soyez guéri. »

En une seule matinée, cinq ou six cents personnes se présentent à ce docteur miracle et lui demandent la santé. Toutes sont intimement convaincues de son pouvoir. Cela n'empêche pas ces mécréants de journalistes de douter. Un d'eux, qui assistait à une séance et raconte ce qu'il a vu, est persuadé que beaucoup des consultants se figurent être malades, qui se portent à merveille. Chez d'autres, la foi agit de telle sorte, qu'elle les pousse à tenter un effort qui triomphe un instant de l'engourdissement d'un membre paresseux ; il y a aussi certains effets produits naturellement sur les organisations nerveuses ; quant à de vrais paralytiques recouvrant l'usage de leurs jambes, à de vrais aveugles recouvrant la vue, notre confrère

d'outre-Manche n'en a pas vu. Il croit d'ailleurs à la bonne foi du docteur, et voici le portrait qu'il fait de lui : « Un visage ouvert, bienveillant, un peu crédule ; le teint frais et bien portant ; des yeux bruns étincelants, au regard énergique et pourtant rêveur ; une vénérable barbe blanche, des favoris blancs ; la lèvre supérieure rasée ; des cheveux blancs ; une calvitie partielle ; une expression vive, un sourire aimable, animant toujours une bouche qui témoigne d'une âme tranquille et d'une ferme volonté ; le cou épais ; les épaules larges ; un corps robuste et musculeux ; des pieds larges, eu égard à leur longueur ; des mains dont la forme et les traits caractéristiques sont ceux que quelques théoriciens considèrent comme annonçant de l'enthousiasme religieux ; de l'élasticité dans le pas, et une grande activité générale... »

Voilà un portrait à rendre jaloux le zouave guérisseur.

(Le Temps.)

Mort au champ d'honneur

Nous trouvons dans un journal de Paris, *La Patrie* du 12, l'article suivant qui nous a paru digne d'être inséré, car il prouve une fois de plus, que le magnétiseur donne une portion de sa vie, et même sa vie entière.

« Le Docteur de Lanessan, très-estimé à Bercy, est mort dernièrement dans des circonstances assez singulières.

« Par désespoir d'amour, une jeune fille de l'extérieur le plus distingué s'était précipitée du quai de Bercy dans la Seine. Deux jeunes gens se jetèrent à la nage et parvinrent à la retirer vivante encore, mais à demi-asphyxiée.

« On envoya chercher en toute hâte le Docteur de Lanessan. A son arrivée, la jeune fille ne donnait plus signe de vie. Il employa pour la ranimer tous les moyens connus. Il lui insuffla l'air dans les poumons ; enfin, après deux heures d'efforts non interrompus, il eut la consolation de lui faire faire quelques mouvements.

« Le médecin était épuisé. Il ne voulut pas cependant cesser de donner ses soins à l'intéressante malade, qui, avec cette puissante vitalité de la jeunesse, se ranimait à vue d'œil.

« A mesure qu'elle reprenait ses forces, le Docteur perdait les siennes. Il pâlissait, il chancelait ; bientôt il s'affaissa. Les rôles changèrent alors, et ce fut la malade de tout à l'heure qui, aidée par les jeunes gens, soigna avec dévouement le médecin.

« Malgré ces soins, celui-ci ne tarda pas à succomber. »

Ce fait donne une idée des fatigues que l'on éprouve en magnétisant, lorsque, dans des cas désespérés comme celui-ci, le magnétiseur épuise toutes les forces vitales qu'il possède pour ranimer un être mourant en lui insinuant sa vie même par des insufflations répétées. Le pauvre Docteur Lanessan a succombé à son dévouement et à son devoir, car un médecin comme un magnétiseur se doit tout entier au malade qu'il soigne, il faut qu'il fasse abnégation entière, il ne doit plus s'occuper de lui-même jusqu'au moment où il a réussi à sauver son malade. C'est pourquoi le magnétiseur doit être fort et plein de santé, pour résister aux fatigues, aux déperditions occasionnées par certains malades et dans des cas désespérés. Nous avons éprouvé ces fatigues et nous pourrions citer plusieurs cas où nous tombions épuisé après avoir donné plus que nous ne possédions. Nous avons été forcé plusieurs fois de rester inactif sans pouvoir faire un mouvement, et cela pendant des jours, des semaines, des mois, puis la nature venait en aide à notre constitution de fer, et nous pouvions encore recommencer.

La Fête du Feu à l'Ile Maurice

Un de nos correspondants de Port-Louis nous adresse le récit suivant (1) :

« Messieurs,

« Encore sous l'impression que j'ai éprouvée en assistant à une des grandes cérémonies indiennes, appelée *la fête du Feu*, je viens vous en communiquer les détails, en vous priant de vouloir bien, si toutefois vous le jugez convenable, interroger les bons esprits à ce sujet, dans une de vos prochaines séances.

(1) *Journal d'études psychologiques.*

« Je suis peu au courant de la théologie indienne; cependant, d'après ce que j'ai pu entendre de la bouche même des adorateurs de Brahma, qui, à vrai dire, n'en savent guère plus que moi, pour la plupart, outre la trinité divine, composée de Brahma, Vischnou et Schiva, créateur, conservateur et destructeur, il y a encore une foule de dieux de quatrième et de cinquième ordre, idoles plus ou moins hideuses, fétiches de bois ou de pierre, auxquels ils sacrifient.

« Chacune de ces idoles a une attribution plutôt mauvaise que bonne, il faut l'avouer. Ainsi, le terrible dieu du feu, né de la flamme et présidant à tous les ravages qu'elle cause, est en grand honneur parmi les Indiens. Sa fête est l'une de leurs plus belles cérémonies.

« Pendant plusieurs jours, les plus fanatiques d'entre eux se préparent par des prières, des jeûnes et des privations de toute espèce, au grand acte qu'ils vont accomplir; pour les uns, c'est un vœu ; pour les autres, c'est une sorte de fanfaronnade de dévotion ; quelques-uns sont poussés par leurs prêtres; ceux-là se montrent beaucoup moins ardents d'ordinaire. Disons aussi que leurs macérations sont accompagnées d'une somme d'argent assez forte que ces malheureux offrent à l'idole, mais qui reste aux mains de ceux qui la soignent.

« Enfin, le grand jour est arrivé; depuis la veille, un immense bûcher, sans cesse alimenté par des troncs d'arbres entiers que l'on y jette, couvre une superficie de douze à quinze pieds de longueur sur une largeur de cinq ou six, en lançant vers le ciel des tourbilllons de flamme et de fumée, et répandant au loin une chaleur telle, que les spectateurs les plus curieux sont obligés de se tenir à distance pour ne pas être suffoqués.

« L'heure a sonné; des Malabars, armés de longs bâtons ferrés, s'approchent du brasier ardent, le renversent et dispersent les débris enflammés sur toute la surface, à une hauteur égale de six à huit pouces. Aussitôt une musique sauvage, ou plutôt une sorte de charivari, se fait entendre. C'est l'idole qui sort de sa cachette, que l'on porte processionnellement et que l'on dépose sur une estrade placée derrière une mare d'eau de quelques pouces de profondeur et d'un diamètre de trois pieds tout au plus, creusée à l'extrémité du brasier.

« Idole grossière, noire, informe, espèce de monstre à

face humaine, accroupie sous une masse de fleurs, dont la dévotion des fidèles lui a fait l'offrande.

« Alors, de l'autre côté, en face de cet objet sacré, s'avance une seconde procession, toujours accompagnée de musique.

« Celle-là se compose d'une trentaine d'Indiens presque nus, les cheveux en désordre, couronnés de fleurs, barbouillés de safran et couverts de peintures bizarres ; ils chantent, crient, gesticulent avec une sorte de rage ; leurs traits se contractent, leurs yeux roulent, troublés et sans regard ; dans cet état de surexcitation, ils semblent des fous échappés de leurs cabanons. Ce sont de véritables frénétiques que l'on est obligé de contenir, car ils n'ont plus conscience ni de ce qu'ils font, ni du lieu où ils se trouvent ; quelques-uns sont assez calmes, ou du moins comme hébêtés ; ceux-là portent dans leurs bras de jeunes enfants effrayés qui pleurent et s'agitent en poussant des cris lamentables.

« Le croirait-on ? ces malheureux s'approchent du brasier ; ils y entrent sans hésitation et le traversent à pas lents, sans se presser, en suivant toute sa longueur, passent sans s'arrêter dans la petite mare, et vont s'agenouiller devant l'idole qu'ils adorent, et cela sans donner le moindre signe de souffrance !

« C'est incroyable, mais cela est. J'ai examiné avec soin leurs pieds et leurs jambes : pas la moindre trace de brûlure ! la peau est intacte ! Aussi, la cérémonie terminée, ils redeviennent doux et tranquilles, et retournent à leurs occupations absolument comme si de rien n'était.

« Qui peut donc les garantir ainsi ? Ils croient fermement que c'est la puissance de leur idole ; pour nous, qui n'avons pas leur foi aveugle, il nous est permis d'avoir quelques doutes. Je soupçonnais ces Indiens d'employer quelque composition connue d'eux seuls, et qui pouvait annuler les effets de la flamme ; mais maintenant j'ai la conviction du contraire.

« MM. les esprits forts du pays, ne comprenant rien à ce fait étrange, n'ont jamais cherché à en approfondir la cause.

« Pour nous, qui n'avons pas leur science, nous nous bornons à faire des suppositions, et voici celle qui nous paraît la plus raisonnable : Les idoles de ces Indiens ne sont généralement que de mauvais Esprits qui se laissent

volontiers adorer et se complaisent à voir les excentricités de leurs fidèles. Aussi, lorsque ces malheureux entrent dans les flammes ou se traversent les chairs avec une pointe acérée, sans que leur peau en conserve la moindre trace, ne devons-nous pas croire qu'ils sont sous une influence fluidique, émanant de ces mauvais Esprits, une sorte de magnétisme spirituel, qui les plonge dans un état de catalepsie assez semblable à celui que devaient éprouver les convulsionnaires de Saint-Médard, par exemple?

« N'est-il point étonnant qu'au dix-neuvième siècle, dans un pays civilisé comme l'île Maurice, de semblables *miracles* se renouvellent si souvent sans que personne puisse les expliquer? Ainsi, parmi les Musulmans, qui sont beaucoup plus avancés que ces Indiens idolâtres, car leur religion est fondée sur les mêmes bases que la nôtre, avec la seule différence qu'ils n'admettent point la divinité du Christ, certains fanatiques célèbrent une fête nommée *Ratif*, dans laquelle, pour montrer la puissance de la foi, ces hommes excités par des cris, des chants et des roulements de tambours, se traversent les joues, le cou, les bras, etc., avec des pointes de fer, et vont même jusqu'à se faire administrer de grands coups de sabre, sans qu'il en résulte le moindre inconvénient pour eux.

« Point *d'escamotage* en tout ceci. C'est réel, et nous avons pu nous convaincre souvent de la bonne foi de ces martyrs volontaires.

« Ces faits extraordinaires deviendraient, sans nul doute, compréhensibles pour tous, si vos bons Esprits consentaient à les expliquer.

« Nous venons vous prier de vouloir bien leur en faire la demande pour notre instruction générale; nous leur en serons bien reconnaissants. »

Nous ne pensons pas entièrement comme le correspondant du journal; — non, les bons ni les mauvais esprits, — s'il y en a, — n'ont rien à faire dans ces sortes de choses.

Ces hommes ignorants arrivent, par le fanatisme ou par toute autre cause, à un état d'excitation, d'exaltation, de folie, dans lequel il ne leur est plus permis de rien sentir; les souffrances, comme les jouissances physiques, n'existent plus pour eux. Ils sont comme les somnambules magnétiques, comme les cataleptiques, les épileptiques et

les fous, dans un état inconscient d'eux-mêmes et de tout ce qui se passe. Sans chercher un exemple éloigné, on lisait ces jours-ci dans un journal de Paris, dont le titre nous a échappé, un fait remarquable d'insensibilité dans la folie, qui prouve ce que nous avançons.

Un jeune homme se jeta d'un troisième étage dans la rue, il resta affaissé sur lui-même pendant quelques instants ; mais lorsque des sergents de ville se précipitèrent vers lui pour lui porter secours, il se leva, les repoussa avec force, fit quelques pas et s'affaissa de nouveau. Lorsqu'on arriva près de lui, son regard était menaçant ; il se déchirait avec les ongles la poitrine qu'il avait tout en sang ; il se mangeait les doigts, dont l'un était entièrement dénudé ; il s'enlevait, en se mordant les bras, des morceaux de chair qu'il rejetait de sa bouche ensanglantée. On parvint avec précaution à s'emparer de ce malheureux. Il était fou et il fut conduit dans une maison de santé. Non seulement il ne donnait pas le plus petit signe de douleur aux affreuses morsures qu'il se faisait, mais nous pouvons affirmer qu'il ne souffrait pas.

Nous nous rappelons un fait qui nous étonna beaucoup il y a une quarantaine d'années. Nous visitions Bicêtre, nous vîmes un enfant de douze à quinze ans qui se tenait accroupi, tout nu, à une petite fenêtre garnie de barreaux de fer. Il se levait comme poussé par un mouvement mécanique et continu, et se frappait avec force la tête contre la pierre supérieure de la fenêtre, et cela pendant des heures, et sans qu'il résultât la plus petite blessure, ni même la plus petite contusion, nous affirma le médecin qui avait l'obligeance de nous accompagner.

Les Esprits qui, à cette époque, n'étaient pas encore inventés n'étaient point indiqués pour cause d'un état d'insensibilité aussi extraordinaire et qui ne laissait pas de trace.

Nous pensons qu'il en est de même de ces hommes qui, dans l'Inde et dans d'autres pays, arrivent à un état d'exaltation qui n'est autre qu'une folie accidentelle et que pendant l'accès ils peuvent supporter les plus grandes souffrances.

Nous ne voyons donc là qu'un des effets extraordinaires de notre nature, et non l'influence des Esprits bons ou mauvais.

LAFONTAINE.

N° 7. Juillet 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — OBLIGATIONS DU JOURNAL LE MAGNÉTISEUR. — TIRAGE AU SORT DES TITRES REMBOURSABLES EN 1870. — AVIS. — LES MALADIES NERVEUSES, PAR LAFONTAINE. — OPINION D'UN MÉDECIN DE PARIS SUR LE MAGNÉTISME, PAR LE DOCTEUR BELLIOL. — DU SOMNAMBULISME DANS LES TEMPS ANCIENS.

OBLIGATIONS DU MAGNÉTISEUR

TIRAGE AU SORT DES TITRES REMBOURSABLES EN 1870

Le mardi 5 Juillet 1870, en présence des titulaires des obligations convoqués par M. Lafontaine, au siége du journal, rue du Mont-Blanc, 9, il a été procédé au tirage au sort des dix obligations qui devaient être remboursées.

M. Lafontaine a ouvert la séance et l'assemblée s'est constituée.

Les numéros des obligations, après avoir été vérifiés, ont été mis dans une urne, et dix en ont été extraits successivement par un des membres de la réunion.

Sont sortis dans l'ordre ci-après les numéros : *quarante-huit*, — *quarante-deux*, — *six*, — *seize*, — *vingt-huit*, — *vingt-six*, — *douze*, — *quatre-vingt-neuf*, — *quatre-vingt-dix*, — *soixante-cinq*.

Les dix obligations portant les numéros sortis ont été déclarées et demeureront annulées.

De tout quoi il a été dressé le présent procès-verbal, lequel a été signé par M. Lafontaine et par celui des membres qui avait été choisi pour remplir les fonctions de secrétaire.

Genève, le 5 Juillet 1870.

E. DURIEU. CH. LAFONTAINE.



AVIS

L'intérêt des obligations du journal *le Magnétiseur*, échu le 1er Juillet 1870, sera payé à présentation du coupon, dès le 1er Juillet, de 11 heures à midi, rue du Mont-Blanc, 9.

Le remboursement des obligations sorties aura lieu dès le 5 Juillet contre les titres, qui seront annulés en présence des porteurs.

Nous engageons les abonnés qui n'ont point encore soldé leur abonnement à bien vouloir nous en faire passer le montant.

Les Maladies nerveuses

Depuis trente et quelques années que je m'occupe du magnétisme, j'ai pu étudier bien des maladies nerveuses; j'en ai observé de toutes sortes, et à Genève surtout j'en ai rencontré qu'on trouve rarement dans d'autres pays. Ainsi, dans cette ville, qui possède une centaine de médecins au moins, la population est généralement énervée, et, quoique le tempérament originel ne soit pas nerveux, mais plutôt lymphatique, la généralité des habitants, hommes, femmes et enfants, sont atteints de maladies nerveuses des plus graves et des plus extraordinaires.

A quoi cela tient-il?

A beaucoup de choses, bien certainement, qu'il serait trop long d'énumérer ici, mais qui tiennent à la vie morale, physique et religieuse.

J'ai observé des maladies nerveuses des plus extraordinaires depuis vingt ans que j'habite ce pays; j'en ai guéri un grand nombre qui étaient considérées comme incurables.

Ainsi, chez quelques femmes, la sensibilité était arrivée à un tel degré de surexcitation, que les malades ne pouvaient supporter le moindre rayon de lumière, le moindre bruit, le moindre air. Il leur fallait vivre dans des chambres entièrement matelassées pour étouffer le bruit, et fermées hermétiquement à la lumière et à l'air.

Ces malades éprouvaient, à la plus petite lueur, des douleurs affreuses dans les yeux, dans la tête; le plus petit bruit, un livre qu'on ouvrait, quelques mots prononcés le plus bas possible, à ne pas s'entendre soi-même, provoquaient des ébranlements nerveux des plus douloureux dans tout le corps, des élancements aigus dans la tête, des palpitations ou des pincements au cœur, qui ressemblaient à des tiraillements de tenailles. Elles ressentaient aussi des douleurs aiguës dans l'estomac, les intestins, comme si les organes étaient contractés, tordus, et ne pouvaient rien laisser passer; puis des contractions et des élancements si violents dans la matrice et les ovaires, qu'il leur semblait recevoir des coups de couteau, qui leur faisaient jeter des cris ou perdre connaissance.

A tous ces maux, il se joignait des névralgies, des migraines, des crampes et des douleurs atroces dans le bas-ventre au moment des époques; elles avaient des rêveries, des hallucinations agréables ou hideuses durant les nuits sans sommeil, mais généralement passées dans un état de torpeur particulier, qui souvent était plus fatigant que l'insomnie complète. Dans cet état si douloureux, qui n'était cependant ni la veille, ni le sommeil, on voyait quelquefois apparaître une lucidité d'autant plus remarquable qu'elle était spontanée.

Ces malades ne pouvaient supporter la présence de personne dans leur chambre : leurs parents les plus proches, leurs amis les plus intimes, leur mère même, les faisaient souffrir. Elles restaient seules pendant de longues journées, soit couchées dans leur lit, soit étendues sur une chaise longue, sur laquelle on les déposait avec les plus grandes précautions; le plus petit attouchement était douloureux pour quelques-unes; peu pouvaient marcher; elles étaient généralement d'une grande faiblesse, et se soutenaient à peine sur leurs jambes.

Le manque d'exercice, l'isolement et le manque d'air, — car on pouvait difficilement renouveler celui de leur chambre, — leur étaient fort nuisibles.

Ces malades étaient des martyres plus cruellement éprouvées par la continuité de leurs souffrances pendant

de longues années, — quinze à vingt ans, — que les martyrs véritables; comme eux, elles avaient des douleurs aiguës réelles; et, de plus, toutes celles enfantées par leur imagination et les traitements qu'on leur faisait subir; puis ces douleurs prolongées pendant un temps illimité, sans un instant de répit, finissaient par les exaspérer, au point qu'on pouvait craindre de les voir devenir folles. Cependant, je dois le déclarer, j'ai toujours trouvé beaucoup de raison chez ces malades lorsqu'on ne cherchait pas à les soulager par des moyens pharmaceutiques, tels que le laudanum et tous les opiacés, nommés scientifiquement calmants, qui, au lieu de rétablir l'équilibre dans la circulation générale, la ralentissent en entravant les fonctions des organes et contribuent à les arrêter tout à fait et à provoquer la mort par leur empoisonnement lent et continu.

Quand donc renoncera-t-on à ces moyens qui tuent, pour adopter ceux qui, sans jamais être nuisibles, vivifient, raniment et rendent le calme, la force et la santé?

Les maladies nerveuses ont toujours fait le désespoir des médecins sérieux, qui, jusqu'à ce jour, n'ont point encore trouvé un seul moyen, non pas de les guérir, mais même de les améliorer.

Si les médecins ont été si souvent impuissants devant ces maladies, dans lesquelles ils ne reconnaissent aucun organe lésé; n'est-ce pas un peu de leur faute? n'ont-ils pas trop longtemps repoussé l'action du système nerveux sur tout l'organisme?

Aujourd'hui, quelques-uns commencent à reconnaître que le système nerveux est le principal moteur de la vie; que dans toutes les maladies il joue le premier rôle, et que les désordres du sang, de la bile, des humeurs, etc., ne sont point la cause réelle de telle ou telle maladie, mais bien le système nerveux, qui, provoque presque toujours des troubles dans leur circulation.

Le système nerveux répandu soit en masses centrales, soit en prolongements périphériques, appelés nerfs, dans les diverses parties de l'organisme, est le siége de la sensibilité, celui des perceptions sensoriales et des facultés intel-

lectuelles et affectives; il est aussi l'agent incitateur des mouvements volontaires et involontaires, et il tient sous sa dépendance, dans une certaine mesure, les fonctions de nutrition.

Le système nerveux doit donc jouer le principal rôle dans la vie, quoique, au moment où il exécute des mouvements, l'œil ne puisse absolument saisir aucun changement, ni dans les centres nerveux, ni dans les nerfs; et que, le transport des impressions du dehors au dedans, et le transport des incitations motrices du dedans au dehors, ne sont accompagnés d'aucun phénomène particulier visible à l'œil.

On a comparé les nerfs à des cordes tendues, dont les extrémités, placées à la périphérie, transmettraient les impressions par des sortes de vibrations centripètes, tandis que d'autres nerfs, ou les mêmes, par des vibrations en sens opposé, transmettraient le mouvement aux muscles. On a supposé que les nerfs étaient parcourus par des courants de liquides, et on les a assimilés à des espèces de vaisseaux particuliers.

On a fait circuler aussi, dans l'intérieur des nerfs, une sorte de fluide impondérable qui, sous le nom d'Esprits animaux, a joué un grand rôle dans les ouvrages physiologiques et philosophiques du dix-septième et du dix-huitième siècle.

Certains auteurs prétendent que ces suppositions n'ont pas besoin d'être réfutées, et cela, parce que les nerfs sont de mauvais conducteurs d'électricité.

Nous pourrions peut-être répondre que c'est pour cette raison même que nous ne pensons point comme ces savants, et que, si les nerfs sont mauvais conducteurs d'électricité, ils peuvent être très-bons conducteurs d'un fluide essentiellement nécessaire à la vie, et d'une subtilité telle que son action ne peut être appréciée que par les effets qu'il produit.

En effet, que se passe-t-il dans certaines maladies nerveuses, dans lesquelles il y a paralysie des membres, par exemple? on ne reconnaît aucune lésion aux principaux organes; les fonctions de l'estomac, du cœur, du foie, des

intestins, de l'utérus se font bien; la peau est fraîche, le sommeil est assez bon, l'intelligence est complète, enfin tout est bien en apparence, et cependant..... il y a une faiblesse générale, une impossibilité de marcher, et cela, presque toujours sans aucune douleur; quelques accidents nerveux sans gravité se présentent, tels que des accès de rires ou de pleurs : quelle est donc la cause de cet état? — un trouble dans la circulation générale..., un manque d'équilibre entre l'esprit et la matière, entre l'âme et le corps.

Les médecins n'ayant point trouvé l'âme sous leurs scalpels, ne veulent pas compter avec ce *moi intérieur* que possède chaque malade, et qui domine et maîtrise souvent la matière, au point de la rendre inerte, insensible, et d'entretenir cependant la vie en elle, quoiqu'en apparence elle soit morte, comme dans la léthargie, la catalepsie.

Ces messieurs ne voyant qu'un désordre matériel, épuisent les ventouses, les vésicatoires, les iodures, la quiquine et tous les poisons violents; ils brûlent la colonne vertébrale, croyant atteindre le mal et le guérir; hélas! ils ont augmenté l'inervation, détruit les forces et tari les sources de la vie.

Enfin, devant l'impuissance de tous ces moyens, et pour se débarrasser du malade, ils l'envoient aux eaux, dont il revient souvent avec une aggravation du mal, plus épuisé par les traitements médicaux que par la maladie même.

C'est alors qu'on se décide tard, bien tard, trop tard quelquefois, à employer le magnétisme, auquel souvent on ne croit pas: et après avoir accordé plusieurs années aux traitements médicaux, pendant lesquels les résultats ont été désastreux, on demande à celui-ci, — le magnétisme, — de guérir instantanément; on ne veut pas, on ne peut plus attendre, on est las, on est désespéré; — c'est un essai qu'on fait, il faut un miracle!

Dans un cas pareil, que peut faire le magnétisme en présence, non-seulement de la maladie même, qui est affreuse, mais aussi de tous les désordres organiques produits par tous ces traitements plus ou moins rationnels?

Le magnétisme! Eh bien, il peut guérir!

Oui, nous le déclarons, sans forfanterie et avec con-

viction, le magnétisme peut guérir là où toute la science médicale a échoué. Ce qu'elle n'a pu faire avec ses moyens tout matériels, il peut l'obtenir par lui-même, non-seulement au début de la maladie, mais encore dans les cas aggravés par les traitements et par le temps.

Le magnétisme est une puissance qui n'a pas son égale dans la nature; le magnétisme est le principe même de la vie; le magnétisme est la vie même! sans lui point de mouvement, sans lui tout est néant.

Le magnétisme, formé de deux principes essentiellement différents, agit directement sur le moral et sur le physique. Il peut donc agir sur le corps humain, composé comme lui de deux principes; il peut donc produire ce que ne peut produire aucun autre agent étranger tout matériel. Il n'est donc point étonnant qu'il guérisse là où la médication des minéraux et même des végétaux a été sans résultat.

Ce que nous avançons, nous le prouvons par des faits, par des guérisons bien constatées sur des personnes bien connues et pour lesquelles toutes les médecines avaient été employées sans effet pendant de longues années, et que le magnétisme seul a guéri en quelques mois de leurs maladies nerveuses, compliquées de toutes celles données par les traitements médicaux irrationnels.

Généralement, les médecins savants accordent au magnétisme une puissance curative très-grande sur les maladies nerveuses, dans lesquelles l'imagination, disent-ils, — nous dirons, nous, l'âme, — joue un rôle très-grand, mais ils se refusent encore à accepter son action dans les maladies organiques aiguës. Cependant, combien de malades atteints de fluxions de poitrine, de typhus, de fièvres typhoïdes, scarlatine, de petites véroles même confluentes, de congestions cérébrales provoquant la paralysie, etc., etc., n'avons-nous pas guéris par le magnétisme seul, et cela quand eux, les médecins, renonçaient, et considéraient comme morts ces malheureux; car souvent, et même toujours, nous ne sommes appelés que lorsque tout est désespéré.

Si le magnétisme réussit presque toujours et mieux que les moyens médicaux tout physiques, c'est que son action

n'est pas seulement matérielle, mais qu'elle se fait sentir sur ce *moi particulier*, l'âme, qui est unie au corps; le fluide magnétique remonte celle-ci, la ranime et lui donne la force de réagir sur la matière, qu'elle domine bientôt de toute sa puissance, surtout quand le corps est stimulé physiquement lui-même par une force physique; car le magnétisme, ou plutôt le fluide vital, est un composé des deux éléments qui dominent toute la nature.

Que sera-ce donc, lorsque le magnétisme sera employé dès le début d'une maladie aiguë? Nous guérirons en deux ou trois jours, huit jours, comme je l'ai fait souvent.

Le magnétisme est et sera un jour le seul moyen curatif employé pour toutes les maladies. Nous reverrons les beaux jours des temps anciens, où on apportait dans le temple le malade qui en sortait guéri, quelques heures ou quelques jours après.

Ch. LAFONTAINE.

Opinion d'un médecin de Paris sur le magnétisme

Dans un ouvrage sérieux de 1200 pages, qui en était en 1859 à sa dixième édition, le docteur Belliol, médecin distingué de Paris, écrivait son opinion sur le magnétisme. Il constatait son existence et son efficacité curative dans les maladies nerveuses, mais il émettait un doute sur son efficacité dans les maladies aiguës organiques ; ou du moins il voulait l'emploi des médicaments pharmaceutiques conjointement avec le magnétisme.

Nous n'acceptons pas toutes les opinions du docteur, nous nous séparons de lui dans quelques cas ; mais nous aimons à reconnaître la justesse et la loyale appréciation d'un homme éclairé, dont le témoignage impartial est en faveur du magnétisme employé directement sur les malades, témoignage qui peut avoir du poids sur les décisions et les opinions de quelques personnes, qui ne pouvant apprécier par elles-mêmes, aiment à s'appuyer sur l'opi-

nion des hommes compétents; c'est pourquoi nous donnons de la publicité aux pages qui suivent.

Le docteur commence ainsi :

« Sans vouloir faire ici l'histoire détaillée du magnétisme animal, qu'on trouvera exposée dans les ouvrages de Puységur, de Deleuze, de Bertrand, etc., nous ne devons le considérer ici que comme agent médical, nous bornant à rapporter quelques faits curieux qui établissent sa haute influence sur le système cérébral et par suite sur toute notre économie. — Il est hors de doute que les phénomènes magnétiques existent et peuvent être produits à volonté, dans certaines circonstances qui n'ont pas été jusqu'à ce jour convenablement étudiées par le plus grand nombre des médecins, qui semblent, je ne sais pourquoi, prendre à tâche de nier l'existence des phénomènes les plus vrais, les plus étonnants, et qui, soumis au creuset de l'expérience, pourraient être si féconds en précieux résultats. — Si les corps savants n'eussent point repoussé systématiquement, et selon leur habitude, les faits les plus authentiques du magnétisme, s'ils eussent examiné cette question peut-être si grande d'avenir, avec sagesse, réflexion, maturité et surtout sans aucune idée préconçue, mais seulement guidés par l'amour de l'humanité, certes il n'est pas douteux que le magnétisme aurait aujourd'hui triomphé des plus incrédules, et que la thérapeutique n'en eût déjà retiré de remarquables avantages.

« Le magnétisme se perd dans la nuit des temps, et nous ne doutons pas que ses pratiques ne fussent connues et exercées dans l'antiquité la plus reculée. Ce qu'on nous raconte des mystères, des initiations des sybilles, des pythonisses, des miracles, de la magie, ne saurait être attribué qu'au magnétisme animal. »

Le docteur s'occupe ensuite de la pratique magnétique, des phénomènes qui se produisent, et qui ne sont croyables, que pour ceux qui ont suivi avec attention de nombreuses expériences, puis il passe en revue le somnambulisme, la lucidité si variable dont il cite quelques faits qui

ont été publiés, et il arrive à la partie sérieuse, au magnétisme curatif, et il dit :

« Si jusqu'à ce jour le magnétisme s'est montré impuissant dans l'art de guérir par l'intermédiaire d'un somnambule, il n'en est pas de même lorsqu'une main habile sait en diriger les effets. Lorsqu'on reconnaît qu'il est la source de phénomènes étranges, inouïs, dont je n'ai encore donné qu'un faible aperçu, qu'il agit puissamment sur le cerveau et le système nerveux, on a droit d'en conclure qu'on peut en obtenir des effets plus ou moins marqués, plus ou moins heureux sur la santé. Lorsqu'on apprécie toute l'influence du cerveau sur l'organisme, qui pourrait nier que les modifications que le magnétisme peut lui faire subir ne puissent opérer des changements notables dans nos organes, ramener nos fonctions à leur état normal, et agir d'une manière salutaire sur la sensibilité nerveuse qui préside à tous les actes de la vie ?

« Si les médecins, en particulier, imitant les académies, n'eussent pas repoussé dans leur coupable obstination les vérités du magnétisme, il ne serait pas tombé dans les mains du charlatanisme qui l'a discrédité, et l'art de guérir en eût retiré peut-être des avantages précieux. Sans doute des hommes d'honneur, des vrais philanthropes, nous ont transmis avec candeur des faits qui sont le résultat d'un examen sérieux ; mais, privés de connaissances dans les sciences physiques, étrangers à l'anatomie, à la physiologie et à toutes les branches de l'art de guérir, ils n'ont pu appliquer le magnétisme comme il convenait de le faire et en obtenir les résultats qu'on avait droit d'en attendre. Il n'en eût pas été ainsi, si des idées préconçues n'eussent point éloigné les hommes de l'art d'étudier l'agent magnétique, dont les effets, je n'en doute pas, se fussent montrés si puissants chez l'homme malade.

« L'influence directe du fluide magnétique, appliqué sans intermédiaire sur le système nerveux par une main habile, explique tout naturellement les avantages qu'on peut en obtenir dans les maladies nerveuses qui se signa-

lent par des aberrations de la sensibilité. L'hystérie, l'hypocondrie, la mélancolie, la manie pourraient en recevoir et en ont reçu des influences évidemment salutaires. Des spasmes, des convulsions, des rhumatismes, certaines amauroses, quelques surdités dues à de simples modifications de la sensibilité, des névralgies diverses, quelques paralysies dites nerveuses, sans épanchement cérébral, se sont quelquefois guéries sous l'influence du magnétisme.

« Le système nerveux étant lésé dans les affections dont il est parlé, on comprend en effet que ce soit plus particulièrement dans ces maladies que le magnétisme puisse se montrer salutaire. Quand déjà on a pu apprécier les avantages qu'on peut retirer de l'action de l'électricité sur l'économie, il coûte peu de penser que le magnétisme, considéré comme une électricité animale, ne puisse imprimer d'heureuses modifications sur un sujet malade. — Déjà plusieurs fois on a mis à profit la puissance qu'a le magnétisme d'engourdir les sens, de paralyser certaines parties du corps, pour pratiquer des opérations sanglantes; elles ont réussi sans que le malade éprouvât aucune souffrance, et peut-être que ces faits qui se sont plusieurs fois renouvelés ont été des jalons qui ont mis sur la voie de l'*éthérisation* qui a vaincu la douleur et est une des plus grandes découvertes du siècle. On le voit, toutes les sciences s'enchaînent comme toutes les découvertes qui en enfantent d'autres, et rien ne saurait être dédaigné, parce que les faits les plus minimes ont souvent une valeur cachée qui prélude aux inventions les plus sublimes.

« Tout en signalant les avantages de l'électricité, on peut comprendre qu'elle ne peut avoir une efficacité réelle que par le concours des diverses médications que l'art de guérir met en usage. Il en est de même du magnétisme, et, si l'on peut reconnaître que la puissance qu'il exerce sur le cerveau, cet organe roi qui étend son empire sur toutes nos parties, peut, au moyen du système nerveux, se propager dans la profondeur de nos organes et y opérer d'heureuses modifications, il ne ne s'ensuit

pas qu'il puisse triompher de toutes les maladies, il n'est pas une panacée universelle, ainsi que veulent le prétendre les disciples de Mesmer. — On peut espérer que, lorsqu'on sera arrivé à la connaissance complète et positive des faits magnétiques, qui ne sont encore connus qu'en partie, on pourra alors posséder un moyen puissant pour modifier l'organisme, et cette puissance, sagement dirigée, pourra beaucoup aider l'effet des médicaments, car ils sont dans une grave erreur ceux qui prétendent que le magnétisme doit et peut agir seul; il peut bien apaiser la douleur, combattre certaines aberrations de la sensibilité, mais que pourrait-il dans les maladies graves, profondes, où les fonctions sont perverties, où nos organes sont atteints dans leur organisation? » — Il pourrait guérir! — « Ce sont de ridicules et fausses prétentions qui ont tant nui au magnétisme, qui ont étouffé des croyances prêtes à éclore, et qui ont détourné des esprits d'élite d'une étude d'un si haut intérêt pour la philosophie. Sachons laisser le magnétisme dans ses limites véritables, reconnaissons hautement qu'il favorise le travail de la nature, toujours si conservatrice, qu'il a une force agissante incontestable sur le système nerveux, et laissons au temps, qui mène tout à bonne fin, le soin de proclamer les vérités mesmériennes par la bouche même de ceux qui se montrent les plus incrédules.

« Dans l'état actuel de la science, on admet que le cerveau prépare, sécrète une substance, un fluide, dont la propriété particulière est de transmettre ou de recevoir la volonté et le sentiment. En effet, quand on veut mouvoir un membre, tout aussitôt le cerveau, sous l'empire de la volonté, envoie au muscle destiné à exécuter ce mouvement une certaine quantité de cet agent nerveux qui détermine la contraction musculaire. Cette transmission se fait au moyen d'un nerf, et cela est si vrai que, si on le coupe ou qu'on le lie et que l'agent nerveux ne puisse plus le traverser, il y a tout aussitôt paralysie. — De quelle nature est cet agent? Les travaux récents de MM. Prévost et Dumas portent à croire qu'il a la plus

grande analogie avec le fluide électrique. Eh bien, l'agent magnétique ne serait-il point *un fluide nerveux, vital, un fluide électrique animalisé?* Ce fluide impalpable, invisible pour tout le monde, ne serait-il pas une modification du fluide universel dont Hippocrate professait le principe ?

« S'il était vrai, comme le pensaient Newton et Mesner, que tout homme est entouré d'une atmosphère particulière sur laquelle a réagi son organisme, c'est-à-dire que chaque être physique a comme un milieu à lui, ne serait-ce pas là, en effet, le secret de ces sympathies ou antipathies instinctives que l'on éprouve si souvent vis-à-vis des gens inconnus, ne devraient-elles pas être recherchées dans l'analogie que peuvent avoir entre eux les fluides vitaux, électriques ou magnétiques qui s'élancent continuellement de notre cerveau, de notre système nerveux, de notre organisation, qui en semble en quelque sorte saturée? S'il en est ainsi, peut-il être difficile d'expliquer la puissance du magnétisme sur notre système nerveux? L'atmosphère nerveuse active du magnétiseur se mêle, se met en rapport avec l'atmosphère nerveuse passive de la personne magnétisée ; celle-ci est influencée au point que l'attention et toutes les facultés des sens externes se trouvent abolies momentanément, et que les impressions intérieures et celles que communique celui qui magnétise, se rendent au cerveau par une autre voie. Cet agent nerveux jouit, comme le calorique, de la faculté de pénétrer les corps solides, propriété qui a sans doute des bornes. C'est aussi par cette théorie de l'émanation qu'on peut expliquer les influences thérapeutiques que peuvent exercer des magnétiseurs sains et robustes sur des personnes faibles et en proie à toutes les douleurs d'une sensibilité nerveuse pervertie. »

Le docteur termine en disant :

« Chaque jour la puissance du magnétisme semble s'étendre, parce que des hommes éclairés le soumettent à des épreuves dégagées de tout esprit d'opposition. Les

progrès qu'on fera, pour être lents, n'en seront pas moins certains, et je ne doute pas que, puisque toute vérité dans sa marche ascendante est plus forte que les préjugés, les Académies finiront par reconnaître que le magnétisme existe et que sa place est marquée à côté des plus hautes sciences (1). »

Du somnambulisme dans les temps anciens

Ce n'est point un paradoxe d'affirmer que vers la fin de l'an 300, et au commencement de 400, les phénomènes du somnambulisme et du magnétisme animal étaient connus. Nous en avons pour témoins deux auteurs célèbres qui écrivaient dans ces temps-là.

Le premier, *Aurèle Prudence* (Aurelius-Prudentius-Clemens), né à Saragosse (en Espagne), l'an 348, fut successivement avocat, magistrat et homme de guerre, et se distingua dans toutes ces professions. Il mourut revêtu d'un emploi considérable à la cour d'Honorius.

Le second est *Synésius*, qui vivait sous Arcadius en 400. Il fut disciple de la fameuse *Hypacie* (2) d'Alexandrie, et de païen qu'il était originairement, il fut promu à l'évêché de Ptolémaïde; il était platonicien.

Aurèle Prudence a écrit beaucoup de poésies; c'est dans celle intitulée : *De integritate visionis animæ*, qu'il célèbre les phénomènes de la vision somnambulique.

« Croyez-vous, dit-il, que l'âme ne voie que par les yeux et qu'elle soit circonscrite par la portée de nos regards? celui qui croirait de la sorte serait dans une grande erreur.

« Non, la vue de l'âme ne dépend pas d'une étroite

(1) *Conseils aux hommes affaiblis*, par le docteur Belliol, page 474 et suivantes, 10me édition, chez Dentu, libraire-éditeur, Palais-Royal.

(2) Hypacie naquit à Alexandrie vers la fin du IVme siècle, elle était d'une grande beauté, et surpassait en quelque sorte tous les philosophes de son temps, en mathématique, astronomie, etc.

prunelle; c'est une flamme vive, un feu qui s'élance, fend la nue et pénètre dans le vaste abîme de l'inconnu.

« Rien ne peut intercepter ses regards, ils atteignent les voûtes azurées. Ils percent à travers les montagnes les plus solides, à travers les ombres de la nuit, à travers les ondes de l'Océan; ils plongent dans les gouffres du Tartare. »

Et qu'on ne dise pas que ce soit par la force de la pensée que l'âme ainsi se transporte sur tous les points de l'univers. Non, le poète parle d'une vision réelle et trèsréelle. Il suffit de le suivre :

« Doutez-vous que l'âme puisse porter un regard assuré sur les objets cachés aux yeux du corps, lorsque, souvent, quand nos paupières sont fermées par un sommeil bienfaisant, pleine de vie, l'âme aperçoit les choses distantes et les lieux éloignés, dirigeant sa vue à travers les campagnes, sur les mers et jusqu'aux étoiles, par la seule force de sa volonté. »

La vision dont parle Aurèle Prudence, n'est donc pas celle de la réflexion, mais celle qui a lieu dans les songes et dans les états analogues; une vision qui frappe l'imagination et lui laisse la même impression que la réalité, si ce n'est pas la réalité même.

« Nous avons dit *pleine de vie*, car l'âme avant la mort ne se sépare pas de son corps.

« Mais fixe dans son domicile, c'est de là que sa vue pénétrante atteint jusqu'aux entrailles les plus cachées, et que l'univers entier est déroulé devant elle.

« C'était ainsi que Jean l'Evangéliste, lorsqu'il était encore revêtu de son corps, voyait les mystères de l'avenir, parcourait par les yeux et par le sentiment les siècles futurs dans l'ordre qu'ils devaient suivre.

« Il voit le séjour angélique, et son oreille déjà retentit du son aigu des trompettes qui annoncent la fin du monde et l'incendie de l'univers. Il voit tout cela, plein de vie; avant son décès, son âme transportée par l'extase pouvait bien s'élever au-dessus de la matière, mais sans abandonner son corps.

« Or, si l'âme de son vivant, a une vue si étendue, que sera-ce quand elle aura laissé dans le tombeau sa dépouille mortelle? »

Est-il possible de décrire, de rendre mieux la position, les facultés du somnambulisme que vient de faire le poète Aurèle Prudence? Dans cet état procuré par un sommeil bienfaisant, l'âme voit tout. Elle voit dans son corps, elle voit dans celui des autres, elle voit dans le sein de la terre, *omnia speculatur Viscera :* elle voit à distance. Les murs, les obstacles, les enveloppes, rien ne peut arrêter la pénétration de sa vue ; et ce n'est pas seulement des songes et des fictions de l'imagination que parle Prudence, il parle des visions réelles que les crisiaques ont dans leurs extases, visions qui les rend confidents non-seulement du présent, mais encore de l'avenir.

L'explication de la vision à distance a toujours paru d'une extrême difficulté. Prudence, à l'exemple de quelques anciens, pour trancher la difficulté, a supposé que l'âme, si elle ne se séparait pas entièrement du corps, s'en isolait au moins un peu, et c'est ce qu'il a exprimé par ce vers singulier :

Secedente animâ, non discedente, videbat.

Ce morceau d'Aurèle Prudence, est, en général, véritablement admirable ; et un magnétiseur qui aurait voulu célébrer les merveilles du magnétisme, n'aurait pu le faire plus éloquemment et plus énergiquement (1).

M. Ch. Lafontaine père est revenu à Genève ; il reprend ses consultations, tous les jours de midi à une heure.

M. Ch. Lafontaine fils, continue à Genève, les traitements magnétiques qu'il a entrepris. Il reçoit chaque jour, de midi à une heure, rue du Mont-Blanc, 9.

---

(1) Aurelius-Prudentius, *antwerpiæ, 1536*, *de Integritate visionis animæ*, pages 473 et suivantes ; poème intitulé : *Amartigénia*, ou de l'origine des péchés.



N° 8. Août 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

Une anecdote somnambulique

Le somnambulisme est bien certainement le phénomène le plus extraordinaire, le plus merveilleux du magnétisme; et, nous nous permettons de dire, celui qui rapproche le plus l'homme de la divinité, en prouvant mathématiquement que l'être humain est un composé de matière et d'essence intelligente.

Sous l'influence magnétique, il se développe chez l'homme un état dans lequel la partie matérielle, le corps, devient inerte, insensible et pour ainsi dire mort; tandis qu'au contraire, la seconde partie, c'est-à-dire l'intelligence, l'esprit, l'âme jouit non-seulement des facultés propres à sa nature dans l'association humaine; mais encore ces facultés se développent en dehors de la dualité qu'elle subit, de telle sorte que, sans le secours matériel des sens, cette partie intelligente, cette âme agit d'une manière illimitée, ne connaissant aucun obstacle physique, aucune distance qui puissent entraver son action dans le passé, dans le présent, dans l'avenir.

Le magnétisme directement employé pour la guérison des maladies, est presque aussi extraordinaire, aussi merveilleux; puisque sans aucun agent médical ou pharmaceutique, par la seule imposition des mains et quelques gestes qui transmettent le fluide magnétique, il guérit des malades réputés incurables et condamnés à mourir, par la médecine officielle.

Quant au somnambulisme magnétique, si souvent confondu avec certaines expériences de physique amusante, par les esprits forts ou faibles des académies régnantes, qui vous jettent à la face : — « *Robert Houdin en fait « autant....* »

En effet, *Robert Houdin* fait à peu près ce que font les somnambules dans des séances publiques; *son fils* placé loin de lui, déclare avec une précision incontestable, *ce que son père a vu* : — *Robert Houdin* appelle cette expérience une seconde vue, et il a bien soin de déclarer que ce n'est point du magnétisme; il fait ces expériences avec une dextérité, avec une constance d'adresse qui laisse bien loin les somnambules les plus lucides. Cette constance d'un côté, et cette infidélité de l'autre, devraient seules faire présumer le caractère opposé des agents.

Pour en finir avec cet argument, il n'y avait pas d'autre moyen que d'aller trouver *Robert Houdin* lui-même. C'est ce qui fut fait.

Maintenant, scrupuleux sténographe, nous allons rapporter avec fidélité tout ce qui s'est passé, la signature de *Robert Houdin* garantira la vérité du récit.

— Monsieur *Robert Houdin*, j'admire votre seconde vue, mais veuillez me dire si vous connaissez le magnétisme? Avez-vous vu des somnambules?

— Peu, monsieur; j'en ai vu seulement deux.

— Qu'en avez-vous pensé?

— Leurs tours étaient si mal faits, si pitoyables, que, séance tenante, j'aurais pu leur donner une leçon.

— Ainsi pour vous le somnambule est un *confrère*, et souvent un confrère maladroit?

— *Mais que voulez-vous donc que ce soit ?*.... après tout, je vous le répète, je n'ai vu que ces deux misérables; tout ce que je puis vous dire encore, c'est que dans un voyage que je fis en Belgique, à Bruxelles, à Liége, à Aix-la-Chapelle, je suivais constamment M. Laurent et Mademoiselle Prudence, deux de vos célébrités magnétiques, et je puis vous affirmer que le lendemain de leurs séances, je dissipais toujours, comme par enchantement, leur triomphe de la

veille. Alors, et à mon grand regret (car pour moi c'est toujours un vrai chagrin que de causer le moindre préjudice à qui que ce soit), l'espèce de stupeur admiratrice qu'ils avaient causée, se changeait subitement en sarcasmes, en injures et même en opprobres grossiers, fruits d'une incrédulité complète. Cependant pour être vrai, je dois ajouter encore que peu de jours après, et avec un courage héroïque, ils sont revenus à la charge, et sont parvenus dans les mêmes villes, à retourner l'opinion et à conquérir de nouveau ce que je venais de leur faire perdre; j'ai réfléchi souvent à cela depuis, et sans pouvoir me l'expliquer.

— En voulez-vous l'explication, et seriez-vous curieux de voir un *vrai* phénomène magnétique, ou plutôt somnambulique?

— Je le désire depuis longtemps?

— Consentiriez-vous à me suivre et à me donner quelques instants?

— Quoique je sois très-occupé en ce moment, rien ne pourrait me faire plus de plaisir.

— Très-bien; je ne vous demande pas si dans le cas où, par impossible, vous seriez convaincu, vous auriez la loyauté d'en convenir et même de signer vos convictions; je ne vous le demande pas, car je lis dans vos yeux toute la franchise de votre réponse.

— Soyez tranquille, monsieur; dans ce cas-là vous seriez content de moi.

— Alors il sera beau de prouver aux savants dont nous parlions tout à l'heure, que l'amour de la vérité s'est réfugié sous vos galeries; mais n'oubliez pas d'apporter des cartes *bien orthodoxes* (pas les vôtres), un livre, des cheveux, etc.; enfin tout ce qui pourra le mieux asseoir vos convictions.

— Ne craignez rien; je m'y connais. Madame Houdin pourra-t-elle venir avec nous?

— Pourquoi donc pas?

— Eh bien à une heure je viendrai vous chercher.

Nous y étions à midi, et lorsque nous montons en voi-

ture, Robert Houdin nous entend *pour la première fois*, indiquer le nº 42 de la rue de la Victoire.

Chemin faisant, le futur néophyte usait toutes les ressources de sa dialectique (elle est facile en pareil cas) à nous prouver ce qu'il regardait comme démontré de soi-même, c'est-à-dire qu'il ne s'agissait que de *trucs* (1) plus ou moins perfectionnés, et d'un répertoire mieux monté que tous les autres. Il entrait même, à ce sujet, dans certains détails, dans certains secrets du métier, qui nous paraissaient fort amusants à recueillir; il allait même jusqu'à trahir un peu les mystères, non pas de *sa* seconde vue, mais de *la* seconde vue de ses confrères, et lorsqu'il croyait s'apercevoir que nous n'admettions nullement ses comparaisons avec *notre* seconde vue magnétique, il s'arrêtait étonné, nous fixait entre les deux yeux, et son regard scrutateur exprimait un soupçon qu'il était trop poli pour formuler davantage.

— Mais au moins vous conviendrez, disait-il, que le charlatanisme peut et doit s'en mêler fort souvent?

— Je ne dis pas non; je vous ferai seulement observer que, du moment où le magnétiseur possède une somnambule lucide, vouloir adjoindre à cette lucidité les lumières du compérage, ce serait tout perdre à l'instant même. Certain d'escamoter ma montre ou mon anneau à mon insu, que diriez-vous du maladroit qui vous proposerait, *pour plus de sûreté,* d'aider votre adresse par une grossière ficelle?

— Ah! tous ces magnétiseurs ont tant d'esprit!

— Je pourrais facilement vous prouver le contraire.

— Bah! ce sont ceux qui en ont le plus qui le cachent davantage.

Nous arrivons : nous voici en présence d'Alexis; celui-ci réveillé nous apparaît avec ces traits crispés, ce regard, ce cachet nerveux, tout particuliers aux somnambules, et qui seuls devraient suffire à la conviction d'un médecin, puis, petit à petit la figure se remet, la coloration revient,

(1) Trucs.... C'est le mot consacré pour désigner les tours d'adresse.

jusqu'à ce qu'endormi de nouveau par son magnétiseur, qui se contente de lui presser le bras, une légère et insensible convulsion vienne encore une fois bouleverser tout son être et le plonger dans l'état somnambulique.

Robert Houdin, qui s'y connaît, demande à bander lui-même les yeux d'Alexis. Après avoir examiné attentivement la ouate et les trois énormes foulards qu'on lui présente, il couvre, avec la première, tout le visage de son sujet; mais, quand sur les balles de coton qui l'enveloppent comme la plus précieuse des statuettes, et qui, du haut du front jusqu'au bas des lèvres ne laisseraient pas de place à la pointe d'une aiguille, il a croisé deux foulards, il refuse d'appliquer le troisième, et ne demande pas, comme certains médecins, un masque tout entier. Pourquoi cela? si ce n'est parce que Robert Houdin s'y connaît, lui, et que le roi des escamoteurs ne s'amuse pas à de pareilles minuties.

Ces deux yeux si suspects, une fois bien bordés de ouate et recouverts de bandeaux, *calfeutrés* en nn mot, Robert Houdin tire de sa poche deux paquets de cartes portant encore l'enveloppe et le cachet de la régie, les ouvre, les mêle et invite Alexis à couper. Celui-ci le fait, et, nous devons l'avouer, le fait d'une certaine manière dont la spécialité nous échappe, mais qui provoque un léger sourire chez son savant observateur. C'est évident, Robert Houdin a remarqué quelque chose, il a cru se reconnaître, et tout autre que nous aurait tremblé pour le succès de l'expérience. Néanmoins il dépose cinq cartes devant son adversaire qui se garde bien d'y toucher, en prend cinq pour lui-même et s'en va les relever quand Alexis l'arrête en lui disant : — « *C'est inutile, j'ai fait la vole,* » — et lui nomme les dix cartes qui, sans avoir été retournées, se trouvent encore sur la table.

— Recommençons, dit froidement Robert Houdin, tout étourdi cependant, comme d'un coup de massue.

— Volontiers.

« Dix nouvelles cartes viennent remplacer les premières, et cette fois plus de sourire.

— J'écarte dit Robert Houdin.

— Pourquoi gardez-vous ces deux cartes et encore cet atout si minime?

— Peu importe donnez-m'en trois.

— Les voici.

— Qu'elles sont-elles? dit Robert Houdin en les couvrant de ses deux mains.

— Dame de carreau, dame de trèfle et huit de trèfle...

— Vite une troisième partie.

Même exactitude et même infaillibilité!

Nous examinons à notre tour, et que voyons-nous?

Robert Houdin fixe Alexis avec ces yeux qu'on lui connaît; son teint commence à se décolorer un peu, devient bientôt livide, une sorte de mouvement nerveux vient altérer ses traits, puis, avec l'exaltation toute passionnée d'un artiste qui vient de rencontrer son maître : « — Qu'est-ce que cela, s'écrie-t-il, où sommes-nous? C'EST MAGNIFIQUE ! » — Alors, comme cela se passait autrefois à la chambre après un beau discours, la séance reste quelque temps et *forcément* suspendue.

On la reprend; Robert Houdin, après avoir fait sauter les inutiles bandeaux du somnambule, tire de sa poche un livre à lui et le prie de lire à huit pages de là, à une hauteur indiquée. Alexis pique avec une épingle aux deux tiers de la page, et lit : « — *Après cette triste cérémonie*..... » — Assez, dit Robert Houdin, cela suffit, cherchons. Rien de semblable à la huitième page, mais à la page suivante, même hauteur, on lit : « — Après cette triste cérémonie.... »

— Cela suffit, dit Robert Houdin; quel prodige!

— Pouvez-vous me dire qui m'a écrit cette lettre?

Alexis la sent, la pose sur le sommet de sa tête, sur son estomac, et désigne assez fidèlement celui qui l'a écrite; mais il commet ce qu'un médecin appellerait des erreurs. Quelles erreurs! Ainsi il se trompe sur la nuance de ses cheveux, sur son état; il en fait, par exemple, un libraire, parce qu'il le voit entouré de livres; erreurs de détails, en un mot, comme on en fait commettre à chaque instant

aux somnambules trop vivement actionnés, mais qui, pour un esprit juste, doivent s'effacer tout de suite devant les indications principales. Car juger n'est pas autre chose, c'est *jauger*, autrement dit peser, mesurer, comparer ce qui est à charge et à décharge; puis, la balance une fois faite, on prononce. Robert Houdin ne se laisse pas arrêter par ces erreurs de détail; revenant à sa lettre : — « D'où vient-elle?

— De ***.

— Ah! dit Robert Houdin, et le timbre! je n'y pensais pas... Mais, puisque vous voyez cette maison, pouvez-vous me dire dans quelle rue elle se trouve?

— Attendez; donnez-moi un crayon; et après cinq minutes de réflexion, il écrit rapidement: Rue d'A... n°...

— C'est trop fort, dit Robert Houdin, je ne sais plus où j'en suis: je n'en veux pas davantage. Cependant encore un mot.

— Que fait en ce moment celui qui l'a écrite?

— Ce qu'il fait? prenez garde; méfiez-vous: il trahit votre confiance en ce moment même...

— Ah! pour cela, dit Houdin l'erreur est bien complète, car il s'agit du meilleur et du plus sûr de mes amis.

— Prenez garde, répète Alexis, et cette fois d'un ton d'oracle; *il vous trompe odieusement.*

— Sottise (1), répond Robert Houdin à son tour.

A son tour madame Houdin s'avance:

— Pourriez-vous me dire à quoi je pense en ce moment?

— Donnez-moi la main... à quoi vous pensez?... at-

(1) Il faut nous hâter d'ajouter qu'étant retourné chez Robert Houdin avec un de nos amis, M. Lacordaire, directeur de l'établissement des Gobelins, son premier mot fut celui-ci :

— Vous rappelez-vous, monsieur, la fameuse lettre de mon ami de*** et toutes mes dénégations à Alexis?

— Oui, eh bien?

— Eh bien, monsieur, ce malheureux ami me volait dix mille francs au moment même de la séance. On conviendra que ceci devenait plus sérieux.

tendez... vous pensez à un enfant, à un bien jeune enfant... Ah! pauvre mère, que je vous plains!

Et madame Houdin qui jusque là, pour lui donner le change, s'était efforcée de sourire, laissa échapper quelques larmes.

— Mais, monsieur, vous le voyez donc?...

— Oui. Il est mort le 15 Juillet dernier.

— A qu'elle heure?

— Quatre heures du matin.

— A Paris?

— Non pas; à trois lieues de Paris... attendez... Ah! c'était trop tard.

— Mais quoi donc?

— Je veux dire que vous avez changé trop tard de nourrice... vous le savez bien; c'est le lait de la première qui l'a empoisonné... elle était bien malade, la malheureuse...

— Oh! comme c'est vrai! comme c'est exact!... Et pourriez-vous me dire à quoi je pense en ce moment?

— Hélas! vous pensez à un enfant bien plus jeune car il n'existe pas encore.

C'était effectivement la pensée de madame Houdin, dont les espérances maternelles devançaient l'avenir en ce moment.

De son côté, Alexis nous voyant écrire sur un calpin, nous l'arrache des mains, le pose vivement sur sa tête, en lit deux ou trois lignes écrites au crayon et que nous retrouvons à la page indiquée.

Mais, chose bizarre et que nous livrons à la méditation de tous ceux qui s'occupent de cet inexorable agent, dans le calpin se trouvait un objet détaché:

— Qu'est-ce que c'est, Alexis?

— Un carton.

— Oui, mais qu'est-ce que ce carton?

— Je n'en sais rien; il est entouré de petites gravures. ce sont des petites lignes toutes courtes, mais je ne sais pas ce que c'est.

— Cherchez bien; ce n'est pas difficile, un carton dans un portefeuille...

— Attendez; c'est une grande carte de visite... un papier à plumes de fer,... une adresse de marchand...

Rien de tout cela; et le génie du capricieux somnanbule n'allait pas jusqu'à deviner un *calendrier*. Tel médecin de notre connaissance eût triomphé, et, selon l'usage, eût bien vite levé la séance. Nous continuâmes :

— Et le papier voisin?

— Celui qui est plié en quatre?

— Oui.

— Oh! celui là c'est bien différent et ce n'est pas difficile: « quittance de MM. Sagnier et de Cray, libraires, rue des Saints-Pères, n° 64, portant 15 francs 20 centimes. »

Robert Houdin ouvre le papier et constate la chose; nouveau surcroît d'étonnement. Cependant il se ravise:

— Ceci, monsieur, ne signifie rien pour moi, dit-il; car enfin, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et quoique au-dedans de moi-même je sois convaincu que vous n'êtes pas d'accord avec le somnanbule, je dois faire comme si vous l'étiez en ce moment; permettez-moi donc de m'en tenir à moi seul, et de faire une dernière expérience. — De qui sont ces cheveux continue-t-il.

— D'un jeune homme.

— Lequel?

— Votre fils?

— Quel âge?

— *Trois ans de moins que vous ne lui donnez.*

— C'est vrai. Qu'éprouve-t-il? il est malade.

— Oui, il souffre beaucoup du côté droit... mais... attendez... vous venez de toucher ces cheveux, et je me trompe de fluide. C'est vous qui souffrez du côté droit et même en ce moment.

— C'est très-vrai; mais mon fils?

— Votre fils? il n'a rien.

— Si fait; cherchez bien! il a quelque chose. Ne voyez-vous rien?

— Alexis se tâte, promène sa main sur ses jambes, remonte à l'estomac, au cœur, à la poitrine, à la tête, et rien n'est signalé.

— Cherchez donc bien.

—Ah ! j'y suis ; comment ! vous vous inquiétez pour cela? pour ce petit point imperceptible que je vois à l'extrémité droite de l'œil droit? vous croyez que c'est un commencement d'amaurose, et lui s'en tourmente ! Il est vrai que les médecins... mais rassurez-vous bien ; ne faites rien. Votre fils, je vous le répète, est d'une parfaite santé; il a maintenant seize ans et trois mois ; à dix-huit ans, ce sera passé.

— C'est écrasant, dit Robert Houdin; c'en est assez, sortons. Réveillez-le.

Marcillet souffle sur le visage du somnambule, le travail nerveux s'opère à l'inverse du premier, la vie reprend insensiblement son cours habituel et rentre en possession de son domaine, puis l'inspiré retombe entièrement dans le *terre-à-terre* de la vie ordinaire et commune.

Quant aux deux consultants, silencieux, attérés, ils se retirent. Lorsque nous sommes avec eux dans la ruc :

— Et l'escamotage, qu'en faisons-nous ?

— *Monsieur, s'il y avait dans le monde entier un escamoteur capable d'opérer de semblables merveilles, il me confondrait mille fois plus, comme escamoteur, que l'agent mystérieux que vous venez de me montrer.*

— Si vous le voulez, et pendant que nous y sommes, je vais vous mener chez dix autres, et vous verrez à peu près les mêmes choses.

— Ah ! c'est inutile, je vous l'assure.

— Ainsi donc à mon tour je puis compter sur la loyauté de vos promesses ?

— Je suis homme d'honneur, monsieur, et je ne connais ni les mauvaises inspirations de l'intérêt personnel, ni les capitulations de l'amour propre.

— A la bonne heure; dès que je vous ai vu, je n'en ai pas douté. Mais expliquez-moi donc votre sourire au moment de *la coupe* et lors de la première partie d'écarté.

— J'avais cru remarquer tout simplement une coïncidence entre la séparation du jeu et le nombre des cartes voulues.

— Mais enfin j'entends toujours répéter que vos parties d'écarté ressemblent à celles-ci, comme un œuf ressemble à un autre œuf.

— Ah ! monsieur, pour *celui qui n'y entend rien*, pour l'homme du monde, oui peut-être, *et encore cela ne devrait pas lui être permis;* mais pour le praticien !... songez donc, monsieur, que toutes mes cartes, à moi, sont frelatées, travaillées, souvent de grandeur inégale, ou bien artistement rangées. Puis n'ai-je donc pas mes signaux, mes télégraphes? mais ici, monsieur, des *cartes vierges*, des cartes dont je viens de déchirer l'enveloppe et que le somnambule n'a pu étudier; et puis, ce qui ne saurait jamais nous tromper, la différence dans la manière de toucher ces cartes, cette naïveté d'exécution d'un côté, et de l'autre, *ce cachet du travail* que rien ne peut entièrement déguiser; et par dessus tout cela, cette cécité complète !... Car on aura beau dire, il ne pouvait pas y voir; non, c'était mille fois impossible. Et puis d'ailleurs, *quand il y verrait que ferions-nous de tout le reste?* Quant à mes expériences de *seconde vue*, sans pouvoir ici vous divulguer mon secret, rappelez vous donc ce que j'ai soin de vous dire tous les soirs, que je n'ai promis qu'une *seconde vue*, et que par conséquent il m'en faut une première.

Le lendemain Robert Houdin nous signait la déclaration suivante :

— « Quoique je sois bien loin de vouloir accepter les « éloges que veut bien me donner M. ***, et tenant surtout « à ce que ma signature ne laisse en rien préjuger mes « opinions en faveur du magnétisme ou contre lui, je ne « puis cependant m'empêcher de déclarer que les faits « rapportés ci-dessus, SONT DE LA PLUS COMPLÈTE EXACTI- « TUDE, *et que, plus j'y réfléchis, plus il m'est impossible « de les ranger parmi ceux qui font l'objet de mon art et « de mes travaux.* »

« Ce 4 Mai 1847.

« ROBERT HOUDIN »

Quinze jours plus tard nous recevions encore la lettre suivante :

Monsieur,

Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, je tenais à une seconde séance ; celle à laquelle j'assistais hier chez Marcillet a été plus merveilleuse encore que la première, et ne me laisse *aucun doute* sur la lucidité d'Alexis. Je me rendis à cette séance, avec l'arrière pensée de bien surveiller la partie d'écarté qui m'avait tant étonné. Je pris cette fois de bien plus grandes précautions encore qu'à la première; car me méfiant de moi-même, je me fis accompagner d'un de mes amis, dont le caractère calme pouvait apprécier froidement et établir une sorte d'équilibre dans mon jugement.

« Voici ce qui s'est passé, et l'on verra si jamais *des subtilités* ont jamais pu produire des effets semblables à celui que je vais citer. Je décachette un jeu apporté par moi, et dont j'avais marqué l'enveloppe, afin qu'il ne pût être changé... je mêle... C'est à moi de donner... je donne avec toutes les précautions d'un homme exercé aux finesses de son art. Précautions inutiles ! Alexis m'arrête, et me désignant une des cartes que je venais de poser devant lui sur la table :

— J'ai le roi, me dit-il.

— Mais vous n'en savez rien encore, puisque la retourne n'est pas sortie.

— Vous allez le voir, reprit-il ; continuez. Effectivement je retourne le huit de carreau et la sienne était le roi de carreau. La partie fut continuée d'une manière assez bizarre (1), car il me disait les cartes que je devais jouer, quoique mon jeu fût caché *sous la table et serré dans mes mains.*

A chacune de ces cartes jouées il en posait une de son jeu sans la retourner, et toujours elle se trouvait parfaitement en rapport avec celle que j'avais jouée moi-même.

(1) En effet fort bizarre.

Je suis donc revenu de cette séance, aussi émerveillé que je puisse l'être, et persuadé qu'il est TOUT A FAIT IMPOSSIBLE QUE LE HASARD OU L'ADRESSE PUISSE JAMAIS PRODUIRE DES EFFETS AUSSI MERVEILLEUX (1).

ROBERT HOUDIN, 16 Mai 1847.

Ainsi donc, voilà qui demeure bien et dûment constaté : C'est le maître qui parle ; ce grand maître en *subtilités* (pour employer son expression) reste frappé de stupeur devant le plus simple de ces mêmes phénomènes repoussés depuis cent ans par la science officielle, sous le prétexte d'escamotage et de jonglerie.

Robert Houdin est une autorité sérieuse, par son caractère scientifique, et par son honorabilité bien connue.

Disons cependant que ce qui fait sa conviction dans les expériences, ce sont surtout les parties d'écarté qui rentrent surtout dans ses attributions. Il y a, selon nous, un fait bien plus sérieux, c'est la lecture d'une phrase, à la huitième page d'un livre que Robert Houdin avait apporté lui-même et dont il ignorait le contenu.

Là, il n'y a pas d'équivoque possible, que le somnambule ait les yeux couverts d'un bandeau, ou qu'il les ait tout grands ouverts ; le fait de lire à travers huit pages, dans un livre fermé, et dont il ignore le titre, cette phrase — *après cette triste cérémonie...* — est le fait culminant. Les yeux, les sens n'y sont pour rien, pas même la transmission de pensée, puisque chacune des personnes présentes, ne connaît ce qui peut être imprimé dans ce livre.

C'est donc, comme nous l'avons toujours déclaré, l'âme qui dégagée des liens humains voit, pense, agit sans le secours des sens. Cette séance est certes une de celles qui démontrent le plus clairement la lucidité dans le somnambulisme.

(1) Mirville, pneumatologie des esprits — Vrayat de Surcy, Rue de Sèvres 2, Paris.

Les Sourds-muets

Dans le monde scientifique et humanitaire, on s'occupe avec raison d'améliorer l'état des sourds-muets. On a reconnu depuis longtemps que ce n'est pas, comme on le pensait autrefois, parce que leur langue ou leurs organes vocaux sont mal conformés, que les sourds-muets sont privés de la parole. Il a été admis scientifiquement, que généralement c'est la privation du sens de l'ouïe qui, en les mettant dans l'impossibilité d'entendre les sons et de recueillir les éléments du langage ordinaire, est la cause de cette infirmité.

C'est donc la surdité qu'il faut combattre.

La surdité est l'abolition plus ou moins complète du sens de l'ouïe. Elle peut être due à un défaut d'organisation première ou à la destruction de certains organes après maladies ; dans ces deux cas, le mal est sans remède. Elle peut être aussi occasionnée par le cérumen produit par les glandes qui, se durcissant, se concrétant, forme un corps étranger dans le conduit ; ou bien par une inflammation de ce même conduit qui se trouve alors trop étroit ; ou bien par l'atonie ou l'épaississement du tympan, par l'oblitération de la trompe d'Eustache; ou enfin par une otite aiguë ou chronique, soit interne soit externe, qui provoquerait la paralysie de la pulpe auditive, ou du tronc même du nerf auditif. Il est encore des surdités auxquelles on ne peut assigner une cause apparente, ce sont celles proproment dites nerveuses.

Les moyens médicaux pour combattre la surdité, sont généralement les exutoires appliqués à la nuque, ou mieux au-dessous de l'oreille, sur la région mastoïdienne ; les dérivatifs, les purgatifs à forte dose ; les fumigations, les injections, les douches excitantes, et enfin, comme stimulant, l'électricité, le galvanisme.

Les médecins se servent beaucoup aujourd'hui de l'électricité, du galvanisme ; ils en usent pour toutes les maladies jusqu'à ce qu'un médicament nouvellement découvert

vienne remplacer tout le répertoire ancien, sans cependant donner de meilleur résultat.

Voilà les moyens que la médecine indique et dont elle dispose pour guérir la surdité chez les sourds-muets et chez les sourds.

Avec ces moyens, la médecine, la chirurgie ont-elles enregistré beaucoup de guérisons de surdi-mutité ou seulement de surdité?

Les médecins spéciaux, les Itard, les Delau, les Ménier ont-ils véritablement produits des guérisons, même des améliorations, chez les sourds-muets? Nous pouvons déclarer hardiment que pas un sourd-muet n'a été guéri de sa surdité par les moyens médicaux; et que jusqu'à ce jour, dans les établissements où on les recueille, on ne fait rien pour les guérir de la surdité.

Citons un mot qui prouve ce que nous avançons : — l'abbé Jamet, directeur de l'établissement du Bon-Sauveur de Caen, répondit, en 1841, à ma demande de faire l'essai du magnétisme sur quelques-uns des enfants : — **« Nous avons ces enfants pour les instruire et non pour les guérir. »**

Ne voulant point employer le magnétisme, et les moyens médicaux étant impuissants pour les guérir, on se contente de les instruire; et en effet on les instruit très-bien. Nous en avons connu qui étaient très-savants, car leur intelligence loin d'être obtuse est au contraire très-vive, et ils apprennent tout, facilement. Mais on fait mieux encore : certains directeurs des institutions des sourds-muets s'intéressant à ces malheureux parias, cherchent à leur donner au moins la parole. Nous en avons connu qui parlaient fort bien, s'exprimaient avec facilité en français et en anglais. La voix des sourds-muets est gutturale, sourde et fatigante pour ceux qui les écoutent et pour eux-mêmes; ne s'entendant pas, ils ne peuvent la développer. Les sourds-muets jettent des cris assez forts, mais ils ont très-peu de voix; celle-ci ne se forme qu'avec le temps, et presque toujours ils ont mal à la gorge les premiers jours qu'ils prononcent quelques mots.

Le larynx n'est pas habitué à fonctionner, il est irrité

par l'air qui y pénètre, et qu'ils rejettent par une contraction pour produire les sons.

C'est par la mimique et l'imitation qu'on apprend à parler aux sourds-muets : le professeur leur présente ses lèvres et sa langue ; il prononce un mot à haute voix ou sans voix, en articulant avec précision chaque syllabe, et en les leur montrant écrites. Les sourds-muets imitent les mouvements des lèvres et de la langue, et ils répètent le mot, mal d'abord, et bien ensuite. Il faut beaucoup de patience ; mais les hommes qui se sont voués à l'instruction des sourds-muets en ont.

On leur apprend à parler, à exprimer leurs pensées autrement que par des signes ; on détruit l'une des deux infirmités ; mais puisqu'ils ne sont généralement muets que parce qu'ils sont sourds, pourquoi donc ne cherche-t-on pas aussi à détruire la surdité dont la guérison entraînerait forcément la guérison de la mutité ?

Si la médecine n'offre que des moyens insuffisants et douloureux, pourquoi repousse-t-on si opiniâtrement le magnétisme qui, lui, a produit des guérisons entières ?

Le moyen est-il dangereux, nuisible ? Non ; personne ne croira que de tourner le bout des doigts devant les oreilles, souffler chaud, et toucher légèrement la tête puissent attaquer la santé. Du reste, les faits sont là tout à l'avantage du magnétisme ; et sans chercher bien loin, nous avons dans notre pratique des faits positifs, des guérisons entières et certaines.

La surdité d'un sourd-muet pouvant être constatée d'une manière certaine, la preuve de l'action magnétique devient évidente, irrécusable, lorsque, après quelques séances, le sourd-muet perçoit certains sons, certains mots qu'il n'entendait pas avant la magnétisation.

Nous avons magnétisé beaucoup de sourds-muets, deux cent cinquante à trois cents peut-être ; nous leur avons fait percevoir les sons de la voix humaine dans une proportion immense ; nous les avons magnétisés comme expérience et non pour les guérir, excepté un très-petit nombre ; mais nous avons reconnu que cette infirmité, quand

elle n'est pas organique, pouvait être guérie facilement, si l'on suivait un traitement magnétique de plusieurs mois, et si, pendant ce traitement, la famille du sourd-muet s'occupait sérieusement de lui apprendre à parler, comme dans plusieurs cas, tels que, par exemple, Mlle Georgina Burton qui, à la suite de convulsions, à l'âge de neuf mois, resta sourde et muette, n'entendant aucun son, aucun bruit et ne pouvant articuler aucun mot, et qui fut guérie entièrement par le magnétisme de la surdité, pendant que ses deux sœurs, sur mes indications, lui apprenaient à articuler les mots, à parler enfin. Sa guérison fut constatée à cette époque (1843) par Lady Clavering, le duc de Luxembourg, Mme la chanoinesse de Loyauté, le comte et la comtesse de Loyauté, le comte d'Emiéville, le comte de Beaurepaire, la famille entière des dames Scherwell. Toutes ces personnes avaient connu la jeune fille avant les magnétisations; elles avaient suivi les progrès du traitement avec le plus grand intérêt, et elles reconnurent que la jeune fille entendait et parlait comme tout le monde.

Nous pourrions citer d'autres exemples, mais celui-ci est suffisant, et nous ne pouvons qu'engager les directeurs des établissements de sourds-muets, à essayer eux-mêmes de magnétiser leurs élèves; ils seront contents des résultats. Il n'est pas nécessaire de connaître le magnétisme à fond, ils n'ont pas à craindre les accidents, puisqu'ils n'ont point à produire le sommeil, et qu'il leur suffit de magnétiser localement les oreilles; ils reconnaîtront bien vite que le magnétisme est une puissance réelle et un moyen excellent de combattre la surdité.

Ch. LAFONTAINE.

Société de magnétisme de Lausanne

SÉANCE DU 27 AOUT 1870

Près de trente personnes, parmi lesquelles quelques invités, assistent à cette soirée.

Le président donne communication des remerciements des médecins italiens Manfredonia, Mora, Jaccarino, et Jaquement, et du professeur d'Amico, de Bologne, nommés dernièrement membres honoraires de la société de magnétisme de Lausanne.

Une dame mentionne une magnétisation très-heureuse faite par elle dans un vagon. Une personne qui souffrait depuis plusieurs jours d'une violente recrudescence d'un rhumatisme chronique au bras et à l'épaule, a senti ses douleurs diminuer et enfin disparaître au bout d'une magnétisation de 10 à 12 minutes. Sa surprise était extrême et des larmes de reconnaissance ne purent être retenues, au moment de la séparation.

Une autre sociétaire communique une guérison très-rapide obtenue sur un enfant dont la main avait été prise et ecchymosée assez fortement entre les jointures d'une porte.

Un membre de la société rapporte plusieurs guérisons de maux de dents par l'emploi du procédé désigné sous le nom d'*Électro-jama*.

Après quelques autres communications de résultats heureux obtenus sur divers malades, on passe à l'expérience de la *musique magnétisée*.

Après douze minutes, le jeune homme qui touche du piano à côté du magnétiseur est à moitié endormi et ne peut continuer. Un assistant couvert de transpiration et fort angoissé est obligé de quitter la salle. Deux autres sentent revenir peu à peu d'anciennes douleurs d'estomac qui s'arrêtent après la suspension de l'influence magnétique. Une dame ferme les yeux, manifeste de l'oppression, s'agite sur son siége et tombe dans une sorte de sommeil cataleptique. Sous l'action d'un magnétiseur placé à deux pas devant elle, elle se lève lentement, s'incline et va tomber en avant lorsqu'on la retient assez tôt pour prévenir la chute. Les deux jambes étaient cataleptisées et ne pouvaient obéir à l'attraction qui entraînait la partie supérieure du corps.

Après quelques essais très-heureux de transmission de

pensée, on réveille le sujet par quelques passes dégageantes, afin d'arrêter un tremblement nerveux fatigant.

Un phénomène très-curieux se produit chez une dame qui accuse des douleurs subites dans les oreilles et à une dent. C'était une véritable transmission pathologique, car le magnétiseur interrogé déclara souffrir lui-même depuis plusieurs jours exactement aux mêmes places où cette dame indiquait le siége de la douleur. Un instant après, quelques passes dégageantes avaient triomphé de cette sorte d'inoculation morbide.

Cinq demoiselles forment ensuite une chaîne qui est magnétisée par un sociétaire, pendant douze minutes. Trois n'éprouvent aucun effet. Deux sont visiblement influencées, et ce n'est pas sans peine que le magnétiseur parvient à détruire son ouvrage et à les ramener à l'état normal.

Une malade âgée, amenée à la séance dans un but thérapeutique, est magnétisée successivement par deux dames. Les douleurs rhumatismales augmentent après la première magnétisation, qui est accompagnée d'un léger sommeil. Il lui semble ensuite que le mal se déplace lentement. Un second assoupissement survient, et à la fin de la séance, la malade déclare qu'elle est notablement soulagée.

Encouragée par ce premier succès, l'une des personnes qui l'ont obtenu manifeste l'intention de suivre au traitement régulier de cette malade, ce dont la société la remercie d'avance.

Sous l'influence des préoccupations pénibles occasionnées par la guerre actuelle, le président attire l'attention de l'Assemblée sur les applications du magnétisme au traitement des blessures, aux pansements, et même aux amputations dans certaines circonstances déterminées. Il cite la remarquable guérison de la main du virtuose Sivori, par M. Lafontaine, guérison déclarée presque merveilleuse par le chirurgien genevois qui avait remis à leur place les diverses parties du membre fracturé. Il ajoute à cet exemple de succès magnétique dans les maladies chirurgicales, d'autres faits tirés de la clini-

que du Dr Charpignon et des cliniques des hôpitaux de l'Angleterre et des États-Unis, et il exprime le regret que les personnes dévouées qui se sont rendues aux ambulances françaises et prussiennes, ne puissent pas profiter des avantages que leur offrirait ce mode de traitement toujours facilement applicable.

Cette question est mise à l'étude, et l'on y reviendra dans la prochaine séance.

Un sociétaire confirme l'utilité de l'emploi des agents magnétiques dans les cas de *coups* et *blessures*, en mentionnant la guérison très-prompte d'une forte contusion reçue dernièrement à la jambe.

En réponse à l'indication de plusieurs cas de douleurs dentaires traités sans succès par les moyens magnétiques ordinaires et par l'*Électro-jama*, un assistant expose deux guérisons obtenues par des insufflations chaudes sur la joue.

Ayant remis à plusieurs sociétaires de *l'eau minérale magnétisée* (1) pour des expériences thérapeutiques, le président annonce que l'un d'entre eux lui a communiqué de très-bons résultats pour les premiers soins du traitement. Il demande un rapport détaillé pour ce premier essai, et des indications pour les autres. Les personnes qui pourraient répondre étant absentes, la question est renvoyée à la prochaine séance.

(Extrait du procès-verbal communiqué par un sociétaire.)

(1) Il s'agit ici de l'eau minérale de la Barre à Lausanne, eau *alcaline et ferrugineuse*, ayant de l'analogie avec celle de la source Lardy de Vichy, et réunissant les priucipaux éléments des eaux d'Evian et d'Amphion. Découverte depuis plus d'un siècle, cette eau fut mise en grande vogue par le célèbre docteur Tissot. D'après l'analyse faite en 1865 par M. le professeur Bischoff, elle contient des sels de chaux et de magnésie, des chlorures alcalines et de l'oxide de fer phosphaté. La municipalité de Lausanne s'en occupe de nouveau, et il est à désirer qu'elle le fasse avec plus de succès que par le passé.



LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — CAUSERIE. — LA MÉDECINE JUGÉE PAR UN MÉDECIN, LE DOCTEUR DROUAULT. — L'ÉDUCATION HOMICIDE, PAR M. E. R.

CAUSERIE

Avec la république, la liberté de la presse est proclamée en France; chacun, aujourd'hui, peut donc hautement y dire sa pensée ou l'exprimer par écrit; notre pauvre petite feuille ne fait donc qu'user d'un droit, et croit remplir un devoir en publiant aujourd'hui ce que nous pensions et disions il y a quelques années; c'était en quelque sorte un pressentiment, un avertissement que nous donnions à cette époque.

Il est temps (disions nous) que tous les gouvernements, pour leur propre intérêt, prêchent d'exemple par une conduite franche et loyale, dans leurs transactions diplomatiques, comme dans leurs opérations administratives, tant au dehors vis-à-vis des autres États, que dans l'intérieur vis-à-vis des peuples qu'ils gouvernent. Il est temps que les agents de l'autorité souveraine pratiquent eux-mêmes une morale saine, basée sur l'équité, s'ils veulent rétablir la morale publique, car l'immoralité ne fait des progrès parmi les peuples, qu'en raison de la corruption des gouvernements.

Il est temps que les souverains se persuadent que ce n'est point un cri séditieux, que d'invoquer paisiblement les droits naturels des peuples, et l'observation des lois de la part des agents du gouvernement.

Le salut de l'état et le bonheur de l'ordre social résident dans la justice, qui protége le faible, dans la bonté,

qui enchaîne les cœurs. La douceur paternelle des gouvernants attire l'affection des peuples, tandis que les vengeances attisent les haines, et que l'orgueil et la tyrannie de ceux qui commandent, irritent ceux qui doivent obéir, et produisent tôt ou tard un désordre inévitable.

Il est temps, enfin, d'instruire les hommes pour les rendre meilleurs, pour les empêcher d'être la dupe de leur crédulité, et pour diminuer la masse des maux qui affligent les nations opprimées.....

Nous écrivions ces lignes il y a quelques années; nos conseils n'ont point été entendus; le gouvernement impérial et le gouvernement papal viennent de sombrer, et bien d'autres qui en ce moment même peuvent se croire forts et bien solides, s'effondreront de même.

Les peuples se lassent enfin d'être considérés et traités comme des troupeaux; ils se lèvent et demandent justice; justice entière, égalité parfaite devant tous et pour tous.

Hélas! en est-il ainsi dans cette heure même, heure si critique, si terrible?

Nos armées, nos forteresses capitulent; les soldats, machines humaines inconscientes, sont prisonniers, conduits et parqués en Prusse comme des bestiaux; les officiers, sauf de courageuses et nobles exceptions, les officiers qui les ont guidés, poussés, entraînés, recouvrent leur liberté, et rentrent en France sur parole de ne point servir pendant cette guerre.

Est-ce de l'égalité? non, non! suivant nous, nous ne saurions approuver les officiers qui n'ont pas senti en eux le besoin et le devoir de suivre leurs soldats et de partager avec eux toutes les souffrances, toutes les misères dans les prisons prussiennes.

Par leur présence ils les auraient soutenus moralement, ils les auraient encouragés, ils auraient maintenu la discipline, l'amour du pays; et qui sait si, à un jour donné, ils n'auraient pu s'entendre, et se trouvant au cœur de la Prusse, asservis par la force mais libres d'engagements envers leurs vainqueurs, faire une diversion qui aurait sauvé la France?

Nous le répétons, blâme sur ces officiers bien portants, nous n'excusons que les blessés et les malades.

Mais nous dirons en outre, honte à tous ces hommes encore jeunes, qui ont conduit leurs femmes, leurs enfants, en pays neutres, et qui, les voyant en sûreté, ne retournent pas défendre la France en péril qui a tant besoin de tous ses enfants.

Oh! ceux-là sont bien coupables, qui dans cette crise suprême, pouvant porter un fusil, se sauvent lâchement sous le prétexte de la famille.

Nous pouvons parler haut, nous en avons le droit, car si nous sommes nous-même ici, vieux et incapable de supporter les fatigues de la guerre, notre fils bien aimé n'a pas attendu qu'on l'appelât, il s'est enrôlé volontaire pour défendre notre France souillée par les Prussiens; abandonnant, ou plutôt, cherchant ainsi à sauver par son énergie sa femme et son enfant.

Sans doute, il peut paraître plus commode et plus sûr pour soi-même, de laisser aux gens résolus et dévoués en qui vibre le sentiment patriotique, la conscience du devoir, et dont la poitrine porte un cœur d'homme, de laisser, disons nous, à ces citoyens généreux le soin de défendre, au risque de leur vie, les foyers et les intérêts qu'on n'a pas soi-même le courage de protéger! Mais comment rentrer un jour la tête haute et le *cœur léger* dans ces cités, dans ces maisons, dans ces villas, teintes d'un sang dont pas une goutte n'a été versée par ceux qui iront paisiblement s'y réinstaller et y reprendre leur existence heureuse et satisfaite!

C'est une question de conscience et de pudeur publique, que nous livrons à l'appréciation de toute âme un peu bien située.

Ch. Lafontaine.



La médecine jugée par un médecin le docteur Drouault (1)

« C'est chose généralement irrémédiable que de se chausser l'esprit, comme dit Montaigne, de suppositions, de systèmes, de doctrines que l'on accepte sans réflexion et sans jugement. Tous ceux qui ont enseigné ont mis en avant que les connaissances anatomiques et physiologiques étaient les seuls fondements de la science de la médecine, et tous, au lieu de les accepter selon leurs manifestations naturelles, les ont interprétées à leur gré, dans le but d'en faire des applications impossibles. Nous allons voir que la thérapeutique physiologique est la seule acceptable.

On donne le nom de thérapeutique à cette partie de la médecine qui traite spécialement de la guérison des maladies; elle comprend les indications, les signes des maladies et les moyens de les remplir, — ces indications. Or, ces indications ne peuvent être que la déduction, la conséquence des principes à l'aide desquels on cherche à se rendre compte des maladies et de leurs effets pathologiques; aussi ont-elles varié selon les diverses doctrines, ainsi qu'ont varié les divers agents ou substances qui ont été mis en application pour les remplir et qu'on comprend sous le nom de MATIÈRE MÉDICALE. Les Asclépiades qui, les premiers, exercèrent avec honneur et dignité la médecine dans la Grèce, ne professèrent pendant plus de cinq cents ans aucune doctrine; ils se bornèrent à l'observation; ils avaient pour principe que c'est la nature qui guérit les maladies, qui cicatrise les plaies, qui tarit les ulcères, qui ressoude les os, etc.; mais du temps de cet Hippocrate auquel on attribue les divers traités qui nous sont parvenus sous ce nom, l'école ou mieux la famille des Asclépiades, car les médecins adoptaient pour enfants

(1) *Éléments de médecine positive et de thérapeutique rationnelle*, par le docteur Drouault. Paris, Germer-Baillière, libraire.

ceux qu'ils acceptaient pour disciples, était divisée en deux camps : ceux de Cnide et ceux de Cos. A ces derniers appartenait Hippocrate. Ceux de Cnide prétendaient, pour expliquer les maladies, que l'homme est tout sang, tout bile, ou tout pituite ; ceux de Cos soutenaient que l'homme est un composé de sang, de pituite, de bile jaune et de bile noire, et que dans l'excès ou le défaut de l'une ou de l'autre de ces humeurs consistaient les maladies (HIPP., *De natura hominis)*. Les Asclépiades de Cos furent ainsi les fondateurs de l'humorisme, de la doctrine qui attribue à l'altération des humeurs toutes les maladies. Malgré le bruit fait autour du nom d'Hippocrate, ce médecin n'a jamais fait école. Tessalus et Dracon, ses fils, ainsi que Polybe, son gendre, se séparèrent de lui pour fonder la secte du dogmatisme d'après la philosophie de Platon. Ce fut l'humoriste Gallien qui, six cents ans plus tard, ranima la doctrine d'Hippocrate. Depuis, la médecine a suivi les idées scientifiques dominantes en même temps que les préjugés populaires, et une foule de systèmes se sont succédé. Deux surtout se partagent de nos jours la crédulité des médecins et du public. L'un, c'est le système de Broussais ; l'autre, c'est le système de Hahnemann, le système dit homœopathique. D'après le premier, toute maladie consiste dans l'inflammation ou la subinflammation. Il suffit, dans le premier cas, de faire cesser l'inflammation pour procurer la guérison de la maladie ; dans le second, on met en application la méthode dite *empirique*, qui consiste dans l'emploi de tout médicament dont *l'action n'est pas connue, mais qui cependant détruit la subinflammation (sic)*. Quand à l'inflammation, on la combat par des saignées générales, puis locales, par la diète, etc.

D'après le système d'Hahnemann, toute maladie a pour cause le *désaccord du principe vital*..... et toute maladie consiste dans un symptôme : symptôme ou maladie, c'est tout un ! Il suffit, pour la guérir, de produire un symptôme semblable ; deux symptômes semblables ne pouvant exister à la fois, le symptôme accidentel détruit le symptôme ou la maladie première.

Pour y parvenir, on a recours aux médicaments qui, chez l'homme sain produisent des symptômes semblables à ceux qu'on veut détruire. Dans ce but, on n'administre les médicaments qu'à des quantités infinitésimales, par la raison que ces médicaments se portant *directement* sur l'organe malade, sont toujours assez forts pour produire des symptômes supérieurs à ceux des maladies. C'est ainsi qu'on parvient à raccorder le principe vital désaccordé! *Credat judens appella.*

Mais autour de ces systèmes qui dérivent, le premier, d'un matérialisme incompris ; l'autre d'un vitalisme indéterminé, gravitent, comme eux, dans l'absurde, une foule d'autres systèmes, illusions ou ambitions scientifiques, philosophiques, pharmaceutiques, chimiques, commerciales, industrielles, etc.

D'aucuns, parmi les médecins, ne trouvant dans les systèmes qui se sont produits jusqu'à ce jour aucun point d'appui pour le raisonnement, se font *éclectiques*, c'est-à-dire puisent de côté et d'autre, sans règle et sans méthode, ce qui sourit à leur imagination ; d'autres se proclament *empiriques* c'est-à-dire s'en rapportent à l'expérience sans raisonnement, ne jugent que par les faits ; mais impuissants à les rapporter aux véritables causes qui les produisent, ils confondent ainsi les faits vrais avec les faux. D'autres enfin, dégoûtés de toutes les doctrines de la science, s'abandonnent au *scepticisme* et ne croient pas plus à la médecine qu'à ses médicaments, d'où l'axiome : *Régime vaut mieux que médecine.*

C'est en effet encore une question, savoir : si la médecine telle qu'elle a été comprise depuis son origine, a été en général plus utile que nuisible à la société ; car dans toute maladie, il arrive toujours nécessairement de deux choses l'une : ou le malade finit par triompher de la maladie, ou la maladie finit par causer la mort du malade. Or, tant qu'on ne sera pas parvenu à déterminer la part que la médecine peut prendre avec ses médicaments à la guérison des maladies, on restera toujours dans les mêmes incertitudes et les mêmes erreurs.

Dans l'enfance des peuples, l'instinct de conservation, la peur, ont été le mobile de toutes les pensées, de toutes les actions. Les prêtres, qui en tous lieux furent les premiers médecins, s'emparèrent facilement des esprits et comme ils considéraient les maux, les maladies comme des effets de la colère des dieux qu'ils personnifiaient avec les formes et les faiblesses de l'humanité, c'est en les apaisant par des prières, des expiations, des sacrifices, etc., qu'ils prétendaient les guérir; de là, cette thérapeutique théurgique, mystique, apocalyptique, par les prières, les rêves, les songes, les révélations, les évocations, la magie, les sortiléges, les oracles, les sibylles, les exorcismes, etc. Ceux qui, après des prêtres, attribuèrent les maladies à des causes naturelles, les philosophes et les médecins à leur suite, cherchèrent à les guérir par des moyens naturels.

On supposa d'abord que certaines herbes, certaines plantes, portaient en elles-mêmes la vertu de guérir certaines maladies. Le Dictame guérissait les blessures, la Centaurée guérissait les ulcères, etc. Mais la vertu des plantes ne répondant bientôt plus aux espérances qu'on avait conçues, et d'après cette croyance, encore générale, qu'autour de nous le bien se trouvant partout à côté du mal, de même le remède doit se trouver à côté de la maladie, on se mit à le chercher.... On mêla diverses herbes, certaines plantes les unes avec les autres, puis on leur associa des substances minérales et animales dans l'espoir de rencontrer ainsi par hasard le remède qui devait posséder la vertu de guérir telle ou telle maladie et par suite toutes les maladies sans doute.... Ainsi furent mis en usage les simples, puis les remèdes composés, les substances minérales et animales, même les plus immondes, les mithridates, les thériaques, la quintessence, *le totum continens*, les produits alchimiques, pharmaceutiques, chimiques, etc., tout, en un mot, ce qui constitue ce vaste arsenal de drogues, de remèdes, auquel on donne le nom mérité de *matière médicale*.

C'est ainsi que la matière médicale a passé successive-

ment des médecins aux herboristes, des herboristes aux apothicaires, des apothicaires aux pharmaciens, et des pharmaciens aux chimistes; l'herboriste cependant est resté debout à travers ces révolutions comme une protestation vivante de la raison contre la science....

La matière médicale sous quelque forme autre que la forme naturelle, qu'elle se soit produite à la suite des systèmes qui sont tombés les uns sur les autres, et les uns après les autres, a toujours été instinctivement repoussée et condamnée par la raison des médecins qui ont pensé par eux-mêmes. Voici à cet égard comment s'exprime le plus illustre de tous :

« La matière médicale, dit Bichat (*anat. génér.*) n'a « jamais été exprimée par des systèmes. Cette science a « toujours été influencée par ceux qui ont dominé; de là « le vague et l'incertitude qu'elle présente, incohérent « assemblage d'opinions elles-mêmes incohérentes, elle « est peut-être de toutes les sciences, si on peut lui don- « ner ce nom, celle où se peignent le mieux les travers de « l'esprit humain. Que dis-je? Ce n'est point une science « pour un esprit méthodique, c'est un assemblage informe « d'idées inexactes, d'observations puériles, de moyens illu- « soires, de formules aussi bizarrement conçues que fasti- « dieusement assemblées. On dit que la pratique de la mé- « decine est rebutante, je dis plus : elle n'est pas sous cer- « tains rapports *celle d'un homme raisonnable*, quand on « en puise les principes dans la plupart de nos matières « médicales. Otez les médicaments dont l'effet est de stricte « observation, les évacuants, les diurétiques, les antispas- « modiques et ceux qui agissent par une fonction déter- « minée, que sont nos connaissances sur les autres? A « quelles erreurs ne s'est-on pas laissé entraîner dans « l'emploi et la dénomination des médicaments? On créa « les obstruants quand la théorie de l'obstruction était en « vogue; les incisifs naquirent quand celle de l'épaississ- « sement des humeurs lui fut associée. Les expressions de « délayants, d'atténuants et les idées qu'on leur attache « furent mises en avant à la même époque. Quand il fallut

« envelopper les âcres, on créa les inviscants, les incras-
« sants; ceux qui ne virent que relâchement ou tension,
« que *laxum* et *strictum*, employèrent les astringents et
« les relâchants; les rafraichissants et les réchauffants
« furent mis en usage par ceux qui eurent spécialement
« égard à l'excès ou au défaut de calorique. Des moyens
« identiques ont eu souvent des noms différents, suivant
« la manière dont on croyait qu'ils agissaient, désob-
« struant pour l'un, relâchant pour l'autre, rafraîchissant
« pour un autre, le même médicament a été tour à tour
« employé dans des vues toutes différentes et même oppo-
« sées. Tant il est vrai que l'esprit de l'homme marche au
« hasard quand le vague des opinions le conduit. »

Tel est encore l'état de la matière médicale comprise sous le nom de pharmacologie, en faveur de laquelle cependant la loi, telle qu'elle a été inspirée, sépare deux choses inséparables, la tête qui pense, de la main qui exécute.

« Il est bon de reconnaître que l'espèce humaine s'est continuée pendant de longs siècles avant l'invention de la médecine ; que cette science est née de l'ignorance, des préjugés et des superstitions populaires dont elle porte et conservera toujours les stigmates ; qu'elle s'est continuée sous la pression d'idées théocratiques, puis philosophiques, qu'elle tend enfin à entrer dans une voie raisonnable. Personne n'ignore que les familles sont devenues des peuples ; que des peuples nombreux sont parvenus à un degré de population extrême sans le secours de la médecine ; qu'il y a dans tous les pays, sous toutes les latitudes des individus qui parviennent à la plus extrême vieillesse et meurent ou plutôt cessent de vivre naturellement ; que d'autres souvent se dressent inopinément sous les plis du suairê où la médecine les croyait ensevelis.

« Enfin il faut reconnaître aussi qu'il n'y a pas une seule maladie parmi toutes celles qui portent un nom *qui ne guérisse naturellement* sans médecine et sans médicament. »

— Voici un médecin qui est sévère pour la médecine

et les médecins et qui les traite mal ; mais il n'est pas le seul, il s'appuie sur l'un des plus illustres médecins, le docteur Bichat, qui certes, par les lignes que nous venons de lire, n'est pas tendre non plus envers la médecine. Mais ce qu'il y a de mieux c'est la conclusion du docteur Drouault.

— « On est donc forcé d'avouer (dit-il), qu'il y a quelque chose d'antérieur et de supérieur à la médecine, quelque chose qui de tout temps a veillé et qui veille encore sans doute, à la conservation de l'espèce par la conservation exceptionnelle de l'individu ; ce quelque chose est ce qu'on a appelé de tout temps et qu'on appelle encore aujourd'hui LA FORCE VITALE, la force qui fait l'homme naître, vivre et cesser de vivre sitôt qu'elle l'abandonne à lui-même. »

— Qu'est-ce-donc que ce quelque chose ANTÉRIEUR et SUPÉRIEUR à la médecine ? qu'est-ce donc que cette FORCE VITALE, *qui fait l'homme naître, vivre et cesser de vivre ?*

— C'est ce que nous appelons MAGNÉTISME, c'est ce fluide connu sous des noms divers, fluide nerveux, fluide magnétique, fluide vital, ou force vitale ; c'est cette force vitale que nous communiquons en magnétisant un homme qui se meurt ; c'est cette force, c'est la vie même que nous infiltrons en lui, qui parcourt ses nerfs, ses veines et le ranime en stimulant ses organes, en rétablissant la circulation générale, ce que vous ne pouvez faire, vous médecins, avec vos médicaments qui détériorent quand ils ne tuent pas.

Oh médecins ! que vous êtes coupables de repousser par amour-propre cette force que cependant vous reconnaissez.

Mais, malgré vous et sans vous, nous arriverons à faire admettre le magnétisme qui guérit lorsque vous tuez.

Ne sentez-vous pas que tout s'écroule sous vos pas ? Ne voyez-vous pas que vos plus savants, reconnaissant leurs erreurs, désertent leur croyance fatale ?

L'homœopathie vous a déjà fortement ébranlés, le magnétisme vous écrasera et vous tomberez pour ne plus vous relever.

LAF.

BIBLIOGRAPHIE

L'éducation homicide (1)

Rousseau appelait les colléges des *établissements risibles*, parce qu'il avait eu l'heureuse chance d'échapper aux dents de leurs engrenages. M. de Laprade, qui les a vus d'un peu plus près, et qui « ne recommencerait pas ses dix ans de lycée, au prix du sceptre de Charlemagne et des lauriers de Dante, » les baptise d'un nom plus sérieux. Dans sa généreuse indignation de père de famille, d'homme et de citoyen, à la vue des désordres physiques, intellectuels et moraux du régime pédagogique actuel, il ne craint pas d'infliger aux colléges l'épithète sûrement méritée de « bagnes de l'enfance,... d'affreux mélange du cloître, de la caserne et de la prison (p. 78 à 103). »

« Le collége, dit ailleurs M. de Laprade, est une institution monacale, dont le premier modèle a été pris sur le couvent... C'est le refoulement des instincts légitimes et des besoins les plus sacrés de l'enfance. C'est de la *mortification*... Ce sont des maisons de force que l'on croirait fondées en haine de l'enfance, et pour lui infliger une participation précoce aux luttes et aux douleurs de la vie... Le régime du cloître, essayé pendant les premiers siècles sur des races luxuriantes de chair, a pu être nécessaire, comme la saignée est parfois nécessaire aux pléthoriques.

(1) Par de Laprade, de l'Académie française, un vol. de 143 pages, 2e édition 1868. Prix : 1 fr. 50 c. ; chez Didier, à Paris, et chez les libraires de Lausanne.



Appliqué à l'enfance, même en des siècles mieux trempés et moins nerveux que le nôtre, ce régime d'immobilité, d'abstinence, de compression physique et de contention d'esprit, est une institution aussi féroce et plus délétère que le Saint-Office (p. 9 à 27). »

« Le régime du collége semble aujourd'hui conçu parmi nous comme l'élève des bestiaux en Angleterre. On s'efforce de produire un homme, qui soit tout nerfs et tout cerveau, comme les Anglais ont obtenu le bœuf sans pieds ni tête, tout filet et entre-côtes,... éducation contre nature, qui laisse atrophier les membres en surexcitant le chef, et transforme l'homme en une sorte de machine à sécréter les idées, idées plus ou moins saines, comme l'organisme débile qui les élabore (p. 112). »

2° Après un pareil réquisitoire contre l'éducation actuelle, on ne doit pas s'attendre à un tableau brillant au sujet des *résultats* qu'elle donne. Débilitation de la vie organique, surexcitation maladive du système nerveux, dégénérescence croissante, abatardissement de la race, diminution de la longévité, voilà, en effet, les fruits merveilleux de cet arbre universitaire que le chauvinisme français s'imagine naïvement que le monde lui envie. M. de Laprade aurait bien autrement chargé sa palette, s'il avait lu les lugubres statistiques des Drs Guillaume, Coindet, Fonssagrives, etc., etc., qui sous la dénomination significative de *maladies scolaires*, passent en revue les désordres pathologiques causés par les études prématurées, par les surcharges cérébrales, par les veilles prolongées, par l'air empoisonné des classes et des dortoirs, et par les incessantes dérogations aux lois de l'hygiène la plus élémentaire. Mais il décline, avec trop de modestie, sa compétence de critique scientifique en cet endroit, et renvoyant aux médecins pour les résultats matériels du système éducatif actuel, il s'attache surtout à en faire ressortir les conséquences *morales* et *intellectuelles*.

3° « A notre avis, ce n'est pas un réquisitoire qu'ap-
« pelle l'état des lettres, mais une consultation médicale.
« On a parlé du bagne; il fallait parler d'hôpital. L'art

« contemporain exhale une odeur de pharmacie ; l'excès
« de la couleur, qui prédomine aujourd'hui chez les poè-
« tes, chez les peintres, chez tous les écrivains et les ar-
« tistes à la mode, n'est rien de plus qu'une couche épaisse
« de fard appliquée sur l'intelligence malade. Sous ce blanc
« et sous ce carmin, il n'y a pas de raison, il n'y a pas
« de pensée. La sensibilité matérielle et maladive est sur-
« excitée aux dépens du sens moral et de l'intelligence.
« L'élément féminin prédomine partout...

« Sans parler des fous reconnus et traités pour tels,
« et dont la statistique nous montre le nombre toujours
« croissant, le sens commun, la raison virile n'ont jamais
« été si rares en France que de nos jours. Je reconnais
« toutes les causes politiques, morales, économiques, qui
« concourent aujourd'hui à l'affaiblissement des caractè-
« res et de la raison. Mais, je maintiens, en première li-
« gne, la dépression de l'énergie vitale chez les classes cul-
« tivées. Que la question soit soumise à de vrais méde-
« cins, c'est-à-dire à des philosophes, et tous vous répon-
« dront que l'affaiblissement de la constitution physique
« d'une race, se traduit aussitôt dans son intelligence...
« Nous ne voulons pas d'une jeunesse efféminée pour y
« loger une âme énergique, faisons à l'enfance un corps
« vigoureux. Abolissons cette malheureuse hygiène des
« colléges, compressive de la vitalité et des organes. » (p. 89. 99. 121).

4° Revenant sur les causes de ces désordres intellectuels et moraux dont le flot menaçant monte toujours, le judicieux académicien flagelle à bon droit le *baccalauréat ès-lettres*, que M. About avait déjà baptisé la « porte majestueuse et stupide de toutes les carrières publiques, » et que l'économiste Bastiat n'avait pas ménagé non plus dans une remarquable brochure trop peu connue (1) :

« Le baccalauréat! nous avons prononcé un des mots
« les plus formidables de notre temps. Si tout écolier

(1) *Baccalauréat et socialisme*, par Bastiat, membre de l'Institut, in-12 de 93 pages, chez Guillaumin, à Paris, 1850. Prix 60 centimes.

« tremble et se révolte à ce mot, n'accusez pas la seule « paresse de cet effroi ; il sort d'un instinct profond de la « nature humaine, du besoin sacré de la conservation per- « sonnelle. Le mode actuel de la collation des grades a eu « pour premier effet de ruiner en France le sentiment lit- « téraire, et pour effet pire de ruiner le tempérament « des classes qui s'y soumettent... L'absurdité de ce sys- « tème vient précisément de ce qu'il a été imaginé par des « professeurs et des gens de lettres. Le collége est œuvre « de moine, le baccalauréat est œuvre de cuistre ; la véri- « table instruction de la jeunesse est œuvre de père de « famille. C'est aux pères de famille et non à un conseil « de professeurs, de réglementer l'éducation. » (Pages 57-67).

5° A propos des *études prématurées,* autre malheur du régime actuel, qui est la conséquence nécessaire de la vertigineuse extension des programmes de tous les examens, M. de Laprade signale « l'inquiète ardeur des mères à « stimuler chez leurs fils les études précoces, et le tra- « vail excessif, et l'envie de parvenir, aux dépens des joies « de l'enfance, de la santé et du caractère.... Il n'est pas « rare aujourd'hui de voir la mère plus âpre que le père « à la curée des diplômes. C'est elle qui rogne le plus « volontiers sur les récréations, sur la gymnastique, la « promenade, parce qu'elle entrevoit au bout de ces études « hâtives, superficielles et forcenées un habit brodé, une « robe rouge, de grosses épaulettes, les lauriers du grand « concours et le frac de l'École polytechnique. » (Page 70).

Or, comme en France, c'est le sexe faible qui est toujours le plus fort dans les délibérations conjugales, il s'ensuit que les études en train express et la course au clocher des grades et des diplômes font tous les jours et feront encore de nombreuses victimes, sous le haut patronage de la routine universitaire.

Il ne faudrait pas cependant envelopper toutes les mères de famille dans la même accusation, car sans parler des baronnes de Marenholtz et de Crombrugghe, apôtres dévouées de la réforme éducative de Frœbel, la lettre

d'André Léo à M. le ministre Duruy, prouve que, même en France, les femmes savent éloquemment protester contre les errements et les dangers de l'éducation traditionnelle.

6° Le remède à tous ces désordres du corps et de l'âme est très-nettement indiqué dans ce passage remarquable que nous avons déjà cité, et que nous reproduirons en terminant : *C'est aux pères de famille et non à un conseil de professeurs, de réglementer l'éducation...* (Page 67). — Le raisonnement et l'expérience, le passé et le présent, la pédagogie française et celle des autres pays, s'accordent en effet pour proclamer la vérité de cette assertion. Non, aucune réforme sérieuse ne se fera ni dans les écoles, ni dans les programmes, ni dans les méthodes, ni dans les conditions matérielles et morales du personnel enseignant, sans l'intervention énergique, sans l'initiative directe des parents. Que les pères et les mères de famille entendent donc cet appel à leur conscience, qui est aussi la voix du *devoir* et de l'*intérêt* de la société tout entière.

« La plus auguste fonction que nous ayons à remplir « en ce monde, c'est de préparer à la vie et à la vertu les « générations qui doivent nous suivre. Si le rôle de « l'homme est quelque part semblable à celui de la Pro- « vidence divine, c'est dans l'exercice de la paternité, c'est « dans l'œuvre de l'éducation. Ne rejetons pas cette œuvre « comme un fardeau. Aimons l'enfance. Ne supprimons « pas cette saison bénie en lui imposant un précoce ap- « prentissage des efforts, des douleurs et des vices de « l'âge mûr. Épargnons ces chères créatures, tout ce qui « reste de grâce, d'innocence et d'avenir dans ce lugubre « monde. La santé de l'âme est liée à celle des organes, « et tout ce qui est donné dans la jeunesse à la vigueur « du corps profite à la vigueur morale... Dieu veille sur « ces fleurs de l'humanité. Dans ce travail où nous avons « failli, vous saurez vous aider, et le Ciel vous aidera. » (Pag. 133-143).

M. de Laprade aurait pu ajouter à son livre un éloquent chapitre sur la *médecine homicide* des colléges et des pen-

sionnats de jeunes filles, car les vomitifs, les purgatifs, les vésicatoires, les narcotiques, les antiphlogistiques, les antispasmodiques et autres produits de la polypharmacie à la mode, ne font pas moins de victimes que les folies de l'éducation officielle. Car si la thérapeutique violente et perturbatrice produit des effets désastreux chez les adultes dont l'*énergie vitale* peut réagir contre les poisons, quels ravages ne doit-elle pas faire dans des corps affaiblis par la croissance, la vie sédentaire, l'immobilité et les excès intellectuels ?

Combien le traitement magnétique, si puissant sur les jeunes organismes, rendrait de services dans les pensionnats et dans les colléges, si les parents et les maîtres savaient se mettre au-dessus des sarcasmes intéressés du corps médical et remplacer la médecine et la pharmacie par l'*hygiène* et le *magnétisme?*

En résumé, M. de Laprade a fait plus qu'un excellent livre; il a fait une bonne et courageuse action dont tous les amis de l'humanité doivent le féliciter et le remercier. Puissent ces pages éloquentes tomber sous les yeux de tous ceux qui s'occupent d'éducation et arriver surtout à l'esprit et au cœur des pères et des mères de famille de tous les pays.

E. R.

N° 10 Octobre 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — LE MAGNÉTISME EXPÉRIMENTAL, PAR LAF. — PARALYSIE GUÉRIE PAR LE MAGNÉTISME. — GUÉRISONS, PAR M. ZAUGG. — GUÉRISON, PAR LE Dr JOACHIM BONA. — CAUSERIE, PAR Mme MARIE D'AGIEZ. — ENCORE UNE PROPHÉTIE.

Le Magnétisme expérimental

—

Nous avons fait ces jours-ci quelques expériences devant une vingtaine de personnes, dont une partie était composée de plusieurs de nos malades, et l'autre d'incrédules. Nous nous sommes attaché, comme toujours, à présenter les faits les plus simples, les phénomènes physiques; le sommeil, l'insensibilité générale pendant le sommeil, et partielle dans la veille, la catalepsie, l'attraction, etc.

A l'impression produite sur nos spectateurs, nous avons reconnu, ce qui pour nous était un fait avéré, que la démonstration du magnétisme par des expériences sérieusement et consciencieusement faites, était ce qui pouvait le plus facilement et le plus sûrement porter la conviction dans les esprits non-seulement chez les hommes sérieux et de bonne foi, mais encore chez les personnes prévenues contre le magnétisme.

En effet, quelle objection sérieuse peut-on faire à un fait positif, qui vous est présenté de telle sorte, qu'il est pour tous aussi réel que la règle mathématique de 2 et 2 font quatre? *Rien n'est brutal comme un fait*, a-t-on dit souvent, et cela est vrai. Aussi avec des faits on parvient à convaincre, et c'est ce qui nous est encore arrivé cette fois.

Les démonstrations publiques ont été blâmées par certains anciens magnétiseurs timorés, tels que Deleuze, Aubin-Gautier, Brisse de Beauregard, etc., etc., qui voulaient qu'on ne fît du magnétisme que sous le manteau de la cheminée, qu'en famille; le mari magnétisant sa femme, le père son fils, la mère sa fille, ne cherchant, en quelque sorte, à le produire que dans l'ombre et sous le secret.

Était-ce là le moyen de propager le magnétisme qui est et qui doit être un bienfait pour l'humanité entière? — N'était-ce pas le faire considérer comme un moyen faux, illicite, dangereux et peu convenable, pour ne pas dire plus?

Le magnétisme, dont la puissance est illimitée, devait-il rester inconnu? Ne devait-on pas au contraire le présenter au monde entier? La démonstration de ces phénomènes merveilleux est-elle un acte immoral, anti-religieux comme on l'a prétendu?

Prêcher une vérité utile dont on est convaincu, la propager avec ardeur! Présenter aux hommes les résultats de cette force mystérieuse et naturelle, afin qu'ils l'apprécient et puissent s'en servir pour leur bonheur! N'est-ce point là au contraire une action noble et courageuse?

Que serait donc devenu le magnétisme, si des hommes animés d'une foi ardente ne se fussent jetés dans l'arène? Ces hommes convaincus, secouant tout préjugé, bravant les sarcasmes, les injures, firent briller la lumière, et montrèrent au grand jour les effets de ce pouvoir immense, de ce pouvoir presque divin, qu'on voulait tenir caché, comme aux temps où il était enfoui dans les Pyramides. Ces hommes furent bafoués, honnis, mis à l'index; mais forts de leurs convictions, ils secouèrent hardiment le flambeau aux mille étincelles, et bientôt la vérité apparut brillante comme le soleil.

On les écouta alors, on observa les effets surprenants qu'ils présentaient; on reconnut les guérisons miraculeuses qu'ils faisaient; on applaudit, on admira; et le magnétisme fut admis et implanté publiquement.

Les expériences publiques ont donc puissamment con-

tribué à la propagande du magnétisme, surtout quand elles étaient la démonstration réelle et invariable des phénomènes physiques qui pouvaient se toucher par le doigt de l'incrédulité.

LAF.

Paralysie guérie par le Magnétisme

Nous lisons dans *le Progrès libéral*, de Toulouse, une guérison remarquable, opérée par le magnétisme, et publiée par un médecin, le Dr J. Gourdon. Nous nous empressons de lui donner la publicité de notre journal. Nous la faisons suivre de plusieurs guérisons opérées au Locle et à la Chaux-de-Fonds, par M. Zaugg, et d'une dernière, faite en Italie par le Dr Giacchino de Bona.

« Ce qui suit n'est point un conte.

C'est le récit pur et simple, dépouillé de toute amplification superflue, d'un fait dont l'authenticité pourrait, au besoin, être confirmée par des personnes nombreuses qui tous les jours ont eu, et ont encore avec nous, occasion de l'observer.

Voici ce dont il s'agit :

Il y a quelques mois, un hasard de la pratique médicale nous mit en présence de Mlle X..., âgée de 35 ans, et qu'une paralysie des membres inférieurs retenait sur sa chaise et dans son lit depuis l'automne de l'année dernière.

Mlle X..., d'un tempérament nerveux et d'une constitution saine, était employée, dans une administration publique, à un travail moitié actif, moitié sédentaire. Depuis une dizaine d'années au moins, elle souffrait de maux de tête et d'estomac, parfois d'un caractère assez grave, lorsque, il y a deux ans, en Juin 1867, elle fut prise de vomissements incoercibles, contre lesquels on épuisa, avec des alternatives de succès et de revers, les divers moyens en usage en pareil cas. Les vomissements, sans s'arrêter

tout à fait, se calmèrent, mais en laissant la malade en proie à un affaiblissement prononcé des facultés digestives.

Plusieurs mois se passèrent de la sorte Mlle X... fut envoyée à Ussat; elle y resta une cinquantaine de jours, après lesquels son état non-seulement ne s'était pas amélioré, mais avait sensiblement empiré Les vomissements, les inappétences, les fortes douleurs de tête se succédaient, en ne laissant à la malade que fort peu d'intervalles de calme. On arriva ainsi à la fin de Septembre 1868. — Mlle X... commença alors à ressentir dans les membres inférieurs une très-grande faiblesse qui, en moins d'une dizaine de jours, était devenue une véritable paralysie.

Mlle X... ne pouvait alors ni marcher, ni se soutenir debout, elle ne parvenait à se déplacer que soutenue sur les bras de deux personnes ou portée sur un fauteuil; et cela dura ainsi jusqu'au mois de Mars de la présente année, époque à laquelle nous fûmes consulté par la famille de Mlle X... et invité, s'il y avait lieu, à essayer un traitement approprié. Divers moyens, tels que frictions irritantes, vésicatoires locaux dont les traces subsistaient encore, etc., avaient été essayés, mais sans succès. Loin de là, l état s'était plutôt aggravé; les membres, qui avaient absolument cessé de fonctionner, s'étaient considérablement amaigris, perdant à la fois de leur consistance et de leur volume, et tout faisait craindre l'existence d'une paralysie complète lorsque nous vîmes Mlle X .. pour la première fois.

Ce fut, en effet, vainement, que nous essayâmes alors de la faire marcher, de la maintenir debout. Des béquilles qu'on s'était procurées, étaient restées inutiles faute à la malade de pouvoir prendre à terre, avec les pieds, un point d'appui qui assurât son équilibre. Les membres avaient cependant conservé leur sensibilité ordinaire, et Mlle X..., étant couchée, pouvait leur faire exécuter certains mouvements de flexion et d'extension.

Ce reste de motilité, sans nous donner un très-grand espoir, nous empêcha cependant de porter un pronostic

exclusivement fâcheux. Les toniques à l'intérieur, l'hydrothérapie à l'extérieur, et plus tard les eaux minérales, nous parurent les moyens généraux de l'usage desquels il était possible d'espérer quelque succès. Leur application fut immédiatement commencée. Mais l'abaissement de la température qui survint alors, ayant contre indiqué l'usage de l'eau froide, cette partie du traitement fut interrompue jusqu'à nouvel ordre.

Quelques jours s'étaient écoulés lorsque, dans la première semaine d'Avril, une des sœurs de Mlle X... vint nous dire :

— L'état de notre sœur ne paraissant pas s'améliorer, nous désirerions, docteur, avoir votre assentiment avant d'accepter une proposition que nous a faite un de nos amis.

— Il vous est acquis d'avance, s'il s'agit d'apporter un soulagement quelconque à notre malade. De quoi s'agit-il?

— On nous propose de soumettre notre sœur à l'action du magnétisme. M. *** que nous n'avons pas l'honneur de connaître, mais qui a entendu parler d'elle et de sa maladie, et qui s'occupe de magnétisme en amateur, a fait offrir ses services pour l'application de ce moyen, dont il paraît espérer un résultat favorable. Qu'en pensez-vous? Nous n'avons aucune idée arrêtée à cet égard; mais il nous serait important, surtout, de savoir s'il n'y aurait aucun danger à en autoriser l'application.

— Je dois avouer en toute franchise que je ne suis pas beaucoup mieux fixé que vous-même à cet égard; j'ai eu occasion de voir, comme tout le monde, ces curieux phénomènes de somnambulisme, de catalepsie, d'insensibilité temporaire, dont tant de magnétiseurs nous donnent journellement le spectacle; mais ayant vu, d'un autre côté, des effets identiques obtenus par des moyens tout différents, je ne sais plus absolument qu'en penser. Aussi, vu la difficulté de distinguer, au milieu de tout cela, le vrai du faux, ai-je pris, depuis longtemps, à l'exemple de beaucoup d'autres, le parti de ne pas m'en occuper autrement. Peut-être y a-t-il dans ces phénomènes un fond de vérité;

mais le charlatanisme en a tellement dénaturé le véritable caractère que les esprits sérieux renoncent même à avoir là-dessus une opinion quelconque, et je n'ai, en vérité, aucune raison de me prononcer d'une manière plus positive.

— Nous sommes un peu dans le même cas; notre sœur, la première, qui n'a que fort peu de confiance dans l'efficacité de ce moyen, mais qui cependant, par condescendance, se laissera faire, si vous lui affirmez qu'elle ne court aucun risque.

— De ce côté, tout au moins, vous pouvez, je crois, vous tranquilliser. Le danger est nul, et, dans tous les cas, ne saurait être beaucoup à redouter; loin de là, il serait à désirer qu'il existât, car il accuserait une puissance qui serait une garantie de succès.

— S'il en est ainsi, nous laisserons tenter l'expérience; nous serons toujours à temps de la suspendre, si vous le jugez à propos. Demain, nous ferons dire à M. *** que notre sœur se tient à sa disposition.

Quelques jours après cette conversation, je revins voir Mlle X.... Les séances magnétiques étaient commencées, et déjà M. *** obtenait, par les passes ordinaires, le sommeil magnétique. Nous laissâmes s'écouler plusieurs jours encore, et voici alors ce que nous vîmes.

La malade, endormie sur son lit, restant indifférente à tout ce que nous ou sa famille pouvions dire ou faire autour d'elle, se montrait, au contraire, d'une extrême sensibilité à l'influence de M. ***; en imposant les mains, il la faisait s'asseoir, se recoucher, se retourner; en approchant son front d'une partie quelconque du corps, la tête, la main, etc., il l'attirait par une action attractive analogue à celle que l'aimant exerce sur le fer. A l'aide de quelques passes, il produisait la roideur cataleptique, soit de la main, soit du corps, quelque gênante que fût la position donnée préalablement.

Mlle X... fut ensuite reveillée; elle s'habilla et, conduite par son magnétiseur, elle se mit à marcher. Il l'abandonna même, se bornant à la soutenir *magnétiquement*, à dis-

tance, et elle put, seule, ainsi, faire plusieurs fois le tour du salon où nous nous trouvions réunis.

Ce premier résultat était, on le conçoit, de nature à nous intéresser vivement. Quelle qu'en fût la cause réelle, nous avions sous les yeux la manifestation positive d'une action curative certaine, déterminée, c'est-à-dire ce qui précisément nous avait paru toujours le moins vraisemblable des effets à attendre du magnétisme. Les systèmes nerveux et musculaire avaient subi une influence matérielle évidente, qui avait eu pour conséquence le rétablissement du mouvement, le réveil de la faculté motrice, auparavant, sinon absolument éteinte, au moins bien près de l'être. Il nous était démontré ainsi que le magnétisme pouvait, sortant du domaine de l'expérimentation purement psychologique, fournir, à qui saurait en faire un emploi rationnel, un agent médical d'une remarquable et singulière puissance. C'était une raison, on le conçoit de reste, pour nous engager à suivre avec attention cette curieuse expérience, à laquelle, nous devons dire d'ailleurs, M. *** qui opère chaque jour sur Mlle X..., de trois à cinq heures de l'après-midi, s'est consacré avec la plus louable persévérance.

Avec le temps, les résultats d'abord obtenus se maintiennent en se confirmant de plus en plus. Une semaine à peu près s'étant écoulée, voici ce que nous voyons :

Mlle X... est endormie comme la première fois. M. ***, qui a conquis sur *son sujet* une influence plus grande, agit sur elle à distance et lui fait exécuter tous les mouvements qu'on lui indique. Il détermine une sorte de crise nerveuse qu'il calme à volonté. La malade étant couchée sur son lit, il la fait se lever seule, marcher vers lui ; se plaçant dans une pièce voisine, la porte de communication étant fermée, il l'entraîne plus loin encore ; Mlle X..., les yeux fermés, marchant lentement, comme on marche dans l'obscurité, à tâtons, s'avance sans hésiter, mais avec une raideur toute automatique, jusqu'à la porte fermée, elle l'ouvre, traverse une seconde pièce, une troisième, arrive au palier de l'escalier, au bas duquel se trouve M. ***, et sans se tenir à la rampe ni au mur, elle en descend toutes

les marches, d'une manière aussi franche qu'une personne jouissant du parfait usage de ses membres. Il en fut exactement de même pour le retour. Notre paralysée de la veille monta l'escalier marche à marche sans effort apparent, sans appui aucun, relevant seulement sa robe de la main droite, pour éviter d'embarrasser ses pas, et revint, en suivant la même route, jusqu'à son lit, où elle reprit la place qu'elle avait laissée.

Nous ne dirons que l'exacte vérité en avouant que nous étions confondu, ou peu s'en faut. Ce n'est pas tout cependant. M. *** voulut tenter une épreuve plus décisive de transmission de pensée. Ayant conduit, toujours par une simple action mentale, sa malade de la chambre à coucher au salon, il nous demanda ce que nous désirions lui voir exécuter. Nous le lui indiquâmes tout bas. Il étend alors les mains, et Mlle X..., qui était restée à une certaine distance, s'approche. Il lui prend une main, et, sans prononcer une parole, la pose sur son front. L'ordre était donné.

Mlle X... se retourne, se dirige sur une table sur laquelle se trouvaient plusieurs objets, y prend d'une main une carafe pleine d'eau, de l'autre un verre, verse l'eau dans le verre, en boit quelques gorgées et apporte le verre à M. *** qui boit à son tour, lui rend le verre qu'elle reprend et va reporter, avec la carafe, sur la table où elle avait pris l'un et l'autre. Inutile d'ajouter que c'était là exactement ce qu'il avait voulu lui faire faire.

En présence d'un tel résultat, il restait à obtenir de Mlle X... qu'elle parlât dans son sommeil. M. ***, à plusieurs reprises déjà, avait essayé de l'interroger, mais en vain : il n'obtenait aucune réponse, et il s'étonnait de ce silence qui, surtout après la preuve de lucidité dont nous venions d'être témoins, lui semblait de plus en plus inexplicable.

Il réussit, cependant, peu de jours après, à triompher de ce mutisme, et, le premier aveu qu'il obtint de Mlle X..., c'est qu'elle n'avait autant tardé à parler que parce qu'elle s'était constamment endormie avec l'idée arrêtée, la ferme

volonté de ne rien dire, dans la crainte qu'on lui fît des questions auxquelles elle pouvait ne pas tenir à répondre. On lui fit observer que les séances ayant toujours lieu en présence des différentes personnes de sa famille, cette crainte n'avait aucun fondement, et qu'elle ferait d'autant mieux de renoncer à toute résistance, qu'elle fournirait peut-être ainsi, sur elle-même, des renseignements dont on pourrait tirer un utile parti pour hâter sa guérison. Elle se rendit à ces raisons, et, dès ce moment, elle répondit sans difficulté aux différentes questions que lui adressait son magnétiseur.

Comme on l'a observé chez tous les somnambules lucides, Mlle X... ne conservait aucun souvenir, au réveil, de ce qu'elle avait pu faire ou dire; cela n'empêchait pas l'amélioration générale de se soutenir. La marche se raffermissait de plus en plus, au point que, peu de jours après ce que nous venons de rapporter, notre malade put, donnant le bras à une de ses sœurs, faire une assez longue promenade dans les allées du Jardin des Plantes.

En même temps les phénomènes de lucidité s'accusaient davantage, allant jusqu'à une certaine faculté de prévision de l'avenir. Ainsi, Mlle X..., à plusieurs reprises, annonça, pendant son sommeil, un ou deux jours d'avance, des crises de nerfs, accompagnées de vomissements, qui toujours se manifestèrent exactement au jour et à l'heure indiqués, soit qu'elle fût alors éveillée ou qu'on l'ait préalablement endormie. Elle a, de plus, indiqué le nombre de séances de magnétisme qui lui seraient encore nécessaires pour achever sa guérison. Ce nombre n'est pas atteint à l'heure qu'il est; mais on en approche, et, ce qui nous fait espérer que le résultat définitif sera aussi favorable qu'on peut le désirer, c'est non-seulement le degré de sûreté, progressivement croissant, constaté dans la marche, mais encore l'état physique des membres, qui de minces, amaigris et sans consistance, tels que nous les avions vus d'abord, ont repris en très-peu de temps, le volume, la consistance, l'embonpoint de l'état normal. L'appétit et les autres fonctions générales ont éprouvé

aussi une amélioration sensible, bien que moins prononcée que celle de l'appareil locomoteur, le tout, cela va sans dire, à l'étonnement croissant des témoins de cette transformation imprévue.

Outre ces résultats essentiels, M. *** est parvenu à en obtenir quelques autres qui ne sont pas moins curieux. Non-seulement il fait répéter, à Mlle X... endormie, ce qu'il lui plaît de penser, mais il agit isolément sur chacun de ses sens de façon à modifier de tout au tout les impressions qu'ils reçoivent. A l'aide de quelques passes, il suspend le goût, l'odorat, etc., ou bien, prenant un verre d'eau, et le présentant à Mlle X..., il donne à cette eau, selon votre désir exprimé de façon à éviter jusqu'à l'ombre d'une supercherie, le goût de la bière, du vin, du café, du thé, de la menthe, de la vanille, etc.

Un jour, à l'heure du dîner, nous trouvant tous réunis, la famille et quelques amis de la maison, Mlle X... n'ose se mettre à table, craignant, pour ses nerfs, l'odeur des plats servis. N'est-ce que cela? quelques passes le long du nez suffiront pour priver, le restant de la soirée, Mlle X... de la faculté de l'odorat et la soustraire ainsi à l'inconvénient qu'elle redoutait. C'est stupéfiant de simplicité, comme on peut voir

Il ne nous manquait plus que de constater le phénomène de la double vue. Nous ne tardâmes pas à avoir toute satisfaction à cet égard.

Ainsi, ces jours derniers, ayant trouvé, en arrivant chez elle, Mlle X... endormie, et M. *** auprès d'elle, nous lui demandâmes, en le mettant dans sa main, de nous nommer un objet que nous venions de tirer de notre poche. N'étant pas en « communication avec le sujet, » nous n'obtînmes, bien entendu, aucune réponse. M. *** ayant fait la question, Mlle X... n'eut qu'à répondre :

— Un porte-monnaie.

— Où a-t-il été acheté? — Pas de réponse.

M. *** l'ignorant lui-même, ne pouvait le faire dire. Pour éviter de faire entendre aucune parole, nous le lui indiquâmes par un signe, pendant que, de son côté, il ap-

prochait de son front la main de Mlle X...; celle-ci, au premier contact, éprouve un léger tressaillement et répond instantanément, comme un écho :

— Paris !

— Et que contient ce porte-monnaie ? ajoute-t il.

Nouveau silence. Sans l'ouvrir, il place alors ce porte-monnaie sur le creux de l'estomac de notre malade et lui commande de voir ce qu'il contenait.

— Je vois d'abord un petit instrument à lame d'acier, aiguë, dont se servent les chirurgiens et dont j'ignore le nom... puis des pièces de monnaie de tel métal, en tel nombre.

Sauf la somme précise dont la multiplicité des petites pièces avait rendu la détermination difficile, c'était exact, y compris la présence de la lancette, contenue, en effet, dans le compartiment du porte-monnaie appliqué sur l'estomac.

Nous pourrions citer encore quelques autres faits du même genre. Mais ceux qui précèdent suffiront amplement, nous l'espérons, pour qu'on puisse se faire une idée complète des effets obtenus par le magnétisme sur Mlle X... Que faut-il en conclure ? c'est ce que, sous l'impression de phénomènes sortant aussi complétement de ce que nous considérons comme l'ordre naturel des choses, nous n'oserions dire encore, dans la crainte de nous laisser entraîner à quelque affirmation téméraire. Ce qui nous est permis de garantir seulement, c'est, outre la parfaite exactitude des faits énoncés, la bonne foi respective de tous ceux qui y ont participé. Le résultat curatif obtenu, d'ailleurs, est là qui défie toute objection et appelle au moins l'attention des hommes de l'art qui ont à cœur de se placer au-dessus des préventions et des jugements de parti pris. Il y a là une force incontestable qui, utilisée à propos et d'une façon rationnelle, peut devenir, pour le traitement des affections nerveuses et musculaires, un précieux et puissant agent médical. C'est donc à la science d'aviser. La publicité que nous donnons au fait ci-dessus ne tend pas à une autre fin.

Dr J. Gourdon.

Guérisons, par M. Zaugg

M. Ch. Staffen, âgé de cinquante ans, fut pris, en Janvier dernier, de douleurs à l'estomac et dans le dos entre les deux épaules, puis une toux sèche se déclara matin et soir, avec palpitations et perte de l'appétit. Les médecins de la Chaux-de-Fonds n'apportèrent aucune amélioration à son état; ceux de Berne furent aussi impuissants. En Juin il se fit magnétiser par M. Zaugg, qui parvint à le guérir en deux mois.

M. Lory eut, en 1863, de grandes douleurs dans les yeux, qui altérèrent sa vue. Il se soumit au traitement de divers occulistes sans en retirer aucun soulagement; l'inflammation augmenta, et en 1870 il se fit magnétiser par M. Zaugg qui, avec l'eau magnétisée, parvint à le guérir entièrement.

M. Zaugg guérit également en peu de semaines Mme Huguenin du Locle, de migraines violentes, qui se présensentaient à l'époque des règles, et qui la jetaient dans un état d'anéantissement général.

Nous trouvons dans le journal *la Salute*, de Bologne, du 15 Octobre, la relation d'une guérison remarquable et promptement obtenue :

« Une jeune fille de quinze ans, avait depuis deux mois le bras fixé derrière le dos, par le fait d'un rhumatisme articulaire dans l'épaule et dans le coude, qui lui paralysait tous les mouvements. Le médecin de son pays, le Dr Campofiorito avait employé tous les moyens médicaux et pharmaceutiques sans pouvoir obtenir aucune amélioration.

« Elle fut présentée au Dr *Gioacchino Bona* qui la magnétisa par des passes pendant quelques minutes; et, au grand étonnement de la mère et de la malade, celle-ci recouvra la pleine liberté de mouvement dans tout son bras. Le lendemain, l'articulation se trouvait encore un peu enraidie, mais après deux jours de magnétisation, la jeune

fille n'était plus estropiée et retournait, entièrement guérie, dans son pays.

« Plus tard le docteur la revit et le mal n'était pas revenu. Cette cure est attestée par le Dr Joachim Bona, et par le Dr de Giardinello.



CAUSERIE

Nous recevons d'une de nos abonnées les lignes suivantes qui ont été publiées dans le journal la *République de Périgueux;* nous les reproduisons persuadé de faire plaisir à nos lecteurs, qui s'associeront de grand cœur, nous n'en doutons pas, aux sentiments qu'elles expriment, et auxquels on ne saurait donner trop de publicité. Nous remercions ici Mme Marie d'Agiez, d'avoir bien voulu penser à nous les envoyer.

« Ce Garibaldi est sublime ! Penser à lui, repose, car tout ce qui se passe en Europe est hideux. — Voici une nation généreuse, mais livrée, qu'on égorge sous les yeux de tous, et personne ne bouge, personne!! .....

Qui donc a dit que l'Europe n'intervient pas ? Intervenir, mais au contraire, son attitude d'apparence indifférente est grosse de provocations, elle sanctionne, pour ainsi dire, l'épouvantable assassinat qui se commet en face du monde en dépit de toutes les lois divines et humaines.

Froide et impassible, — curieuse peut-être, — elle assiste à cette tragédie qui n'a pas d'exemple dans le passé. Les cirques et les arènes romaines, où les bêtes féroces se ruaient sur les chrétiens pantelants, étaient des jeux innocents à côté de cette débauche de boucherie ; les victimes s'y comptaient par dizaines, celles d'aujourd'hui se calculent par milliers, dix et vingt fois multipliés !

Les filles, les courtisanes, qui applaudissaient avec une féroce frénésie à ces scènes sanglantes, étaient des rosières à côté de ces reines, qui, *épouses et mères*, ne savent pas

tirer parti de leur si légitime influence pour arrêter le massacre.

S'il s'en trouvait vingt, dix seulement, qui, abreuvées de dégoût et d'horreur, et unies par un mutuel esprit de conciliation et de fraternité, voulussent se lever indignées et crier aux maîtres : Bourreaux, assez ! qui sait ce que ce cri produirait ?

Si elles disaient : « Vous voulez l'opprobre, — nous « voulons l'honneur ; vous voulez la haine, — nous vou- « lons l'amour ; vous voulez la vengeance, — nous vou- « lons la pitié ; vous voulez le mensonge, — nous voulons « la vérité ; vous voulez l'iniquité, — nous voulons la « justice ! Nous ne pouvons plus continuer à vivre dans « ce cercle infernal de contradictions. Choisissez, notre « choix à nous est fait ; nous vous quitterons l'âme brisée, « mais nous le ferons sans regarder en arrière et en se- « couant la poussière de nos pieds au seuil de nos palais « abandonnés ! »

Mais non ! elles ne le feront pas ! L'égoïsme, cette lèpre de l'âme, les a rendues indifférentes à tous les maux ; elles ont sucé à la mamelle le lait empoisonné de la royauté, le mépris du droit et l'amour désordonné de soi-même.

Quitter le luxe pour protéger la misère ! renoncer aux festins pantagruéliques, pour venger des pauvres héros affamés ou morts sur le champ d'honneur ! abandonner l'or, le velours, les parfums, toutes les mollesses, tous les enivrements, tous les criminels bonheurs enfin, parce que des pauvres diables chargés de défendre « *leurs fauteuils à clous dorés* » ont froid, ont faim, et étouffent dans l'air empesté des cadavres pourris ! allons donc ! quelle aberration !!

Non, en effet, tout cela est du dernier fantastique, et un rêve comme celui que je viens de faire n'a pu sortir que d'un cerveau malade. — Malade ! oui, chacun l'est aujourd'hui, chacun de ceux qui possèdent la santé morale, souffre.

Devant tant de misères, on se demande avec effroi si on

ne recule pas au lieu d'avancer; — on est prêt à nier le progrès, la lumière, la justice, mais il appartient à un homme comme Garibaldi d'arrêter ce blasphème sur la bouche. — Tant que le feu sacré du dévouement ne sera pas éteint sur la terre, il n'y a pas lieu de désespérer. Jamais sacrifice n'a été infécond; — les crucifiés, les brûlés, les emprisonnés, les persécutés, tous ont laissé une trace lumineuse qui éclaire l'avenir.

Comme une graine semée sous la sueur du travail, — se fait pain, — ainsi une idée prêchée avec courage — se fait principe!

Garibaldi est l'homme de l'idée et du principe. Être l'un, — c'est beaucoup; — être les deux, — c'est tout, car le principe impose l'action.

Garibaldi n'a jamais failli à l'action; il est la personnification pure et glorieuse du dévouement; or, le dévouement c'est l'amour, et l'amour n'est-il pas le triomphe!

Aimons-nous pour triompher!

Mario d'AGIEZ.



Encore une Prophétie

Le *Phare de la Loire* publie la lettre suivante :

« Monsieur,

« Permettez-moi de vous donner connaissance d'une vieille prophétie concernant la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, que j'ai trouvée dans une bibliothèque dont j'ai hérité il y a six mois et que je n'avais pas encore entièrement fouillée.

« Cette prophétie est de nature à intéresser vivement vos lecteurs. J'en extrais les passages les plus saillants : Et d'abord, en ce qui concerne la première moitié du dix-neuvième siècle, la prophétie dit qu'en ajoutant deux semaines d'années (14 ans) à la première année du siècle (1800), on obtient une année funeste pour la France (1814), année d'invasion et de misères de toute sorte.

« Si à 1800 on ajoute trois semaines d'années (21 ans),

on obtient l'année de la mort de l'empereur Napoléon Ier (1821), etc. Si l'on passe à six semaines d'années (42 ans), on arrive à l'année de la mort du duc d'Orléans (1842). Sept semaines d'années (49 ans), donnent l'année où commence le pouvoir de l'héritier collatéral de l'empereur Ier.

« A partir de là, la prophétie ajoute :

« Ce pouvoir cessera après trois semaines d'années (21). » Et, en effet, 1849 plus 21, donnent l'année 1870.

« En ce temps-là, ajoute la prophétie, la nation germaine « envahira la France et pénétrera jusqu'aux portes de « Paris; mais la France ne périra pas. Ces événements ar- « riveront avant le 10e mois de la 10e semaine d'années « (avant Octobre de 1870); mais ce mois ne se terminera « pas sans un immense désastre pour les Germains. Mal- « heur au vieux despote! malheur à son conseiller! Ils « seront maudits de tous! Le sang versé criera vengeance « contre eux! Je vois la terre couverte de cadavres! Les « Germains sont en fuite, traqués de toutes parts par les « fils des Gaulois et des Francs, transportés de rage et de « colère! Je vois un massacre inouï! L'Europe en frémit « de crainte et d'horreur! Le vieux despote est occis, et « les vainqueurs ne s'arrêtent que sur les bords du grand « fleuve (le Rhin). »



N° 11. Novembre 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — TRANSPOSITION DES SENS, PAR LAFONTAINE. — LE MAGNÉTISME ET LES MÉDECINS, PAR LAFONTAINE. — EDUCATION A FAIRE, PAR Mme MARIE D'AGIEZ. — DIVERS. — UN NOUVEAU JOURNAL.

Transposition des Sens

Le docteur Teste, qui croit à la *transposition des sens* chez les somnambules magnétiques, appuie son opinion dans son *Manuel de Magnétisme* (1) sur les observations faites par le docteur Petetin sur ses fameuses cataleptiques qui *voyaient*, *sentaient*, *goûtaient* et *entendaient* par l'estomac et par le bout des doigts, et il dit : « Ce médecin qui, durant toute sa vie, avait joui d'une réputation méritée, ne fut plus considéré que comme un visionnaire. » Mais il s'empresse d'ajouter : « Cependant des témoignages ultérieurs ne tardèrent pas à réhabiliter dans l'esprit des savants le souvenir injustement flétri de ce praticien intègre et distingué ; car les sujets atteints d'extase ou de catalepsie, et présentant, comme ceux dont il nous a laissé l'histoire, la transposition de certaines fonctions organiques externes, — la *transposition des sens*, — devinrent bientôt si nombreux qu'il fallut accepter au moins la possibilité de ces prodigieuses anomalies, ou taxer d'imposture des hommes d'une irrécusable bonne foi. »

Puis il cite les faits de Sophie Laroche, décrits par le docteur Despine, d'Aix en Savoie, et surtout celui de Mlle Estelle Lhardy, du même auteur, qui voyaient par

(1) *Manuel pratique de Magnétisme*, par le docteur Teste, chez J.-B. Baillière, rue de l'Ecole-de-Médecine, Paris.

l'estomac, les mains et les pieds, et enfin un de ceux publiés par le docteur Petetin(1).

« Madame ***, pendant un accès de catalepsie, s'étant mise à chanter, d'abord d'une voix faible et ensuite plus forte, une ariette d'une exécution difficile, avec tout le goût imaginable, ses parents faisaient alors d'inutiles efforts pour s'en faire entendre; elle était insensible au bruit et même aux piqûres. Le chant dura une heure et demie; sur la fin, la malade était très-oppressée, et vomit une grande quantité d'un sang rouge et écumeux. Des convulsions et le délire étant survenus, Petetin la fit plonger dans un bain de glace; quelques minutes après, le calme se rétablit, la raison revint, et madame *** dit qu'elle se trouvait soulagée, et que la douleur atroce qu'elle avait ressentie à l'estomac était dissipée. Après vingt-deux minutes, elle éprouva un frisson; on la retira du bain et on la coucha; mais, contre l'ordre du docteur, on avait chauffé le lit. Dès qu'elle y fut entrée, son visage se colora; elle éprouva deux secousses convulsives dans les bras, et retomba dans un nouvel accès de catalepsie. Elle se mit à chanter comme le matin, quoique, pour l'en empêcher, on la plaçât dans les positions les plus pénibles, les bras élevés et tendus, le corps fléchi en avant, la tête sur les genoux. Tout cela étant inutile, et la malade paraissant souffrir beaucoup, le docteur prit le parti de la renverser sur son oreiller; mais en faisant ce mouvement, le bras du fauteuil sur lequel il était assis se déroba sous lui, et il tomba à moitié penché sur le lit en s'écriant : — Il est bien malheureux que je ne puisse empêcher cette femme de chanter. — *Eh! monsieur le docteur, ne vous fâchez pas; je ne chanterai plus,* » répondit-elle. Cependant, quelques instants après, elle reprit son ariette au point où elle l'avait laissée, sans que les cris poussés à son oreille pussent l'interrompre. Il paraissait certain que la malade avait entendu; mais comme elle

(1) *Electricité animale*, par M. Petetin père, docteur-médecin, chez Brunot, libraire, quai des Augustins, Paris, et chez Reymann, libraire, rue St-Dominique, Lyon.

n'entendait plus, Petetin s'avisa de se replacer dans la position où il s'était trouvé précédemment; il souleva les couvertures, s'approcha de son estomac, en s'écriant d'une voix assez forte :

— Madame, chanterez-vous toujours?

— *Ah! quel mal vous m'avez fait!* dit-elle; *je vous en conjure, parlez plus bas.*

En même temps, elle porta lentement ses mains sur son estomac; il abaissa la voix, et lui demanda comment elle avait entendu :

— *Comme tout le monde.*

— Cependant je vous parle sur l'estomac.

— Est-il possible!

Elle le pria de lui faire des questions aux oreilles; mais elle ne répondit pas, alors même qu'il se servait d'un entonnoir pour donner plus d'éclat à sa voix. Il revint à l'estomac, et lui demanda à voix très-basse si elle avait entendu : *Non,* dit-elle; *je suis bien malheureuse!* Quelques jours après, Petetin se convainquit que le sens de l'audition n'était pas le seul qui se fût transporté à l'estomac, puisqu'il fit *déguster* du pain au lait à sa malade en le lui plaçant à l'épigastre, et lui fit nommer plusieurs cartes en les posant sur la même région.

Le docteur Teste ajoute :

« Il n'y avait donc plus à douter que la transposition des sens ne fût une chose réelle chez bon nombre d'extatiques, et les rapports évidents qui existent entre le somnambulisme et l'extase devaient faire présumer qu'on ne tarderait pas à voir quelques somnambules jouir de cette faculté. C'est en effet ce qui arriva, et, bien que les faits de cette nature soient encore rares dans les archives de la science, les expériences que M. Filassier a consignées dans sa thèse inaugurale, et surtout celles de M. le professeur Rostan, ne nous laissent à ce sujet aucune incertitude. »

Il cite une des expériences du professeur Rostan :

« Voici une expérience, dit M. Rostan (1), que j'ai fré-

(1) Article *Magnétisme,* du Dictionnaire de Médecine, Paris, 1825.

quemment répétée, mais qu'enfin j'ai dû interrompre, parce qu'elle fatiguait prodigieusement ma somnambule, qui me dit que, si je continuais, elle deviendrait folle. — Cette expérience a été faite en présence de mon collègue et ami M. Ferrus, que je crois devoir nommer ici, parce que son témoignage ne peut qu'être du plus grand poids. Il prit ma montre, que je plaçai à trois ou quatre pouces derrière l'occiput; je demandai à la somnambule si elle voyait quelque chose.

« — Certainement; je vois quelque chose qui brille; ça me fait mal. »

« Sa physionomie exprimait la douleur : la nôtre devait exprimer l'étonnement. Nous nous regardâmes, et M. Ferrus, rompant le silence, me dit que, puisqu'elle voyait quelque chose briller, elle dirait sans doute ce que c'était.

« — Qu'est-ce que vous voyez briller?

« —Ah! je ne sais pas, je ne puis vous le dire.

« — Regardez bien.

« — Attendez... Ça me fatigue... Attendez... (et après un moment de grande attention) : C'est une montre.

Nouveau sujet de surprise.

« — Mais si elle voit que c'est une montre, me dit encore M. Ferrus, elle verra sans doute l'heure qu'il est.

« — Pourriez-vous me dire quelle heure il est?

« — Oh! non; c'est trop difficile.

« — Faites attention, cherchez bien.

« — Attendez... je vais tâcher... je dirai peut-être bien l'heure, mais je ne pourrai jamais voir les minutes. (Et après avoir cherché avec une grande attention) : — Il est huit heures moins dix minutes. » Ce qui était exact.

« M. Ferrus voulut répéter l'expérience lui-même, et la répéta avec le même succès. Il me fit tourner plusieurs fois l'aiguille de sa montre; nous la lui présentâmes sans l'avoir regardée : elle ne se trompa point. Une autre fois, je plaçai la montre sur le front; elle accusa bien l'heure, mais nous dit les minutes au rebours : en plus, ce qui était en moins, et réciproquement; ce qu'on ne peut attribuer qu'à une moindre lucidité dans cette partie, ou à l'habi-

tude où nous étions de placer le cadran derrière l'occiput. Quoi qu'il en soit, cette somnambule se défiait tellement de sa clairvoyance, qui était telle cependant que je n'en ai jamais vu de semblable, qu'il ne lui paraissait jamais possible de voir ce qu'on lui demandait. Il serait beaucoup trop long de rapporter tout ce qu'elle me dit de singulier; le fait que je viens de raconter suffit. Ainsi, voilà bien la faculté de voir transportée dans d'autres organes que ceux qui en sont chargés dans l'état normal. Ce fait, je l'ai vu et je l'ai fait voir. »

Nous ne sommes point de l'avis des docteurs Rostan, Teste, Filassier et tant d'autres, tout aussi savants, et devant la science desquels nous nous inclinons; mais nous ne voyons pas, dans les expériences citées, la nécessité d'admettre cette transformation physiologique, ce déplacement physique des sens, de la vue ou de tout autre, soit à l'estomac, soit à la nuque, soit aux pieds, soit enfin sur quelque partie du corps que ce soit. Nous ne voyons qu'une lucidité qui se présente dans le somnambulisme toutes les fois que la partie matérielle, le corps, a été assez envahi, assez anihilé pour que la partie immatérielle qui avec lui compose notre dualité, soit assez dégagée de cette partie corporelle pour jouir de ses facultés propres et être ELLE.

Nous avons autrefois nié la transposition des sens; nous la nions plus formellement encore aujourd'hui, basant notre opinion sur des expériences nombreuses faites avec la plus grande exactitude pendant un grand nombre d'années.

Nous savons que nous marchons à peu près seul dans la voie que nous avons suivie jusqu'à ce moment, sans nous écarter d'un pas depuis le premier jour où nous avons fait du magnétisme notre profession; nous savons que, quoique nous ayons quelques points de contact avec beaucoup de magnétiseurs, nous différons sur quelques autres assez sérieusement pour que nous soyons seul encore à soutenir nos opinions; mais l'isolement ne nous a jamais effrayé, car nous savons aussi que nous avons été plus

d'une fois assez heureux pour ramener à nous des gens sérieux et leur faire adopter certaines opinions combattues d'abord.

La théorie adoptée par nous, — le fluide vital, cause de tous les phénomènes magnétiques, — suffit pour les expliquer. Nous espérons qu'un jour on reconnaîtra que nous sommes dans le vrai et que nos convictions n'étaient point erronées.

Les hommes qui croient à la transposition des sens, — disions-nous autrefois, — supposent que, dans le somnambulisme, il y a une sorte de transformation générale ou de confusion réciproque des organes; que les diverses parties de l'organisme peuvent se remplacer réciproquement les unes les autres; que l'œil n'est plus nécessaire pour la vision, l'oreille pour l'audition, le palais et la langue pour le goût, etc. Les somnambules, disent-ils, voient par l'épigastre, par le bout des doigts, par la nuque, par l'orteil, etc. Bien que nous soyons dans le pays des prodiges et que dans ce pays-là rien ne doive sembler extraordinaire, il est pourtant difficile, malgré les apparences, de croire que l'on puisse voir par l'épigastre ou par le bout des doigts; il est certainement difficile d'admettre qu'il puisse s'opérer dans la peau une réfraction et une concentration des rayons lumineux, comme cela a lieu dans le merveilleux instrument d'optique, auquel ce rôle appartient exclusivement.

Mais il faut ici s'entendre, car il y a un malentendu.

Que se passe-t-il en effet? On place un objet quelconque sur l'épigastre d'un somnambule qui a les yeux fermés et recouverts d'un voile impénétrable à la lumière. Il fait nuit, aucun flambeau ne brille, l'obscurité est complète: On lui demande quel est l'objet qu'on lui a ainsi déposé sur l'épigastre. Il en fait la description exacte; il en désigne les surfaces, les contours, les angles, il en indique les couleurs; il reconnaît la nature de ce corps; il peut le trouver de son goût et le savourer; il prend alors plaisir à simuler l'acte de la mastication. — Il a donc vu cet objet, dit-on, et il l'a vu par l'épigastre; il le goûte également par l'épigastre. On obtient des résultats ana-

logues, quelles que soient les parties du corps sur lesquelles on place les objets. Les résultats ne diffèrent pas si l'on a soin de tenir les objets à une certaine distance du corps, pour enlever au somnambule le secours qu'il pourrait retirer du sens du toucher.

On conclut de tout cela que les somnambules peuvent indifféremment voir, entendre, goûter par tous les organes, par toutes les parties de leur corps. Mais on va au-delà de l'expérience. Sans doute le somnambule aperçoit, ou plutôt perçoit l'objet qu'on lui a présenté soit à l'épigastre, soit ailleurs; il en a découvert, senti, saisi, perçu les qualités sensibles; mais par quel mécanisme, par quelles voies, par quelle filière ces qualités sont-elles parvenues à lui?

Il n'a pas vu les couleurs, certainement, par le mécanisme qui nous les fait apercevoir quand il fait jour, quand les objets renvoient les rayons qui les éclairent à travers les milieux réfringents de notre œil. Il n'a pas *vu* dans le sens *direct* et *absolu* du terme; l'équivoque vient de ce qu'on prend pour synonymes des mots qui ne le sont pas; les mots : *voir, apercevoir, percevoir, sentir, avoir conscience*. Il est bien important de bien saisir les nuances qui séparent ou distinguent ces termes; c'est le seul moyen d'interpréter les phénomènes sans admettre des conditions impossibles, qui impliquent un non-sens absurde et ridicule.

Il y a dans la vie normale des circonstances où nous percevons nous-mêmes des choses qui n'arrivent pas à notre esprit par la voie des sens. Dans nos rêves, par exemple, dans une vision, une hallucination, nous voyons très-clairement des choses qui ne sont pas présentes, qui n'existent même pas, et qui n'ont pu, par conséquent, arriver à notre esprit par les yeux. Notre cerveau reproduit spontanément l'image d'un objet telle que l'œil la lui avait apportée à une époque antérieure. Nous pourrions le décrire et signaler toutes les formes et toutes les qualités, comme font les somnambules, si nous avions comme eux, dans nos rêves, la direction volontaire de nos pensées. Nous savons bien que le mécanisme de nos visions, dans

l'état de rêve, ne peut pas rendre raison de la perception anormale des somnambules; mais il y a au moins rapprochement ou analogie sous ce rapport, que dans un cas comme dans l'autre l'*âme* voit et peut voir, c'est-à-dire percevoir les choses sans intervention préalable des sens externes.

Il n'y a donc pas transposition des sens.

Mais quel peut être le mécanisme de cette perception anormale des somnambules? Comment peuvent-ils voir ou percevoir dans des conditions si singulières et si insolites? Il faut convenir qu'il est difficile de trouver une explication qui puisse satisfaire l'esprit.

Si les somnambules ne possédaient que la faculté de percevoir les objets posés sur l'estomac, ou sur la nuque, ou sur toute autre partie du corps; si même ils n'avaient que celle de saisir les actions mentales, de pénétrer en nous et de découvrir nos sentiments et nos pensées; sans doute nous ne pourrions être que fort surpris de les voir montrer une aptitude si singulière, puisqu'il ne s'agirait que d'étendre et d'amplifier le champ d'activité d'une faculté naturelle et commune à tous les hommes, la perceptibilité. Mais la faculté de voir des faits dont nous n'avons aucune connaissance, telle que lire dans un livre fermé dont personne ne connaît le titre, mais la faculté de prévoir et de prédire longtemps d'avance des accès dont rien ne peut faire soupçonner l'incubation ni l'invasion plus ou moins tardive, plus ou moins prochaine; mais la faculté de percevoir le passé et l'avenir dans un certain ordre de faits, nous forcent à reconnaître qu'il se passe là plus qu'un effet physiologique, et nous obligent à admettre dans le somnambulisme, comme principe de toute lucidité, L'AME dans toute la splendeur de sa spiritualité.

En effet, l'âme et le corps ont une vie qui leur est propre, et qui, parfaitement harmonisée, constitue la vie normale. Lorsque par l'action magnétique on envahit l'organisme d'un individu, lorsque le système entier est saturé du fluide vital du magnétiseur, lorsque la matière est rendue inerte et la vie du corps annihilée, l'âme se trouve en quelque sorte dégagée de la vie commune pour

vivre de sa propre vie. Ses facultés apparaissent d'autant plus brillantes que l'anéantissement de la matière est plus complet. L'âme jouit alors de toutes ses facultés, elle s'appartient plus entièrement. Aussi dans le somnambulisme magnétique apparaît-elle avec son auréole divine, et s'élance-t-elle dans l'immensité qu'elle parcourt d'un bond ; pour elle point de distances, point d'obstacles, point de murailles ; son essence divine pénètre tout et partout, il n'est point de corps dont elle ne puisse voir l'intérieur, il n'est point de pensées si profondément enfouies qu'elle ne puisse connaître, il n'est point d'effets dont elle ne puisse apprécier la cause.

Dans cet état, les sens lui sont inutiles, et des points de vision sur le corps sont un non-sens.

Non, nous le répétons, dans le somnambulisme il n'y a pas de transposition des sens; non, c'est L'AME, l'âme tout entière dans sa spiritualité; les liens qui l'attachent au corps sont assez relâchés pour qu'elle soit ELLE.

LAFONTAINE.

Le magnétisme et les médecins.

Nous nous sommes demandé toujours avec étonnement ce qui peut causer cet acharnement et cette fureur contre le magnétisme chez certaines gens qui ne sont ni médecins, ni académiciens, ni dames, ni abbés, car nous concevons parfaitement qu'un médecin dise avec emportement des absurdités sur ce qu'il n'entend pas, qu'un académicien nie comme impossible tout ce qu'il ne fait pas, et qu'il fasse même un mémoire contre la nature si elle n'est pas de son avis; on ne conçoit pas moins qu'une dame s'écrie que le magnétisme est quelque chose d'affreux, et que l'abbé répète l'exclamation de la dame, et que de tout cela, enfin, il résulte un *chorus* d'injures, de calomnies et de déraisonnement. Mais que des hommes qui passent pour raisonnables joignent leur voix à celle des personnages que nous venons d'indiquer, qu'ils nient sans examen des faits que d'autres gens sensés leur certifient véritables, qu'ils se fassent eux-mêmes colporteurs de calomnies et

d'absurdités, voilà un phénomène dont on ne saurait trouver la raison que dans l'étrange manie de l'esprit humain qui s'élève et s'élèvera toujours contre les vérités utiles. Il est très-probable que le magnétisme serait déjà universellement répandu et trouverait moins d'ennemis s'il n'était qu'illusion et charlatanisme.

Les médecins ne devraient jamais prononcer qu'en tremblant le mot *charlatanisme* qu'ils prodiguent si libéralement toutes les fois qu'il s'agit d'une découverte qui contrarie leur routine. De bonne foi, quel nom peut-on donner à leur prétendue science? Que les plus honnêtes d'entre eux veuillent bien nous dire une fois jusqu'à quel degré de certitude ils sont parvenus dans l'art de guérir. Faisons passer successivement vingt, cent, de ces messieurs de toutes les Facultés connues auprès du lit d'un malade, et voyons ce qui arrivera. Chacun de ces docteurs aura un avis différent (et bien à lui), qu'il soutiendra constamment être le seul raisonnable. En supposant même, ce qui n'arrive presque jamais, qu'ils s'accordent sur la nature de la maladie: on aura donc cent avis contraires sur le traitement qu'il conviendra de suivre; et alors, nous demanderons où est la certitude de cette science qu'on appelle MÉDECINE. Le malade cependant prend son parti d'en revenir ou de mourir, et dans l'un ou l'autre cas, le médecin qui prévaut s'applaudit toujours. Si le malade échappe, c'est, dira-t-il, parce qu'on a suivi son avis. S'il meurt, c'est parce qu'on a fait le contraire. — Et il se trouve encore aujourd'hui des gens qui croient aux médecins! Ah!

Il est facile de conclure de cette observation qu'il paraîtrait convenable que les médecins fussent plus modestes et surtout plus modérés. Nous les supplions de vouloir bien se rappeler qu'ils ont intenté un procès à ceux qui démontraient la circulation du sang; nous leur faisons grâce de l'histoire de l'inoculation, nous les invitons à user un peu plus sobrement aujourd'hui de l'émétique, de la quinine et de l'iode, etc., etc., etc., qu'ils ont fait autrefois condamner et proscrire.

Quant aux honorables membres des Académies, nous ne pouvons disconvenir qu'ils ne soient, selon que l'indique

l'intitulé de leur association, parfaitement instruits dans toutes les sciences possibles; cependant nous prenons la liberté de les avertir qu'il existe beaucoup de faits dans la nature, dont ils ne découvriront jamais le principe par la voie de distillation, et qu'il ne suffirait peut-être pas de savoir décomposer le monde, — opération qu'ils sont très en état de faire assurément, — pour rendre compte de la manière dont tout se meut et agit. — Le pourquoi des choses les plus simples et les plus communes peut les arrêter très-longtemps. Par exemple, — nous les défions de nous expliquer comment l'eau éteint le feu. — Il nous paraîtrait donc encore très-convenable que les savants des académies daignassent quelquefois sortir de leurs laboratoires et jeter un coup d'œil sur la vaste étendue de la nature avant de composer leurs sublimes dissertations. Peut-être verraient-ils que des procédés chimiques ne sauraient rendre raison de tout; et peut-être enfin ne supposeraient-ils pas toujours du vitriol, de la limaille de fer et du soufre ou autres *ingrédients* comme principes de ce qu'ils ne connaissent pas. En attendant qu'ils fassent quelques nouvelles découvertes, nous pensons qu'ils feraient très-bien de se prêter de bonne grâce à examiner le magnétisme.

Nous pensons encore qu'il serait de la dignité de l'esprit philosophique qui doit les animer de ne point calomnier les hommes qui s'occupent sérieusement de magnétisme comme moyen de guérison.

En attendant que messieurs les académiciens se décident sur l'opinion qu'ils prendront du magnétisme, nous voudrions que les populations soient délivrées de l'impéritie et de la cupidité des misérables suppôts des Facultés, mille fois plus à craindre que les épidémies les plus désastreuses. Dieu sait combien ils saignent, purgent, médicamentent de toutes les manières possibles. Dieu seul sait combien ces dangereux esculapes estropient, empoisonnent journellement à l'abri du brevet qu'on leur a expédié pour quelques écus.

Le magnétisme, que les académies repoussent encore, est une découverte immense; il rassemble dans un seul fait tous les faits de la nature; dans un seul phéno-

mène il offre tous les systèmes de ses lois; il lie, non par des abstractions, mais par des expériences, cette foule de vérités physiques, que depuis si longtemps, et toujours si vainement, on s'efforce d'enchaîner et de mettre ensemble.

N'est-ce pas une découverte précieuse, en effet, que celle qui, après tant de théories incertaines, fournit enfin des principes incontestables au plus utile comme au plus dangereux de tous les arts, celui de conserver et de guérir; qui, dans une science, jusqu'à présent conjecturale, offre des routes lumineuses où l'on n'apercevait que des sentiers obscurs ou d'inévitables écueils! Tel est le magnétisme; et si l'on est de bonne foi, on conviendra qu'on n'a point offert jusqu'ici à la curiosité humaine de découverte plus étonnante, plus universelle et plus utile.

En considérant les effets du magnétisme dans les différentes maladies, il est permis d'espérer, pour l'humanité souffrante, qu'on ne rangera pas cet agent dans la classe des remèdes qui n'ont qu'un instant de célébrité, et qui sont soumis aux vicissitudes de la mode et du caprice. Le magnétisme est un principe puissant, agissant sans cesse, remplissant la nature, influant sur tous les êtres; il les anime, il les vivifie, il répare et conserve les forces, rétablit l'équilibre des humeurs, rappelle à la santé, donne à la jeunesse plus de vigueur, prévient les infirmités qui accablent la vieillesse, recule les bornes de la vie, et rend les derniers moments de notre existence moins douloureux et moins terribles.

Ce n'est point un enthousiasme aveugle ou insensé qui me transporte et m'inspire. De nombreux témoins attestent les prodiges opérés par le magnétisme, et il n'en est pas un seul qui n'ait été saisi d'admiration. Ce ne sont point de vaines promesses, des prestiges trompeurs, de faux pronostics; ce sont des crises dirigées à volonté, qui retracent les accidents, les sensations, les maux qu'on a éprouvés; et quand le magnétisme ne serait, dans bien des cas, qu'un flambeau dont la clarté pénétrerait dans les replis les plus secrets du corps humain, et nous ferait

seulement connaître les maladies qui l'attaquent et le détruisent, il serait encore l'un des plus grands bienfaits.

Combien de malades sont exposés chaque jour aux plus grands dangers, malgré le zèle et les soins des gens les plus experts dans l'art de guérir, par la difficulté qu'ils éprouvent à reconnaître la cause et le siége des maladies qu'ils traitent.

Il est surtout un avantage inappréciable qui rend le magnétisme supérieur aux agents ordinaires. Il pourrait être insuffisant pour ranimer la nature expirante, dans un corps débile et usé par des maladies graves et invétérées; mais jamais il ne sera funeste, jamais il n'épuisera les forces et le tempérament, en procurant une santé factice pour occasionner ensuite des maux terribles, qui sont souvent le résultat des remèdes qu'on a été forcé d'administrer pour en guérir de moins dangereux. Ce ne sont point des miracles que le magnétisme opère; il ne peut pas créer des organes, mais il rétablit et conserve ceux que les accidents ont altérés. Le temps approche où il sera généralement pratiqué; et alors il n'y aura qu'une voix pour le célébrer.

LAFONTAINE.

Education à faire

Pendant que les hommes luttent sur les champs de bataille, ne serait-il pas bon que les femmes préparassent la nouvelle génération à une vie laborieuse et honnête ?

Il a été tant écrit sur l'éducation, qu'on est obligé de tomber dans les redites lorsqu'on touche à ce sujet; mais il importe peut-être aujourd'hui de s'y arrêter avec une attention réfléchie, et de chercher dans les effets qui se produisent, plus que dans les traités de théories abstraites, le moyen pratique de préparer à nos enfants un avenir, sinon exempt de peines, au moins dégagé de toutes les vapeurs qu'amoncellent autour de nous l'ignorance, la paresse et l'indifférentisme. C'est à intention que je me sers de ce terme philosophique plutôt que littéraire, car il établit parfaitement la ligne de démarcation entre un

mal guérissable, qui est l'indifférence, et un état stagnant que j'appellerai volontiers la mare de l'esprit, et qui est l'indifférentisme.

Je me suis souvent arrêtée sur l'inconvénient qu'il y a à amuser les enfants avec les contes de fées; ces folies exagérées et invraisemblables leur faussent l'esprit; il est malsain de charger ces jeunes imaginations de récits mensongers, cela entraîne le mal physique, autant que le mal moral; qui sait si les nerfs qui jouent un si triste rôle dans la vie de la plupart des femmes, ne sont pas surexcités dès le début par des images qui leur inspirent fausse pitié, fausse admiration, faux étonnement, et si cette note toujours *fausse* n'influe pas aussi plus tard sur le profond respect dû à la vérité?

Lorsque l'enfant, passant à l'adolescence, a l'esprit assez développé pour comprendre ce que c'est « l'art, » il n'y a pas danger alors de lui accorder du fantastique, il saura le parti audacieux et brillant qu'en tirent la plume, le pinceau, l'harmonie; une toile de Michel-Ange, une page d'Hoffmann, le troisième acte de Robert-le-Diable, ne l'entraîneront pas alors dans les erreurs préjudiciables à la vérité; il y distinguera deux ordres de facultés encadrées d'une manière ingénieuse, et l'une secondant l'autre.

« Pas de base! pas d'appui! » s'écriait Maine de Biran dans ses jours de défaillance.

Il y en a beaucoup de ces jours, dans la vie des femmes surtout, dont l'éducation superficielle et artificielle est la source de bien des maux.

Point de contes de fées dans l'enfance, moins de colifichets dans la jeunesse; plus de principes dans l'éducation, beaucoup d'études pour l'instruction; voilà le catéchisme.

Ce catéchisme accepté, assainira l'imagination, guérira les nerfs, et lorsque la femme sera saine de corps et d'esprit, elle pourra vaillamment entrer dans la vie; elle enfantera avec puissance; — elle instruira sans erreurs. — Nous n'aurons plus de ces êtres chétifs, malingres, rêveurs et faibles, bons tout au plus à faire des René, des Antony, des Rolla, des Obermann.

La première moitié du siècle les a protégés, aimés,

plaints, glorifiés, on s'extasiait sur eux, — on pleurait avec eux; — mais nous, qui subissons aujourd'hui le résultat de ces organisations incomplètes, — nous les ménageons dans le passé, grâce à quelques œuvres de talent qui nous en restent, mais nous n'en voulons plus pour notre présent, car ces grands nerveux, passant de père en fils, ont perdu même leur prestige poétique, et ils ont dégénéré en cette race molle, efféminée, lâche et honteuse de «petits crevés» qui régnaient indécemment dans le Paris impérial.

La République balaiera bien certainement toutes ces ordures en infusant du sang noble dans les veines de ces jeunes vieux, — il suffit de reporter ses regards sur le Paris national pour en être convaincu.

Mais il incombe à la femme de seconder le plus pur des gouvernements; — c'est à lui de créer des héros, — c'est à elle à lui préparer des hommes !

Marie D'AGIEZ.

DIVERS

M. Ch. Ledru et Mme Ledru sont arrivés en Suisse et ont choisi pour résidence, une habitation à la Capite de Vézenaz.

Nous avons appris que M. Ch. Ledru se propose de donner quelques conférences, à Genève, pendant la saison d'hiver.

L'avocat des sourds-muets, d'Hippolite Raynal, de Terrand et Mariette, d'Alibaud, de Duclos (1), de Loubert, du magnétisme, a choisi un sujet de circonstance :

Le passé, le présent et l'avenir de l'humanité

(1) Duclos, accusé de complicité dans l'affaire Darmès, était signalé par douze témoins de *visu* et *auditu*. Tous mentaient effrontément, comme l'attestent les débats et l'arrêt de la cour des Pairs (*Moniteur* du 25 mars 1841). — M. Ledru disait à l'accusation: « Il faut « faire un triste aveu, c'est que souvent les témoins appelés à rendre « hommage à la vérité devant la justice ne se croient pas liés par la « sainteté du serment. Voyez les *Mathieu*, les *Desmarets*, et tant d'au« tres qui considèrent le serment comme une vaine formule. »

M. le chancelier Pasquier. « J'engage le défenseur à respecter da-

Un nouveau Journal

On nous communique le prospectus d'un journal intitulé l'*Écho des réformes et des progrès contemporains* (1), journal qui s'occupera par conséquent de la réforme médicale de plus en plus urgente de nos jours. Comme plusieurs de ceux qui doivent prendre part à sa rédaction connaissent la théorie et la pratique du magnétisme, et sont très-sympathiques à cette méthode de traitement, nous espérons que cette nouvelle publication contribuera à éclairer le public sur ses véritables intérêts sanitaires. Il y a si peu de journaux qui daignent s'occuper de la santé publique, et parmi ceux qui s'en occupent, il y a si peu d'hommes qui aient le courage de sortir de la profonde et vieille ornière de la routine médicale, que nous annonçons avec plaisir l'apparition de ce nouvel organe de *réformes* et de *progrès*.

Cette revue bi-mensuelle, qui doit paraître à Lausanne, dès que les événements politiques le permettront, sera la première application de la *réforme orthographique* adoptée dernièrement par l'Institut genevois, M. Firmin Didot de Paris, et la Société Néographique suisse et étrangère.

Bonne chance à l'*Écho des réformes*.

« vantage la loi du serment. On croit et on doit croire que les témoins « qui sont appelés à déposer, sous la loi du serment, le prêtent très- « sérieusement »

M. Ch. Ledru. « C'est vrai, M. le Président, dans les hautes sphères « de la société, où vous habitez, on tient beaucoup à la sainteté du « serment, comme chacun le sait (rire général), mais les témoins appar- « tiennent ordinairement à la classe ordinaire, et là, malheureusement, « on est moins scrupuleux. »

M. le Président. « La foi du serment est reconnue dans toutes les « classes. »

M. Ledru. « Je ne l'aurais pas cru, en me rappelant certains souve- « nirs (l'hilarité redouble sur tous les bancs de la Chambre des Pairs), « au reste je n'insiste pas à cet égard. Je ferai seulement remarquer « que cela tient à une cause générale et profonde. Ce qui donne de « l'autorité au serment, c'est la Religion. Ne nions pas l'évidence : le « serment de nos jours prostitué à tous les intérêts, et au lieu d'être « indifférent à un si grand malheur, je le déplore en face de mon « pays. »

Duclos fut acquitté.

(1) Pour les abonnements, les souscriptions d'actions, les prospectus et autres renseignements, s'adresser au *Président de la Société Néographique suisse et étrangère, place Montbenon, 2, à Lausanne.*

N° 12. Décembre 1870. Année 10me.

LE MAGNÉTISEUR

PAR CH. LAFONTAINE

SOMMAIRE. — LE TE DEUM DU ROI GUILLAUME. — GASTRALGIE GUÉRIE PAR LAFONTAINE. — UNE SÉANCE DE MAGNÉTISME, PAR M. DE BERNAKI. — CORRESPONDANCE : LETTRE DE Mlle HENRIETTE MARSAO. — TRAHISON. — LA JUSTICE, PAR Mme MARIE D'AGIEZ. — TABLE DES MATIÈRES.

Nous n'avons pu résister au plaisir de publier cette satire amère : c'est une indiscrétion dont nous demandons pardon à l'auteur.

Le Te Deum du roi Guillaume

Honneur, louange et gloire à Dieu de tout mon cœur!
Les Français sont vaincus, c'est moi qui suis vainqueur,
C'est moi qui règne et qui décore,
C'est moi qui devant Metz pris le commandement,
C'est moi, qui douze fois défis totalement
La France, et la défais encore.

Les peuples ont beaucoup souffert : Dieu soit loué!
J'ai couru de Berlin à Paris en railway,
Mes uhlans me voyant si preste,
M'ont suivi, balayant l'ennemi devant eux....
Mais loin de ressembler aux Français vaniteux,
Je suis héroïque et modeste!

Nous avons éclipsé le soleil d'Austerlitz,
Avec mes hauts barons, mes Bavarois, mon Fritz,
Mes obus, ma peste bovine,
Nous avons châtié ces gens sans foi, ni loi....
Dieu, que de changements bâclés par moi, par toi,
Par nous Providence divine!

Nous avons tout grillé, cité, village ou bourg,
Brûlé Toul et Forbach, incendié Strasbourg
Tout entier, citadelle et ville;
Vieillards, femmes, enfants, rien ne nous fut sacré....
Gloire au plus haut des cieux! Nous avons massacré
Cent mille Français, deux cent mille.

Nous en tuerons encore autant avec bonheur
Au nom de Jésus-Christ, ton Fils, notre Seigneur;
Nous réduirons à la besace
Ce peuple ridicule, en lui prenant son or,
Ses milliards, sa flotte et ce qui lui reste encor
De la Lorraine et de l'Alsace.

Et quand tous seront morts, et qu'ils n'auront plus rien,
Alors..... en attendant, moi je me porte bien,
Fritz est là, le temps est superbe.
Je suis vert et gaillard, je reste sans efforts
Cinq heures à cheval..... Quand ils seront tous morts,
Dépouillés et couchés sous l'herbe,

Quand Paris que j'ai vu trop beau, vivant et plein,
Sera plus ennuyeux, plus bâté que Berlin,
Ma capitale solitaire,
Et qu'il s'écroulera par le feu dévoré.....
Alors rentrant l'épée au fourreau, je dirai:
Gloire au Ciel, et paix sur la terre.

Gastralgie

Madame ***, âgée de trente-cinq ans, ayant une constitution excessivement nerveuse, éprouvait depuis longtemps de violents maux d'estomac, accompagnés de fréquents vomissements après les repas; l'appétit était nul, les digestions très-pénibles; un état de marasme s'était emparé de cette malade. Après avoir successivement consulté les médecins les plus habiles, et avoir épuisé tous les secours de la médecine allopathique, elle se décida à ne plus faire usage d'aucun remède, et à cesser, par conséquent, de consulter des médecins. L'état de cette malheureuse femme s'aggravait chaque jour; la fièvre devint permanente; des transpirations abondantes couvraient tout son corps, et la jetaient dans un tel état de faiblesse et d'abattement, qu'elle restait plusieurs heures sans connaissance. La résistance insurmontable de la malade à n'employer aucun médicament fit qu'on lui parla du magnétisme, et on vint me chercher.

Je me rendis près de Madame ***; après avoir causé sur ce qu'elle éprouvait, je ne pus admettre une inflammation de poumons; il n'y avait point d'engorgements, ni de symptômes de squirrhe; parfois les digestions se faisaient bien et d'autres fois elles étaient nulles. Je pensai alors que Madame ***, d'une constitution nerveuse très-irritable, pouvait avoir une gastralgie, maladie sérieuse et souvent méconnue par les médecins. Je magnétisai en

prenant les pouces et en faisant pendant longtemps des passes, qui parurent la soulager.

Le lendemain, la famille était rayonnante, les figures étaient toutes épanouies lorsque j'arrivai, et on m'apprit que Madame *** avait éprouvé un calme immense, un bon sommeil, et que les potages qu'elle avait pris avaient très-bien passé. Je magnétisai de nouveau par des passes sur tout le corps; je posai la main sur l'estomac, et, à mon grand étonnement, elle s'endormit, mais du sommeil naturel. Je lui fis prendre un second potage à son reveil et un demi-verre de vin et d'eau magnétisée.

Je continuai ainsi pendant un mois à magnétiser la malade; l'endormant chaque jour sans provoquer le somnambulisme, ni même le sommeil magnétique. Après ce temps, les symptômes de la gastralgie disparurent, les digestions se firent bien, et Madame *** fut entièrement guérie.

LAFONTAINE.

Une séance de magnétisme

Le magnétisme est des plus puissants et des plus salutaires, lorsqu'il est employé avec discernement comme moyen de guérison dans les maladies; il peut devenir dangereux dans des mains inhabiles. Le magnétisme agissant surtout sur le système nerveux, produit parfois dans l'organisme des secousses, des désordres, qui, s'ils ne sont pas contenus ou exploités au bénéfice du malade, peuvent entraîner les accidents les plus graves; mais quand une main ferme et expérimentée les provoque avec intention, et les dirige avec intelligence, le malade en éprouve les meilleurs effets, et les résultats en sont des plus salutaires.

Par un hasard dont nous nous applaudissons, nous avons pu dernièrement assister à la magnétisation d'une malade. La séance, qui d'ordinaire est très-calme, a présenté des phases des plus terribles, qui nous ont effrayé au dernier point, et nous ont donné l'idée la plus haute de cette

force naturelle dont on doute parfois encore, et devant laquelle cependant toute force physique ou morale sont obligées de céder la place. Voici le fait tel qu'il s'est passé et tel que nous l'avons observé.

Une jeune fille était depuis plusieurs mois en traitement magnétique, pour une maladie bien sérieuse, une paralysie des jambes depuis sept ans, qui avait pour cause une affection de la moelle épinière, et pour laquelle tout avait été employé sans résultat par les médecins les plus distingués de Paris et d'autres pays. Le magnétisme avait au contraire déjà produit une amélioration positive et faisait espérer une guérison entière.

Nous trouvant en visite, et le magnétiseur arrivant, il nous fut proposé par la famille d'assister à la magnétisation, qui d'habitude ne présente rien de bien intéressant pour des spectateurs, puisque la malade n'est point endormie. Nous acceptâmes cependant avec plaisir. N'ayant jamais vu que des séances expérimentales, nous étions curieux de profiter de l'occasion qui nous était offerte, pour fixer notre opinion sur le magnétisme tant prôné et tant contesté de nos jours encore.

Au bout d'un instant que le magnétiseur tenait les pouces de la malade et fixait ses yeux sur les siens, nous vîmes des contractions dans la face, les yeux s'ouvrir, s'agrandir et se fermer; les paupières papillotèrent un instant et se levèrent avec force, l'œil restant fixe; puis la bouche s'entr'ouvrit, les mâchoires tremblèrent en faisant claquer les dents les unes contre les autres avec une vitesse indicible. Des mouvements convulsifs se présentèrent dans le haut du corps qui se précipitait vers le magnétiseur pour retomber et s'affaisser au fond du fauteuil, et par moments on pouvait lire le plus grand calme sur la face et dans toute la personne de la malade.

Le magnétiseur pendant cette crise était resté impassible, les yeux fixés sur la malade, dont il ne semblait perdre aucun mouvement, aucune sensation. Voyant le calme, il commença quelques passes sur la tête et devant le corps. Aussitôt les mouvements nerveux, convulsifs, spasmodi-

ques se renouvelèrent; des cris, des mots entrecoupés s'échappèrent au milieu de ces convulsions: — Monsieur.... laissez-moi — vous me tuez — oh laissez-moi — je le veux! — La malade semblait souffrir affreusement, et cependant parfois le calme venait. — elle souriait alors et sa figure exprimait le bien-être; puis tout à coup les mouvements, les contractions, les cris, les spasmes redoublaient de force; un regard, un geste du magnétiseur les calmaient, puis ils recommençaient pour se calmer encore.

Cet état durait depuis une heure, nous ressentions un malaise inexprimable, nous voulions sortir et nous ne pouvions détacher nos yeux de cette pauvre enfant qui tremblait, suffoquait, se crispait, souriait, pleurait, criait et redevenait calme, selon que cet homme qui la dominait, voulait produire un de ces effets.

Ce spectacle était navrant, et cependant nous ne pouvions nous empêcher de reconnaître, d'admirer et d'être en même temps effrayé de cette force immense qui agissait ainsi sur un corps vivant, bien éveillé, possédant toutes ses facultés intellectuelles, et cependant devenu l'esclave d'un agent qui bouleversait tout son organisme.

Le magnétiseur jugeant, après une heure de cet état extraordinaire, que l'effet qu'il cherchait était produit, fit étendre la jeune fille sur une chaise longue, la couvrit d'une couverture afin que la chaleur ne se perdît pas; il posa l'une de ses mains sur la tête de la malade, l'autre sur l'estomac; il lui dit quelques paroles affectueuses et l'engagea à dormir; Mlle *** ferma les yeux; il lui fit alors des insufflations sur le cerveau, des frictions sur l'estomac, et pendant une heure il continua ainsi en tenant sur son épaule la tête de la malade.

La jeune fille tomba dans une somnolence, qui n'était ni le sommeil naturel, ni le sommeil magnétique, et pendant laquelle le calme régnait dans tout son corps, et le bien-être le plus grand se peignait sur son visage.

Au bout d'une heure le magnétiseur lui parla; elle ouvrit aussitôt les yeux en souriant, et déclara qu'elle se

trouvait très-bien, mais qu'elle sentait un violent besoin de sommeil. Le magnétiseur la dégagea fortement et lui permit de dormir en lui promettant qu'elle serait encore mieux le lendemain. Nous fûmes nous en assurer, et en effet la malade se trouvait plus forte, était d'une gaîté charmante et s'était promenée pendant deux heures, tantôt soutenue par un bras, tantôt seule.

Nous avions vu des séances de magnétisme dans lesquelles on endormait promptement une somnambule sur laquelle on faisait des expériences soit d'insensibilité, soit de lucidité, qui réussissaient plus ou moins bien.

Nous avions vu dans ces séances des personnes étrangères aux magnétiseurs, sur lesquelles on essayait pour la première fois le magnétisme, et qui éprouvaient certains effets de torpeur, d'engourdissement. Nous avions admis et reconnu que le magnétisme existait, mais nous l'avouons ici, nous n'avions aucune idée de ce que pouvait être la puissance magnétique avant d'avoir assisté au spectacle si saisissant de cette magnétisation sur cette malade.

Cette action qui, par quelques gestes, par le regard, se fait sentir profondément sur un être intelligent et contre sa volonté; qui va fouiller tous ses organes, qui stimule et fait vibrer tous ses nerfs, qui les secoue avec force et les calme *instantanément* malgré toute la violence de l'ébranlement; cette action qui produit la santé, qui arrête la vie qui s'en va ; cette puissance que l'homme possède, doit être la première de toutes les forces sur cette terre.

Nous comprenons aujourd'hui l'enthousiasme de certains magnétiseurs, nous comprenons que ces hommes convaincus de cette puissance se soient jetés courageusement dans la lutte, bravant les sarcasmes et les injures d'un public ignorant ou malveillant; nous comprenons qu'ils aient fait le sacrifice de leur repos, de leur vie, pour propager cette grande et immense vérité; pour doter l'humanité de cette panacée qui guérit toutes les maladies et presque tous les malades ruinés et abandonnés comme incurables par cette médecine, qui n'emploie que des poisons qui tuent, et qui se décore du nom de l'art de guérir.

De Bernaki.

Correspondance

Bordeaux, le 10 Novembre.

Monsieur,

Si tous ceux à qui vous faites du bien voulaient vous seconder dans votre tâche philanthropique en communiquant aux incrédules et aux indifférents le soulagement et la guérison qu'ils reçoivent de vous, il est à présumer que le magnétisme aurait plus d'adeptes et que le magnétiseur serait considéré à juste titre comme le bienfaiteur de l'humanité.

Forte de cette conviction, je viens vous demander, Monsieur, l'insertion de cette lettre dans votre estimable journal, tenant aussi à faire profiter à l'occasion à d'autres le bien que j'ai reçu de vous.

Les flacons d'eau magnétisée que vous avez eu la bonté de m'envoyer, demandent à être remplacés, leur contenu a fait merveille; à défaut de vos soins personnels, je tiens à avoir au moins toujours sous la main, cette eau bienfaisante que vous vivifiez de votre volonté et de vos forces. Voici les deux occasions où je m'en suis servie avec tant de succès : ma sœur souffrait depuis trois mois d'un mal d'yeux, qui allait tous les jours en empirant, et menaçait de devenir dangereux pour la vue ; elle a fini par s'interdire toute lecture, l'inflammation augmentait et l'œil droit surtout était douloureusement fatigué par des contractions violentes, précipitées et incessantes.

C'est alors, Monsieur, que voyant ma pauvre sœur toujours au même point, malgré toutes espèces de remèdes, qui ne lui apportaient pas le moindre soulagement, je vous écrivis pour vous demander de l'eau magnétisée.

Sitôt que l'eus reçue, je lui en fis des compresses que je lui appliquais, même la nuit.

Que vous dirai-je, Monsieur? au bout de quelques jours, les yeux revinrent à une santé parfaite, toute trace d'in-

flammation avait disparu, les contractions cessèrent comme par enchantement et ma sœur put revenir à ses occupations interrompues.

Voici à présent pour moi : Je souffrais horriblement des gencives ; je m'adressai à un dentiste de Bordeaux, de la plus grande réputation, qui me conseilla de rincer les dents avec de l'eau salée. Hélas! je ne m'en trouvais que plus mal, mes gencives, de rouge foncé, devinrent presque violacées, je ne pouvais rien manger, car chaque cuillerée même de bouillon que j'avalais, irritait mon mal. J'eus recours alors à l'eau magnétisée, j'en tins une gorgée dans la bouche pendant la durée de cinq minutes, à plusieurs reprises dans la journée, et le lendemain déjà, je pus constater son effet bienfaisant; aujourd'hui je ne souffre plus du tout, et mon cœur est pénétré de reconnaissance, Monsieur, pour ce remède si simple, et cependant si prodigieux que vous m'avez indiqué.

Simple et prodigieux ! Oui, voilà ce que vous êtes, Monsieur ; un prodige n'est jamais si grand que lorsqu'il est simple, c'est-à-dire honnête et sincère. Pour le produire, il faut une conviction loyale, un cœur grand, une âme élevée, un esprit enthousiaste et une vie dévouée. Tout le miracle est là, et vous l'exercez depuis trente-cinq ans avec une énergie et un désintéressement qui inspirent plus d'admiration encore que de surprise.

Agréez, Monsieur, avec mes sentiments de reconnaissance, mes respectueux hommages de cœur.

Henriette MARSAO.

Nous trouvons dans l'*Indépendant du Tarn* la pièce suivante, d'une énergie toute virile :

TRAHISON

Mais qu'avais-tu donc fait, ô Patrie, à ce traître,
A ce valet jaloux des hontes de son maître,
Pour qu'il ait pu livrer tes derniers défenseurs?

Pour qu'il vînt étouffer les restes de ton âme,
Qu'il te prît à la gorge et te jetât, l'infâme,
Aux bras ensanglantés de tes envahisseurs?

Va, Judas, va toucher les deniers de la honte :
Lâche, tends les deux mains qu'on te solde ton compte:
Dilate de plaisir ce qui te sert de cœur !
Approche : l'or est là, vil, sale; mais qu'importe?
Contre le déshonneur ton âme est assez forte !
Vendu, va-t-en donner quittance à ton vainqueur!

De ce pacte hideux va recevoir la prime.
Ah, Dieu! s'ils t'ont pesé l'argent au poids du crime,
Tu dois rassasier tes avides désirs :
Car on doit payer cher le fils qui vend sa mère,
Qui lui meurtrit le sein et qui vend à l'enchère
Sa dernière agonie et ses derniers soupirs.

Quand ton maître à Guillaume envoya son épée,
Cette arme de bandit que seul avait trempée
Le sang républicain dans l'ombre répandu,
La France tressaillit; mais ne fut point surprise;
Car le Corse restait fidèle à sa devise
En livrant son pays après l'avoir vendu.

On trouva naturel que l'homme de Boulogne
Vînt baiser les talons de ce monarque ivrogne,
Et, blêmi par la peur, se courbât sous ses lois.

De ce règne honteux c'était la fin logique;
Celui qui dans sa fleur tua la République,
Pouvait bien nous trahir une seconde fois.

Mais toi? Toi l'imiter? Toi livrer ton armée :
Soldats; canons, drapeaux, gloire, honneur, renommée,
Tout jeter en pâture à ces chiens affamés!
O misère! Un soldat! un chef à qui la France
Sans crainte confiait sa dernière espérance
Comme au héros vengeur de ses fils décimés!

Dis! qui donc t'a payé, le Teuton ou le Corse?
Le héros de Sédan ou l'homme de la force?
Qui donc t'a marchandé le prix de ton affront?
Lequel de ces brigands marqué pour le supplice,
Dans l'ignoble marché te servant de complice,
De son or a gravé la honte sur ton front?

Ah! fou, qui caressais cette horrible pensée,
Que la France, par toi vendue et terrassée,
Accepterait encor des fers de son bâtard;
Et que toi, tu pourrais relever par un crime
Ce trône renversé qui portait à sa cîme
Le cadavre pourri d'un immonde vieillard.

Fou, qui n'as pas compris que notre heure est venue,
Que la France n'est pas la grande entretenue,
Qui, comme on l'avait dit, dans la honte s'endort;

Que ses fils, secouant le joug de vingt années,
Ont juré d'accomplir leurs libres destinées,
Malgré la trahison, la mitraille et la mort.

Fou, qui n'entendais pas ces bruits sourds des armures,
Ces appels à la guerre et ces vastes murmures
Que fait en s'éveillant un peuple de soldats,
Compte-les, si tu peux, ces cohortes de braves,
Et dis-nous s'ils voudraient, comme toi, vivre esclaves
D'un lâche qui se rend à l'heure des combats?

Maintenant que ta soif, voleur, est assouvie,
Où vas-tu la traîner ta misérable vie?
Quel palais désormais deviendra ta prison?
En quels lieux iras-tu, baissant ta tête infâme,
Cacher ce front flétri que le bourreau réclame
Pour y graver brûlant ce mot vil : Trahison?

Assez sur ce bandit. — Ville vierge d'outrage,
C'est toi qu'il faut pleurer avec des pleurs de rage;
C'est ton sort qu'il faut plaindre et tes murs profanés;
C'est le vôtre, ô soldats, vous dont l'âme héroïque
N'aurait jamais souscrit à ce trafic inique,
Et qu'il fallut tromper pour vous voir enchaînés!

Vos fronts que le malheur a touchés de son aile,
Héros, portez-les fiers! La honte est personnelle :
Le crime est pour lui seul et ne vous atteint pas.

O sublimes trahis, allez, séchez vos larmes !
Entendez-vous au loin ? la France court aux armes :
Pour nous c'est la vengeance et pour eux le trépas !

La justice

On s'arrête confondu quelquefois en considérant la pauvreté des langues, qui, si riches qu'elles soient, n'ont qu'un seul mot pour exprimer des choses essentiellement différentes.

Prenons le mot de justice, par exemple.

La justice, dans le sens juridique, est-elle cette justice, qui est si grande et si nécessaire à tous, qu'elle n'a même pas besoin de définition pour être comprise de chacun, car elle est l'anneau d'alliance de cette chaîne souvent désunie, qui a nom : Société ?

L'extrême justice, prise au pied de la lettre, n'est-elle pas injuste, et n'est-ce pas un anachronisme pitoyable et un sacrilége impie, que de se servir de cette chose sainte et de la clouer comme une étiquette au pied de la guillotine ou du bûcher ?

La loi de la justice est éternelle, mais comme tout ce qui se répand et nous enveloppe, elle est soumise au progrès.

La critique, sous telle forme ou autre, n'a pas cessé de développer le progrès ; — elle l'a pris aux langes, lui donnant une caresse par ci, un fouet par là, le dorlotant et le châtiant, et ne cessant de le mener, de le pousser, de le faire marcher, culbutant les boiteux sur son passage, écrasant la vermine, allant toujours, avançant sans cesse, glissant quelquefois, — ne tombant jamais.

La majorité est-elle pour la critique ?

Non.

Les faux-prêtres de toutes les classes la craignent et la condamnent ; les ignorants ne la redoutent pas, mais, par le fait même de leur incurie, ils y sont indifférents, ce-

qui est pis peut-être, car l'ignorance est plus dangereuse que la persécution. Il reste donc la classe éclairée et honnête qui lutte, car elle comprend; qui tombe, car on l'écrase; qui se relève, car elle est forte; et qui survit, car la vérité ne meurt pas!

La lutte homicide contre la liberté de la parole dans la plus grande partie des Etats qui se disent civilisés (?) nous prouve combien est faible la conviction dans la nécessité de la critique pour la vie sociale.

Cependant, ne soyons pas trop ingrats envers ces *spécialistes d'abus*, qui chauffent la critique et contribuent beaucoup, il faut en convenir, à son développement illimité.

Les rois — ces vampires, les jésuites — ces vautours, tous ces gredins sacrés et infaillibles, qui, de tout temps, contemplent, avec une superbe indifférence, les méfaits les plus horribles qui se commettent au nom de leurs intérêts, et qui stigmatisent par un dédain orgueilleux toutes les sphères du travail honnête, — ne sont-ils pas des instruments indispensables pour la destruction radicale du mal et le triomphe définitif du bien?

Ces nains, ces idiots, ces bêtes fauves ont été nécessaires à l'homme : étourdi de tant d'anomalies, dégoûté de tant de monstruosités, il commence à trouver les théories insuffisantes, et il va poser enfin rationnellement la question pratique de ses droits, de sa dignité, de sa force et des moyens d'atteindre au bien-être intégral sans faire de tort à la partie intégrante du corps.

Lorsque la jeune République sera délivrée de tous les miasmes qui montent autour d'elle, — restes d'un terrain pourri, — qu'elle aura purifié l'air vicié, assaini la société, donné à tous la lumière et à tous la justice, elle créera peut-être un mot à part pour désigner cette nécessité navrante qui oblige la société à châtier son frère coupable: — d'ailleurs, non, ce mot deviendra inutile, — puisque, humaine et maternelle, elle corrigera l'homme sans s'arroger le droit monstrueux de disposer de sa vie, et alors elle pourra se réconcilier aisément avec les homo-

nymes académiques, car le mot de justice, appliqué au châtiment, ne signifiera qu'un bienfait de plus, — le plus grand peut-être : — celui de conserver un membre à la société, et de le lui rendre purifié par le repentir et fortifié par le travail.

Marie d'AGIEZ.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE DIXIÈME VOLUME

Ier NUMÉRO. — JANVIER 1870

IIme NUMÉRO. — FÉVRIER 1870

IIIme NUMÉRO. — MARS 1870

IVme NUMÉRO. — AVRIL 1870

Vme NUMÉRO. — MAI 1870

VIme NUMÉRO. — JUIN 1870

VIIme NUMÉRO. — JUILLET 1870

VIIIme NUMÉRO. — AOUT 1870

IXme NUMÉRO. — SEPTEMBRE 1870

Xme NUMÉRO — OCTOBRE 1870

XIme NUMÉRO. — NOVEMBRE 1870

XIIme NUMÉRO. — DÉCEMBRE 1870

